D

rue

G

LA VICTOIRE DE CARILLON

PAR

GEORGES BREMOND

Librairie J. Lefort

LIBRAIRIE DE J. LEFORT

IMPRIMEUR, ÉDITEUR

LILLE
rue Charles de Muyssart, 24

PARIS
rue des Saints-Pères, 30

Tous droits réservés.

111575

LA VICTOIRE
DE CARILLON

CHAPITRE I

Le lac Horican. — Les ruines de William-Henry. Rosée-de-Mai. — Noëmi Abiram.

Le lac du Saint-Sacrement, appelé lac George par les Anglais et lac Horican par les Indiens, est situé à l'extrémité méridionale du lac Champlain, au pied des montagnes qui séparent les bassins de l'Hudson et du Saint-Laurent. Avec sa couronne de forêts séculaires, ses nombreuses îles et ses eaux limpides que la courte rivière de la Chute amène au lac Champlain, l'Horican peut passer pour le plus gracieux des lacs d'Amérique.

L'action de notre récit se passe en 1758. Le fort français de Carillon commandait, au nord de l'Horican, une position importante connue également sous le nom de Ticondéroga; de l'autre côté du lac, au sud, se voyaient les remparts écroulés du fort William-Henry, pris par Montcalm l'année précédente. En descendant encore du côté d'Albany, on rencontrait le fort Édouard qui appartenait aux Anglais.

Dans la nuit du 1er au 2 juillet, trois hommes passaient devant les ruines de William-Henry : ils allaient à la file indienne et gardaient le silence. Tout à coup, celui qui marchait le premier se laissa tomber avec accablement sur une pierre couverte de mousse et de lianes; un volumineux ballot roula de son épaule sur le sol.

— Si quelqu'un veut porter les peaux, il est libre de les prendre, s'écria-t-il; je ne lui disputerai pas l'honneur de s'en charger.

En parlant ainsi, le voyageur fatigué allongeait ses membres sur le débris de muraille qu'il avait choisi pour couchette. C'était un jeune homme de vingt-cinq ans, au visage agréable et doux : quoique fortement constitué, il paraissait

avoir moins d'énergie que ses deux compagnons. Ceux-ci, plus âgés que lui de cinq ou six ans, réunissaient sur leurs personnes les traits distinctifs de cette forte race d'aventuriers qui, dans le cours de la guerre du Canada, furent employés comme éclaireurs des troupes régulières. L'un se nommait Roger; sa taille était élevée, son front hâlé, ses yeux intelligents. L'autre, appelé Dick, avait les membres gros et courts; son visage, aussi basané que celui de son compagnon, était également illuminé par des yeux pleins de vivacité dont le regard dénotait un caractère ferme et résolu. Les trois hommes étaient vêtus à la manière des trappeurs canadiens, c'est-à-dire que la peau de daim composait une notable partie de leur costume; par dessus leurs jaquettes, ils avaient une blouse de chasse d'un vert sombre, qui leur permettait de se dissimuler derrière le feuillage, sans courir le risque d'être aperçus par les rôdeurs indiens. Ils étaient armés de carabines et de couteaux, mais les trappes et les pièges dont ils se servaient pour prendre les castors étaient restés sur les bords du lac Ontario, soigneusement déposés dans les cachettes dont ils avaient seuls le secret.

Le gros Dick se chargea de répondre au trappeur qui trouvait la course trop longue et le ballot trop lourd.

— Marcel, mon ami, dit-il, c'est la dot de Noëmi Abiram que tu rejettes ainsi de tes épaules ; le vieux juif dont tu aspires à devenir le gendre nous a déclaré, en prenant à témoin les patriarches de la Bible, que le produit de notre campagne devait constituer toute sa fortune et qu'en nous donnant un acompte pour nos frais de voyage, il se réduisait à la misère.

— Il a dit cela, fit Roger, je l'ai entendu ; mais je n'en crois rien.

— En tout cas, reprit Dick, ses paroles dénotent au moins l'intention bien arrêtée de donner pour toute dot à sa fille le produit de la vente des peaux que nous devons rapporter. Qu'en penses-tu, Marcel?

Ainsi interpellé, le jeune homme se redressa et montrant le ballot :

— Que ces peaux soient ou non l'unique dot de Noëmi, dit-il, jamais nous ne pourrons, dans l'état où se trouve le pays, les porter jusqu'à Montréal ; pour ma part, je ne suis pas disposé à m'exposer au danger de tomber entre les mains

des Indiens ou des Anglais, avec ce fardeau qui retarde sans profit notre marche. Je regrette que nous ne l'ayons pas laissé avec nos trappes ; il ne manque pas de *caches* où la dépouille des castors aurait pu être dissimulée à tous les regards jusqu'au jour où nous serions venus la chercher, après avoir rempli notre devoir envers la mère patrie.

— Il a raison, s'écria Roger. Pourquoi nous embarrasser de cet inutile butin, lorsque la France réclame notre concours pour repousser l'invasion des Habits-Rouges ? Laissons le ballot ici, sous les pierres, et allons offrir nos services au général de Montcalm ; quand les Anglais auront tourné le dos à notre beau lac Horican, il sera temps de penser au vieil Abiram. Il n'y a que Marcel qui pourrait craindre de mécontenter sa fiancée.

— Ne vous inquiétez pas de moi, dit le jeune trappeur. Noëmi est attachée de tout son cœur à la France et jamais elle ne me reprochera d'avoir négligé les intérêts de son père pour courir auprès de Montcalm. Laissons donc nos peaux de castor ici, dans une de ces caves que les Anglais avaient pratiquées pour y tenir au

frais les vins de France, et livrons-nous au repos avant d'aller nous ranger sous les plis du drapeau français, du côté de Ticondéroga.

Tous les arrangements ayant été pris, les trois compagnons se mirent en quête d'un lieu propre à leur campement pour le reste de la nuit; ils avaient choisi une place derrière un pan de muraille qui devait les abriter contre la brise du lac, lorsque des sons harmonieux et plaintifs paraissant produits par une flûte frappèrent leurs oreilles.

— Est-ce que les âmes de ceux qui tombèrent sous les murs de William-Henry hanteraient ces ruines? demanda Roger.

Dick, peu rassuré, jeta un regard du côté de l'ouest et ne sut que répondre. Quant à Marcel, il eut un haussement d'épaules et dit, en saisissant sa carabine, que les vivants étaient seuls à craindre dans cette solitude, mais qu'un ennemi se garderait bien d'annoncer sa présence en jouant d'un instrument de musique et que, s'il ne voyait un fantôme sortir des décombres, il persisterait à ne pas s'inquiéter.

— Tu es servi à souhait, s'écria Dick. Regarde du côté du lac....

Marcel et Roger tournèrent la tête du côté opposé à celui d'où les accords de la flûte s'étaient fait entendre, et ils aperçurent une forme gracieuse baignée par les rayons de la lune. C'était une femme qui s'approchait lentement : elle avait la démarche et le costume d'une Indienne. Elle vint près des trappeurs et leva sur eux ses beaux yeux noirs, tandis que, par un mouvement plein de grâce, elle rejetait sur ses épaules les nattes épaisses de sa chevelure.

— Rosée-de-Mai salue ses frères qui sont, elle n'en doute pas, amis des soldats Francs, dit-elle d'une voix douce.

Revenus de leur surprise, Roger et Dick firent signe à Marcel de répondre. Celui-ci, prudent comme un vrai trappeur, débuta par une interrogation.

— Nous souhaitons la bienvenue à la jeune Indienne, fit-il; ma sœur a dit son nom, mais il lui reste à faire connaître à quelle tribu elle appartient.

— Quoique le désir de mon frère soit juste et raisonnable, répondit la jeune femme, il n'est pas facile d'y satisfaire immédiatement. Je parle français, mais les Habits-Rouges et les Iroquois

connaissent aussi cette langue que Rosée-de-Mai a apprise chez les Onondagas.

Les trappeurs ne purent sans tressaillir entendre nommer les Onondagas et jetèrent des regards inquiets autour d'eux, comme pour s'assurer que l'Indienne n'avait pas amené avec elle quelques-uns de ces sauvages qui appartenaient à la confédération des Six-Nations. Rosée-de-Mai se rendit compte de l'alarme que ses paroles avaient causée; elle sourit et continua à parler en ces termes :

— Vous cherchez à voir si je suis accompagnée : regardez bien et vous apercevrez peut-être deux Indiens non loin de Rosée-de-Mai. Ce sont des Hurons et, par conséquent, des amis de Montcalm, votre grand chef.

La nuit était très claire; les pierres, les lianes, les broussailles semblaient illuminées. Les chasseurs distinguaient nettement les moindres objets dans un rayon assez étendu; suivant du regard la direction du bras de Rosée-de-Mai, ils virent deux troncs d'arbres couchés qu'ils venaient de remarquer pour la première fois.

— Oui, poursuivit la jeune femme, deux guerriers ont voulu conduire l'épouse de leur chef

sur les rives de l'Horican. Vénérable Castor, viens avec l'Aigle-Huron dire aux chasseurs blancs pourquoi nous sommes ici, dans les ruines, au milieu de la nuit.

A l'appel de Rosée-de-Mai, les deux troncs d'arbres étendus sur la terre se changèrent en Indiens qui se dressèrent d'un bond et restèrent bientôt aussi immobiles qu'avant leur métamorphose. La jeune femme les présenta en ces termes à ses nouveaux amis :

— Le Castor est un ancien de la tribu des Hurons ; il a vu plus de soixante fois le retour des saisons. Ami du grand chef, il n'a pas voulu laisser Rosée-de-Mai partir seule avec un compagnon qui n'a pas encore seize ans. L'Aigle-Huron n'est, en effet, sorti de l'enfance que depuis peu de temps : avant d'être admis au nombre des guerriers, il s'appelait l'Aiglon. Il a reçu prématurément son nom de guerre, après avoir subi la torture chez les Onéïdas ; mon jeune frère a su échapper à ses ennemis, car il est déjà familiarisé avec les ruses indiennes. Tels sont mes auxiliaires dans les efforts que je tente pour délivrer l'Éclair, mon noble époux. Le Castor voudra bien expliquer aux chasseurs canadiens

comment le chef huron a été pris par les Onondagas.

Le vieil Indien, ainsi mis en réquisition par Rosée-de-Mai, fit quelques pas vers les trois blancs et reçut d'un air grave les marques de respect que les trappeurs lui prodiguèrent. Il prit ensuite la parole dans la langue huronne, usitée au nord et à l'est de l'Amérique septentrionale. Le huron et ses divers dialectes étaient compris par les personnes habituées à fréquenter les Indiens : Roger, Dick et Marcel écoutèrent donc avec attention les paroles prononcées par l'ami de Rosée-de-Mai.

Notre compagne est l'épouse d'un chef huron, dit le Castor. Elle a laissé son pappoose aux soins d'une bonne squaw dont le fils vient d'être rappelé par le Grand-Esprit. Rosée-de-Mai a suivi la piste de l'Éclair jusqu'à l'endroit où, attaqué par dix Onondagas, il a succombé sous le nombre de ses ennemis qui l'ont fait prisonnier. Les traces des ravisseurs ont conduit la jeune squaw et ses deux amis sur les rives du Saint-Lac où les Onondagas sont campés avec leurs femmes et leurs enfants. Ces Indiens n'ont pas encore déterré la hache de guerre; mais alors,

pourquoi ont-ils tenu à prendre le chef huron et à priver ainsi une mère de son défenseur naturel? Le Castor va le dire : c'est parce qu'il manque une chevelure au village des Onondagas et que ceux-ci l'ont trouvée à la ceinture de l'Éclair. Cette chevelure était celle de l'Anguille, un Indien astucieux et traître, qui a assassiné l'Ours-Noir, le père de Rosée-de-Mai, pour s'emparer du pouvoir suprême....

— Et la fille du chef qui avait toujours conduit son peuple à la victoire, n'a pas voulu retourner dans son ancienne tribu, interrompit Rosée-de-Mai. Elle a cessé d'être Onondaga; elle a été avec le vengeur de son père devant les vieillards et les chefs hurons qui l'ont accueillie avec bienveillance. Ensuite, elle est devenue la squaw fidèle de l'Éclair : appuyée sur le bras du noble Indien, elle a assisté à l'éclosion des fleurs et à la récolte des épis, elle a cueilli les fruits mûrs et laissé sur la neige l'empreinte de ses mocassins. Les fleurs sont de nouveau dans tout leur éclat et les épis commencent à jaunir : Rosée-de-Mai retrouvera-t-elle son époux avant la saison des fruits, ou devra-t-elle attendre jusqu'aux neiges prochaines?

Les trappeurs, charmés par les manières pleines de grâce et de noblesse de la jeune Indienne, lui promirent d'un commun accord leurs bons offices pour la délivrance de l'Éclair. Ces offres de service furent interrompus par le son de la flûte qui semblait se rapprocher; tous les regards se tournèrent alors du côté ouest des ruines, et le musicien fit enfin son apparition, suivi d'une jeune fille et d'un vieillard. Le premier, autant qu'on pouvait en juger à la pâle clarté de la lune, avait une haute taille; mais, tandis que ses jambes étaient grêles, son buste avait une ampleur peu commune et sa tête une grosseur remarquable. Ses traits étaient vulgaires, son front bas, son nez très long; ses yeux gris brillaient sous d'épais sourcils. Cet homme semblait avoir quarante ans; on l'appelait simplement Stéphane, les noms de baptême étant le plus souvent employés par les aventuriers du Canada. Sa flûte était retenue à son cou par une mince lanière de peau; il portait une carabine en bandoulière, la poudre et les balles se trouvant dans un petit sac suspendu à sa ceinture de peau de serpent à sonnettes. Ses guêtres

étaient en cuir et sa blouse de couleur sombre descendait jusque sur ses genoux. Enfin, il avait une énorme gibecière qui paraissait contenir tout le bagage de ses compagnons.

La jeune fille offrait, par l'ensemble de ses traits, le type juif dans toute sa beauté. Elle se nommait Noëmi : sa chevelure, aussi noire que celle de Rosée-de-Mai, était plus longue et plus soyeuse; ses yeux ne le cédaient guère en éclat à ceux de la charmante Indienne. Sa robe de couleur claire disparaissait presque complètement sous les plis d'un surtout d'étoffe brune; enfin, une petite carabine était suspendue par une courroie à l'épaule gauche de la jeune chasseresse.

Abiram, le père de cette gracieuse et vaillante fille, semblait, avec son dos voûté, sa barbe grise et son crâne dénudé, avoir atteint la période qui sépare soixante de soixante-dix ans; mais, quand il relevait la tête, la vivacité de son regard, l'expression de son visage dont la partie la plus remarquable était un nez crochu comme le bec d'un oiseau de proie, permettaient de retrancher au moins dix ans de l'âge qu'on avait pu lui attribuer à première vue.

Bientôt les trappeurs furent occupés à questionner, les uns le grand Stéphane, l'autre Noëmi sa fiancée, sur les motifs qui avaient pu décider le marchand de fourrures à quitter Montréal. Mais les conversations particulières ne tardèrent pas à être interrompues par les exclamations d'Abiram.

— Mes peaux! où sont mes peaux? criait-il. Ah! coquins, je vous ai payés d'avance, et vous ne me livrez pas la marchandise! Où avez-vous laissé mon bien, le bien de ma fille?

Et, sans cesser d'apostropher les trappeurs, le vieillard tourna ses pas chancelants dans la direction du réduit où les fourrures avaient été placées. Son flair de juif lui permit de les trouver après une courte recherche; il saisit alors le ballot, l'ouvrit et commença à examiner une à une les diverses pièces qui le composaient.

Les trois Indiens, impassibles en apparence, contemplaient avec curiosité la scène variée qui se passait sous leurs yeux; d'un côté, deux des trappeurs reconnaissant un camarade qu'ils n'avaient pas vu depuis longtemps peut-être et l'interrogeant sur ce qu'il savait des graves événements qui se passaient alors au Canada;

un peu à l'écart, Marcel saluant sa fiancée et formant avec elle des projets d'avenir, tandis que des dangers immédiats les menaçaient l'un et l'autre; enfin, le vieil Abiram, fidèle à ses instincts rapaces, faisant avec soin l'inventaire des nouvelles richesses qu'il devait à l'industrie de ses trappeurs. Il y avait là, pour les enfants de la forêt, un spectacle assurément fort étrange; l'attitude des coureurs des bois leur paraissait naturelle, mais celle du marchand de fourrures ne pouvait leur inspirer que du mépris et les porter à se demander si ce vieillard, qu'ils auraient voulu entourer de marques de respect, n'avait pas perdu l'esprit.

Noëmi quitta bientôt son fiancé et se mit en devoir de retourner auprès de son père; cependant, elle le vit si absorbé dans la contemplation de son butin, qu'elle ne chercha pas à le distraire, et elle alla se ranger auprès de la seule personne de son sexe qui se trouvât dans le groupe réuni alors au pied des ruines. Les deux Indiens s'éloignèrent, cédant à un sentiment de délicatesse qu'on n'eût pas attendu d'hommes étrangers aux habitudes de la vie civilisée. Le Castor alla rejoindre les trappeurs; pour l'Aigle-

Huron, il s'enfonça seul dans les taillis, après avoir renouvelé l'amorce de sa carabine. Restée avec la jeune fille, Rosée-de-Mai la fit asseoir sur un talus gazonné et lui demanda si elle venait de Montréal.

— Nous sommes partis de cette ville, répondit Noëmi, mais il y a de cela plusieurs semaines. Nous avons séjourné, à différentes reprises, dans quelques établissements échelonnés entre Montréal et les lacs. Mon père a voulu profiter de la belle saison pour visiter les exploitations dans lesquelles il a placé une partie de son bien; mais il a compté sans la guerre qui désole actuellement ce beau pays. Hier, nous nous sommes égarés et la nuit nous a surpris en peine de savoir où nous trouverions un abri. Le brave Canadien qui nous sert de protecteur a le premier aperçu ces ruines et, trop joyeux pour être prudent, il a, comme vous l'avez entendu, fait résonner les échos des accords mélodieux qu'il sait tirer de sa flûte. C'est un commis de mon père; il nous est tout dévoué. Jamais nous n'avons manqué de gibier durant notre voyage, car Stéphane est aussi habile tireur que bon musicien. Mais, qu'entends-je?...

— C'est sans doute la carabine de l'Aigle-Huron, dit Rosée-de-Mai, en conduisant sa compagne du côté des trappeurs et du Castor.

Ceux-ci, au bruit de la détonation, avaient rejoint Abiram et Stéphane.

— Préparez tout ce qui est nécessaire pour cuire la venaison, conseilla le vieil Indien; seulement, n'enflammez pas le bois avant le retour de l'Aigle-Huron.

L'absence du chasseur dura plus d'un quart d'heure; enfin, il arriva portant un jeune daim sur ses épaules.

— Les Visages-Pâles peuvent allumer le feu derrière les ruines, du côté opposé à l'Horican, dit-il en se débarrassant de son fardeau. L'Aigle-Huron a rencontré des laboureurs qui s'éloignaient en toute hâte dans la direction du lac Ontario; ils ont rapporté que les Habits-Rouges, concentrés à Albany, devaient arriver au fort Édouard cette nuit même, et qu'ils avaient dessein de mettre leurs guerriers en ordre de bataille et de les compter, au pied des fortifications bouleversées de William-Henry. Mon père le Castor apprendra aux Visages-Pâles et aux Indiens rassemblés autour de lui ce qu'ils doivent faire; ils atten-

dent les paroles qui vont sortir de sa bouche.

— Entre le moment où la lune se montre au-dessus du lac Horican, et celui où elle disparaît pour céder la place au soleil levant, fit le Castor, un voyageur pourrait aller au fort Édouard et en revenir. Si les Habits-Rouges veulent être ici au jour, il faut qu'ils partent dès maintenant, car la lune a fait plus de la moitié de sa course. Mes sœurs et leurs compagnons ont donc le temps de goûter aux présents du Grand-Esprit, pour ranimer leurs forces, et de prendre ensuite quelques heures de repos. Le soleil du matin éclairera ces murailles écroulées avant l'arrivée des Anglais.

— Les Onondagas peuvent à toute heure nous surprendre ici, reprit l'Aigle-Huron; la fumée de leur campement voltige au-dessus du Saint-Lac.

— Les yeux des Hurons seront ouverts, répliqua le Castor, ceux des trappeurs aussi; les hommes veilleront tour à tour sur le sommeil des squaws et de leurs amis.

Tandis que les Indiens s'occupaient ainsi du salut commun, le repas s'apprêtait. Hommes et femmes firent honneur à la venaison que l'Aigle-

Huron avait apportée, et, vers une heure, tous dormaient, à part Roger et Stéphane qui s'étaient chargés de la première veille. Le trappeur et le commis d'Abiram furent remplacés par le Castor, auquel succédèrent Dick et Marcel; enfin, à l'heure où les premières lueurs de l'aube commencent à lutter avec les ombres de la nuit, la faction fut prise par l'Aigle-Huron. C'était le moment le plus dangereux, c'est-à-dire celui que choisissent ordinairement les Indiens pour leurs attaques. Le jeune guerrier, qui connaissait les habitudes de ses pareils, se promit d'être vigilant. Il commença par jeter un coup d'œil scrutateur autour de lui et n'ayant rien vu de suspect, il crut pouvoir arrêter ses regards sur les dormeurs. Le vieil Abiram était étendu sur le dos, un bras passé autour du ballot de fourrures; ce spectacle n'avait rien d'intéressant pour l'Aigle-Huron. Il se tourna du côté où reposaient les trappeurs, et parut satisfait de la manière dont ils s'étaient couchés avec leurs armes à portée de la main; Stéphane et le Castor avaient pris la même précaution. Séparées des hommes par un pan de muraille ébréché, les deux femmes dormaient côte à

côte. L'Indien n'avait nullement l'intention de diriger, vers leur retraite, la courte promenade exigée par ses devoirs de factionnaire; mais un léger bruit s'étant fait entendre dans les broussailles, il fut obligé d'avancer la tête au-dessus du pan de mur. Nul ennemi ne se montrait; les deux jeunes femmes, enveloppées dans leurs châles et leurs couvertures, paraissaient livrées à un sommeil paisible. De son bras arrondi, Rosée-de-Mai entourait la taille de Noëmi, qui s'appuyait sur son épaule; le souffle de l'Indienne effleurait la chevelure de sa compagne. L'Aigle-Huron ne put certainement qu'admirer ce gracieux arrangement, mais son attention se porta avant tout sur les objets les plus rapprochés des deux innocentes créatures dont la garde était confiée à sa vigilance. Le jeune Indien fit quelques pas en avant; un nouveau bruissement frappa alors ses oreilles, tandis que les broussailles subissaient un léger mouvement d'ondulation. Le silence ne fut plus ensuite troublé que par la respiration des dormeurs. Cependant, l'Aigle-Huron en avait assez entendu pour ne plus concevoir de doutes sur l'imminence du danger. Il réveilla d'abord l'In-

dienne, et lui montrant sa compagne, il l'invita à la conduire de l'autre côté de la muraille; se glissant ensuite auprès du Castor, il lui toucha le bras. Les deux Hurons se partagèrent alors la tâche d'interrompre le sommeil de leurs amis. Ceux-ci ne tardèrent pas à se trouver debout, leurs carabines prêtes à faire leur office; seul, Abiram dormait encore. Stéphane, sur un signe du Castor, se mit en devoir de le réveiller; avec la connaissance qu'il avait des habitudes de son maître, le joueur de flûte ne trouva rien de mieux à faire que de tirer légèrement le paquet de peaux. Il n'en fallut pas davantage pour rendre l'usage de ses sens au marchand de fourrures, qui ouvrit les yeux au moment où sa fille et Rosée-de-Mai arrivaient se placer sous la garde de leurs protecteurs. Toute la troupe se trouvant réunie, le Castor invita ceux qui avaient des carabines à en renouveler les amorces. Après que cette précaution eut été prise, les trappeurs, les deux femmes, Stéphane et les Indiens descendirent avec rapidité au pied des ruines, et se cachèrent derrière un bouquet de jeunes arbres buissonneux.

Ce mouvement avait été opéré avec une telle précipitation que personne n'avait remarqué que le juif, retenu sans doute par la crainte de perdre son ballot, était resté en arrière. Noëmi fut la première à constater l'absence de son père; légère comme une gazelle, elle remonta vers l'endroit où la troupe avait passé la nuit. Marcel voulut s'élancer sur les pas de la jeune fille, mais une courroie habilement lancée vint s'enrouler autour de ses jambes et le fit tomber sur l'herbe. Stéphane, auquel on n'avait pas pensé, vola sans obstacle au secours de son maître; le courageux musicien arriva auprès d'Abiram et de sa fille juste à temps pour se trouver pris dans un cercle de quinze ou vingt Onondagas, formé sans bruit autour du ballot que n'avait pas encore voulu quitter le marchand de fourrures, malgré les supplications de Noëmi.

Les aventuriers restés en bas purent, à travers le feuillage, assister à la capture de leurs amis; mais, sauf Marcel qui se démenait comme un forcené, ils étaient d'avis qu'il n'y avait aucun moyen de les délivrer, à cause du nombre de leurs adversaires.

— Le vieillard et sa fille ne courront aucun danger parmi les Onondagas, fit observer le Castor.

— Quant à Stéphane, dit Roger, nous le connaissons assez pour espérer qu'il se tirera facilement d'affaire.

— Sait-on même, ajouta Dick, si le commis d'Abiram n'a pas eu son idée en se faisant prendre par les Indiens?

Après cet échange de paroles, les deux trappeurs se placèrent de chaque côté de Marcel auquel ils délièrent les jambes; puis ils le forcèrent à marcher, sans se laisser émouvoir par les injures et les malédictions qu'il faisait entendre. Rosée-de-Mai suivit les trois hommes et les Hurons formèrent l'arrière-garde. La troupe se dirigea ainsi vers Ticondéroga, en longeant la rive gauche de l'Horican, tandis que les Onondagas conduisaient leurs prisonniers au campement dont l'Aigle-Huron avait aperçu la fumée, sur l'autre rive du lac.

CHAPITRE II

William-Pitt. — L'armée d'invasion. — Les Highlanders Lord Howe.

Le jour commençait à paraître lorsque les trappeurs et les Indiens passèrent au pied d'une colline, sur laquelle trois hommes étaient en observation. Le Castor vit bien que ces derniers appartenaient au parti anglais; il conseilla cependant à ses compagnons de s'abstenir de toute démonstration agressive. Les chasseurs blancs suivirent très volontiers l'avis de leur guide, car ils ne se sentaient nullement disposés à inquiéter des étrangers contre lesquels ils n'éprouvaient aucune animosité personnelle; ils avaient d'ailleurs hâte de rejoindre l'armée de Montcalm, à Ticondéroga.

Le groupe aperçu par le Castor se composait d'un arpenteur paraissant avoir quarante ans et doué d'une corpulence remarquable; d'un jeune fermier, chargé par un propriétaire des environs d'Albany d'aller reconnaître l'emplacement d'une concession importante de terre, et d'un nègre qui n'avait guère dépassé la vingtième année. Ces trois hommes se proposaient de prendre part, comme volontaires, à l'engagement qui allait avoir lieu autour du fort de Carillon. Ils avaient, dans ce but, fait un détour, et ils comptaient reprendre le chemin des bois après la bataille.

— Ces gens qui passent me font l'effet d'être des ennemis, quoique je ne puisse d'ici distinguer leurs visages, dit l'arpenteur; ils sont plus nombreux que nous, mais l'avantage de la position est de notre côté. Ils le comprennent, car ils n'ont pas l'air de vouloir nous inquiéter; si nous commençions l'attaque....

— A quoi bon? demanda le fermier.

— Mais, ne vont-ils pas grossir les rangs des défenseurs du fort, et, en fidèles alliés de l'armée anglaise, ne devons-nous pas saisir toutes les occasions d'affaiblir les ennemis de

la couronne? Voyez votre fidèle Tom, il brûle d'impatience de vous montrer la force de ses bras musculeux et l'avantage de sa haute taille.

— Si maître vouloir, moi en assommer au moins deux, fit le nègre.

Le fermier allait reprendre la parole lorsque des pas qu'on ne cherchait nullement à amortir résonnèrent à peu de distance, et un homme se montra sur le plateau de la colline. Les premiers arrivés allèrent aussitôt à sa rencontre et le saluèrent avec empressement. C'était l'acquéreur du lot de terrain que l'arpenteur allait mesurer et dont le fermier devait diriger l'exploitation; il venait également se joindre à l'armée anglaise.

— Quel splendide paysage! s'écria le nouveau venu, quand il fut arrivé au sommet de la colline.

Le panorama qui se déroulait sous ses yeux était en effet merveilleux. A une distance de près de mille pieds, le lac du Saint-Sacrement étincelait sous les rayons du soleil levant; au loin, on apercevait les ruines de William-Henry, à l'endroit où allaient bientôt se concentrer les

forces britanniques. Quand il eut admiré tout à son aise l'eau, les plaines et les bois, le propriétaire foncier accepta l'invitation à déjeuner que formula son fermier; il fit honneur au repas et égaya ses compagnons par le récit des joyeuses parties auxquelles le beau monde de New-York et d'Albany s'était livré durant l'hiver. Dans chacune de ces deux villes, les fournisseurs de l'armée, suivis de près par les troupes anglaises, avaient contribué par leur présence à entretenir un état d'agitation inconnu jusqu'alors. Ce surcroît de population s'était encore augmenté d'un certain nombre de familles riches, qui avaient accompagné des parents ou des amis faisant partie des milices provinciales ou des corps de volontaires. Les uns et les autres s'étaient promis de passer agréablement le temps avant l'ouverture des hostilités, et ils avaient tenu parole. Il s'agissait pour eux de célébrer les futurs succès des troupes anglaises qui allaient, au dire des Américains de la colonie, remporter une série de brillantes victoires et prendre une éclatante revanche du désastre de William-Henry.

— Buvons à la santé des armes de Sa

Majesté ! s'écria l'arpenteur, en versant à la ronde de l'eau-de-vie ; buvons à la défaite de Montcalm, au triomphe du général Abercromby !

Les convives se levèrent pour choquer leurs gobelets, et tournèrent les yeux vers l'endroit où devaient se réunir les Anglais.

— Que vois-je ? dit alors le fermier ; ne sont-ce pas des tentes qui forment ces taches blanches, à la pointe méridionale du lac George ? Hâtes-nous de plier bagage, ou nous n'arriverons pas à temps pour nous embarquer avec les troupes britanniques.

A ces mots, il donna l'exemple et se trouva bientôt prêt à descendre la colline avec ses compagnons. Une heure plus tard, les quatre hommes étaient auprès du campement de l'armée d'invasion. Ils se mêlèrent à la foule des volontaires qui étaient groupés à quelque distance des ruines.

Depuis le hardi et heureux coup de main tenté l'année précédente sur William-Henry, le général de Montcalm se trouvait en possession du lac Champlain ; afin de tirer le meilleur parti possible de la situation, il avait fait occuper

le fort de Carillon par un détachement. La face des affaires se rembrunissait singulièrement pour les armées britanniques et leurs alliés de la colonies de New-York ; les mauvaises nouvelles avaient été portées au-delà des mers, et les hommes d'État anglais qui convoitaient le Canada commençaient à s'émouvoir sérieusement.

Parmi ceux qui dirigeaient les affaires de la métropole, William Pitt était le plus ardent ; placé au premier rang depuis deux ans, malgré l'antipathie du roi d'Angleterre, George II, qui s'était vu contraint de céder au torrent de l'opinion publique, le ministre était tout dévoué à la grandeur de sa patrie dont il voulait étendre les conquêtes, sans se préoccuper des moyens à employer, sans même avoir égard aux droits de l'humanité. Le réveil de la marine française, qui venait de se manifester par la victoire de Mahon et la conquête de l'île de Minorque, lui portait ombrage, et les dernières défaites des Anglais en Amérique avaient ravivé la haine qu'il portait à la France. Il voulait frapper un coup décisif et, par ses ordres, les préparatifs d'invasion du Canada avaient reçu une vigoureuse impulsion.

L'armée de mer des Anglais s'élevait, en 1758, à cent cinquante-six vaisseaux de ligne; sur ce nombre, plus de vingt vaisseaux, portant douze mille soldats, furent expédiés en Amérique. L'armée chargée d'assaillir le Canada fut ainsi portée à vingt-deux mille soldats et vingt-huit mille miliciens mobilisés, avec une réserve de trente mille miliciens stationnaires. Une partie de ces forces fut dirigée sur Louisbourg; un corps de neuf mille hommes reçut l'ordre d'attaquer le fort Duquesne et de conquérir la vallée de l'Ohio. Il resta encore plus de seize mille combattants pour marcher sur le Canada central, défendu par le général de Montcalm dont les forces, par suite de mauvaises combinaisons du gouverneur marquis de Vaudreuil, se trouvaient réduites à trois mille six cents hommes.

Dans la matinée du 2 juillet, l'armée anglaise, ainsi que nous l'avons dit, commençait à se grouper en avant des ruines de William-Henry. Les troupes régulières allaient au rendez-vous par la vallée de l'Hudson; des corps de partisans, des Indiens et des miliciens les avaient précédées.

Parmi les régiments qui défilaient devant l'état-major anglais, le 42e, composé de montagnards écossais, se faisait surtout remarquer par la fière mine et la sauvage beauté de ses hommes. Il n'y avait pas encore longtemps que l'Angleterre, sous l'impression de la frayeur que lui avaient autrefois causée les terribles Highlanders, cherchait à se venger d'eux en les opprimant par des mesures vexatoires. William Pitt avait compris que cet état de choses devait cesser, et c'était au génie politique de l'éminent homme d'État que les Écossais devaient leur incorporation dans l'armée britannique. Ils avaient, en conséquence, fait la paix avec leur orgueilleuse voisine et ne demandaient plus qu'à se sacrifier, s'il le fallait, à l'accomplissement de leur nouveau devoir.

Ces hommes, pour la plupart grands et maigres, portaient leur ancien costume national, interdit après la Révolution de 1745, mais permis aux Écossais enrôlés sous les drapeaux. Leur coiffure était un bonnet de fourrure noire, orné d'un nœud de rubans de même couleur et de trois grandes plumes d'autruche ; ils avaient un habit de fantassin à courtes basques, en

drap écarlate; un jupon d'étoffe verte quadrillée, formant de gros plis sur les hanches et couvrant la moitié des jambes; des bas rouges et blancs, attachés au-dessous du genou avec un nœud de rubans; des souliers à boucles. Un plaid en tartan vert à carreaux, une bourse ou sac de peau de chèvre à longs poils complétaient leur habillement. En passant auprès du général en chef qui s'était arrêté pour les examiner, les Écossais entonnèrent les chants de leur pays, en langage gaélique; ces chants consistaient en une mélodie douce et monotone, bientôt suivie d'éclats bruyants et d'accents sauvages, dominés par le son aigre de la cornemuse. Le commandant parut satisfait de la tenue et même de la musique des Highlanders; il appela un des plus beaux hommes du régiment et l'invita à le suivre dans sa tente.

Le propriétaire foncier s'était aussi trouvé, avec ses compagnons, sur le passage du général en chef.

— M. Pitt, dit-il au fermier, paraît vouloir en finir avec la période d'assoupissement dans laquelle on est resté jusqu'à présent; il a mis à la tête des troupes royales un vieux mili-

taire qui semble doué de toute l'énergie nécessaire pour déloger enfin les Français du Canada.

— Le général Abercromby remplace, en effet, lord Loudon, qui vient d'être rappelé en Angleterre, répondit le fermier. La campagne promet d'être active et brillante ; les revers de ces dernières années vont être réparés. On dit que le nouveau commandant a un plan d'une grande simplicité.

— Oui, son plan est simple, interrompit l'arpenteur ; j'en ai entendu rapporter quelque chose. C'est ce que j'appellerai un plan aquatique. Du lac George ou du Saint-Sacrement, comme l'appellent les Français, Abercromby veut descendre par la rivière de la Chute dans le lac Champlain, poursuivre sa route par la rivière Richelieu et déboucher dans le fleuve Saint-Laurent, près de Montréal. Il parviendra de la sorte à couper en deux tronçons la colonie française ; malheureusement, il y a le fort de Carillon, établi à Ticondéroga dans une position redoutable, qu'il faut prendre d'assaut avant de pouvoir pénétrer dans le Champlain.

— Le fort de Carillon? on le prendra, reprit le jeune fermier. Les troupes anglo-américaines sont quatre fois plus nombreuses que celles du général de Montcalm.

— Je le souhaite, fit l'arpenteur. Pour le moment, vous savez que je dois me tenir à la disposition du nouveau général en chef, au sujet d'une mission de confiance dont il a l'intention de me charger. Si je suis libre avant la prochaine bataille, je compte bien y prendre part à vos côtés ; en tout cas, vous saurez trouver le lieu désigné pour notre rendez-vous. De là, je me fais fort de vous conduire sans encombre à l'endroit précis où se trouve la concession de terre que nous devons reconnaître et mesurer.

— C'est entendu, dit le propriétaire foncier; allez rôder du côté de la tente du général, afin de ménager les pas du messager qu'il doit vous envoyer.

— Je puis m'en dispenser ; voici un Écossais qui semble me chercher. Au revoir : j'espère que lorsque nous serons de nouveau réunis, les longues heures de notre marche à travers les bois pourront être charmées par des récits de

combats et que nous aurons le droit d'être fiers de nos alliés anglais.

Abercromby avait chargé de son message le highlander qui s'était détaché des rangs, sur son ordre, lorsqu'il avait passé en revue le 42e régiment. Le mot de passe ayant été échangé entre l'Américain et l'Écossais, tous deux se dirigèrent vers la tente du général.

Honoré de la confiance du commandant des forces britanniques, l'arpenteur prend dans notre récit un rôle trop important pour que nous tardions plus longtemps à faire connaître ce personnage. Nous avons dit qu'il était fort gros; nous ajouterons qu'il était né à Albany, qu'il se nommait Flick et était d'origine hollandaise. Il avait embrassé de bonne heure la profession de géomètre qui ne lui procurait que des bénéfices peu réguliers; aussi, était-il en même temps trappeur et chasseur. Il avait un sincère attachement pour la cause anglaise; cependant, il ne poussait pas le désintéressement jusqu'à s'interdire tout trafic avec les marchands de fourrures du Canada. Vivant sur la frontière, il avait souvent profité des périodes de calme pour se joindre à quelques bandes de coureurs des bois

et notamment aux trappeurs qui opéraient pour le compte du juif Abiram.

D'après les instructions qu'il avait reçues, l'Écossais conduisit Flick par un chemin détourné. Tout en marchant, l'arpenteur, qui aimait à parler, chercha à entamer la conversation avec son guide; mais celui-ci avait un jargon composé de mauvais anglais et de gaëlique qui déconcerta le brave Américain. La marche se continua donc en silence jusqu'à ce que les deux hommes fussent arrivés à quelques pas du factionnaire qui montait la garde devant la tente du général.

L'entretien d'Abercromby et de Flick ne dura pas longtemps; l'arpenteur fut envoyé, toujours avec le highlander, au camp des Onondagas.

Aussitôt après le départ des deux émissaires, la toile de la tente fut de nouveau soulevée pour donner passage à un jeune homme paraissant occuper dans l'armée un rang distingué, à en juger d'après les marques de respect qui lui avaient été prodiguées par les soldats, les officiers et Abercromby lui-même, lorsqu'il marchait à la tête de son état-major.

Le jeune visiteur se nommait lord Howe. Il

avait traversé l'Atlantique avec les régiments de renfort envoyés par l'Angleterre et, à peine débarqué sur la terre d'Amérique où l'avait précédé sa réputation, il avait été l'objet des plus flatteuses attentions de la part des habitants de la colonie. C'était, d'ailleurs, un officier de mérite, et l'on disait que le sang de la maison de Hanovre coulait dans ses veines. Aux avantages extérieurs qui provoquent ordinairement l'admiration du vulgaire, il joignait des qualités du cœur et de l'esprit qui lui avaient conquis de nombreuses sympathies dans la haute société de New-York et d'Albany. Plus d'une mère, en admirant son extérieur si distingué, ses manières si courtoises, estimait bien heureuse la famille à laquelle il lui plairait de s'allier ; plus d'une jeune fille, qui l'avait vu passer, en faisait le type du cavalier brillant de ses rêves.

Lord Howe avait dans l'armée le grade provisoire de brigadier qui n'était, en quelque sorte, qu'un grade de fantaisie, comme celui de commodore dans la marine, destiné à permettre au gouvernement d'employer des officiers habiles, selon les circonstances.

En abordant Abercromby, qui passait pour le

chef nominal de l'expédition, tandis que le jeune brigadier en était l'âme, celui-ci n'avait plus sur les lèvres le gracieux sourire qui avait tant plu aux dames d'Albany : un voile de mélancolie était répandu sur ses traits, et ce fut d'une voix tremblante qu'il répondit au salut de bienvenue du général.

— J'augure mal de cette campagne, dit-il. Est-ce à l'armée anglaise ou à moi seul que se rapportent les pressentiments dont mon esprit est obsédé? Je l'ignore ; mais, si je dois payer de ma vie la gloire de mon pays, je me trouverai trop heureux de mourir pour l'Angleterre.

— Eh! quoi, Milord, fit le général, est-ce bien l'officier plein d'avenir que j'entends parler de la sorte? vous paraissez douter à la fois de vous-même et de notre vaillante armée. Nos soldats sont cependant parfaitement disposés; quant à vous, la gloire que vous ne pourrez manquer d'acquérir dans quelques jours ajoutera encore à la renommée que votre précoce expérience et votre courage vous ont déjà acquise.

— Si je survis à cette bataille....

— Comment! si vous survivez! Je sais bien que, selon son habitude, lord Howe va se porter

au premier rang et qu'il s'exposera au danger comme le plus humble soldat; mais je suis certain que les balles épargneront celui qui est appelé à de si brillantes destinées.

— Vous pouvez vous tromper, reprit tristement le brigadier. Mais, quoiqu'il en soit, ce n'est pas de moi que je veux vous parler, c'est du salut de l'armée anglaise.

— Notre armée! elle est quatre fois supérieure en nombre à celle de Montcalm.

— Et je ne crains pas d'affirmer, non seulement qu'elle l'égale en valeur, mais aussi qu'elle la dépasse en discipline et en fermeté. Cependant, j'ai de sérieuses appréhensions sur l'issue de la bataille, parce que je considère la forteresse de Ticondéroga comme imprenable. Je l'ai fait examiner sous toutes ses faces par certains émissaires secrets dont l'expérience est hors de doute. Ils m'ont affirmé que nos régiments seraient décimés avant d'avoir pu en entamer les remparts.

— Vous me surprenez, Milord; mais rassurez-vous. Moi aussi j'ai fait prendre des informations : mon ingénieur, dont vous reconnaîtrez la compétence, a passé toute une nuit à étudier

le plan de la citadelle et la topographie des environs.

— Et quel a été le résultat de ses études?

— Il m'a fait un rapport volumineux, avec tracés à l'appui.

— J'ai reçu également de mes espions un rapport ; il n'était pas volumineux, car il m'a été fait verbalement. Enfin, à quoi conclut votre ingénieur ?

— A un assaut qui ne peut manquer de réussir, surtout si les Français ne reçoivent pas les renforts qu'ils ont demandés au gouverneur marquis de Vaudreuil.

— Le général de Montcalm restera probablement livré à ses ressources actuelles qui ne dépassent guère trois mille hommes. Le chevalier de Lévis lui amènera peut-être quatre ou cinq cents hommes au dernier moment; mais ce sera tout. Néanmoins, je persiste à dire qu'il n'est pas prudent d'attaquer Ticondéroga.

— Vous niez donc l'expérience de mon ingénieur.

— Oui, dans la science militaire.

— Alors, vous avez un projet, car vous ne voudriez pas laisser nos troupes se morfondre

auprès de ces ruines qui rappellent à tous un échec infligé au drapeau anglais.

— L'armée française, qui doit se joindre aux défenseurs de Ticondéroga, est en marche : je pense qu'il faudrait à tout prix l'empêcher de parvenir jusqu'à la forteresse, parce qu'une fois dans la position, elle sera, je le répète, à peu près inexpugnable.

— C'est bien, répondit Abercromby, je vais donner mes ordres pour qu'on se porte rapidement vers la rivière de la Chute et qu'on s'efforce de couper la retraite aux Français qui se sont déjà installés sur les rives du lac George.

Croyant avoir fait partager, au moins en partie, ses idées au général, lord Howe regagna sa tente placée à l'autre extrémité du camp, sur la lisière d'un petit bois qui bordait le lac.

La nuit vint sans qu'aucun mouvement de troupes eût été ordonné ; le brigadier, mécontent de cette inertie qui lui causait de sérieuses inquiétudes, et ne pouvant trouver le sommeil qui fuyait ses paupières, sortit sans bruit de sa tente et pénétra dans le bois qu'il parcourut en tous sens. Enfin, las de marcher, il allait rentrer dans

le camp, lorsqu'il s'aperçut qu'il n'était pas seul : à travers les lianes qui s'élançaient d'un arbre à l'autre, il entrevit le bord d'un plaid écossais. Bientôt, un bruit de voix alternant, l'une fraîche et juvénile, l'autre grave et sonore, lui apprit que deux hommes, peu familiarisés avec la discipline des armées en campagne, étaient venus comme lui respirer l'air frais de la nuit. Il suivit les rôdeurs et les vit traverser le bois, puis s'avancer sur les bords du lac. Les deux highlanders avaient, de même que la plupart de leurs compatriotes, une taille élevée : celui qui marchait en tête paraissait beaucoup plus âgé que son ami. Il s'arrêta un moment sur le rivage et contempla l'eau paisible qui reflétait les rayons de la lune. Il éleva alors la voix, comme s'il se fût trouvé sur les bords du lac Lomond, foulant aux pieds les bruyères de son pays natal, et il entonna une invocation à l'astre des nuits, tandis que son compagnon l'écoutait dans une immobilité complète.

Lord Howe, s'approchant avec précaution, finit par se trouver à portée d'entendre distinctement les accents plaintifs de l'Écossais, qui s'accordaient si bien avec la disposition d'esprit dans

laquelle il se trouvait lui-même. Le jeune brigadier prêta quelque temps l'oreille ; mais les chants du vieux barde redoublant sa tristesse, il se décida à laisser les highlanders se griser de poésie sur les rives d'un lac qui leur rappelait, par sa limpidité et son charme pittoresque, ceux de la patrie qu'ils avaient quittée. S'enfonçant de nouveau dans la forêt, lord Howe parvint à calmer son esprit par la fatigue corporelle et lorsqu'au milieu de la nuit il rentra sous sa tente, un profond sommeil lui fit oublier pour quelques heures ses fâcheux pressentiments.

CHAPITRE III

Les Onondagas. — Flûte et cornemuse. — Le conseil. La fuite.

Abiram, avec sa fille et son commis, avait été emmené précipitamment par les Onondagas auxquels des éclaireurs venaient de signaler l'approche des premières colonnes de l'armée, qui devaient se masser auprès des tristes restes du fort William-Henry.

Les Indiens éprouvèrent d'abord de sérieuses difficultés à faire marcher le juif canadien, qui s'obstinait à rester accroupi à côté de son ballot; ils durent employer un stratagême pour vaincre sa résistance. Ces enfants de la nature, habiles observateurs, eurent bientôt remarqué l'attache-

ment immodéré que portait Abiram aux marchandises sur lesquelles il fondait l'espoir d'une opération commerciale; ils résolurent de faire servir la rapacité du prisonnier à l'exécution de leurs desseins. Plaçant le paquet de fourrures sur les épaules de Stéphane, ils ordonnèrent au joueur de flûte de marcher, sans s'inquiéter autrement d'Abiram et de Noëmi. Ce qu'ils avaient prévu eut lieu forcément : le juif et la jeune fille accompagnèrent la troupe, suivant chacun ce qu'il aimait avant tout, le premier ses marchandises, la seconde son malheureux père.

On arriva ainsi au campement des Indiens où cinquante guerriers environ et autant de vieillards, de femmes et d'enfants avaient établi leur séjour provisoire.

Les Onondagas n'ayant pas, selon l'expression indienne, déterré la hache de guerre, se livraient à leurs délassements habituels. Tandis que les squaws vaquaient aux soins du ménage, et que l'ardeur des pappooses était captivée tout entière par ces jeux qui sont à peu près les mêmes pour les jeunes sauvages et pour les enfants appartenant à des races civilisées, un groupe

d'hommes faits suivait avec attention les diverses péripéties d'une partie d'osselets.

Deux Indiens seulement tenaient la main ; chacun d'eux avait auprès de lui un marqueur notant les coups en craie rouge sur une planchette. Les autres Onondagas présents avaient engagé entre eux des paris sur le résultat de la partie. L'un et l'autre des joueurs tenait huit dés ou osselets semblables à des noyaux de fruits présentant six faces inégales : les deux plus larges faces étaient peintes de couleurs différentes. Les osselets étaient lancés tous ensemble, et la position qu'ils prenaient en retombant déterminait le nombre de points à marquer. Au moment de l'arrivée des prisonniers, le coup décisif allait être joué : on l'attendait avec impatience, car plusieurs des enjeux étaient d'une valeur inestimable pour des Indiens. Les parieurs avaient réclamé un moment d'arrêt que, selon la règle du jeu, on avait dû leur accorder. Alors, l'un d'eux, se dépouillant de ses plus beaux ornements, les offrit aux parieurs du parti opposé; un autre engagea la cabane qu'il avait construite dans son village ; un dernier enfin, qui avait déjà perdu tout ce

qu'il possédait, aliéna sa propre liberté, pour une période déterminée.

Les paris étant ainsi engagés, le joueur qui devait lancer les osselets commença à les réunir dans le plat concave qui servait à cet usage. Il fut arrêté par un Indien qui parla en ces termes :

— Qui veut jouer contre moi le prisonnier Huron dont mon bras a fait un esclave?

— Le Loup-Cervier, répondit un Onondaga.

— Et que propose-t-il en échange?

— Le droit d'épouser Rosée-de-Mai, lorsque l'Éclair aura subi la torture et sera parti pour les territoires de chasse du Grand-Esprit.

— Mais, reprit le premier Indien, sur quoi repose ce droit?

— Mon frère sait que le Loup-Cervier était déjà fiancé à la fille de l'Ours-Noir, avant la mort du chef onondaga.

— Hugh! fit le parieur. Que les osselets décident entre vous.

Alors le joueur saisit le plat et frappa sur le gazon. La plupart des assistants, dont l'émotion était à son comble, à cause de l'importance de leurs enjeux, détournèrent la tête: plusieurs

se jetèrent la face contre terre, ne pouvant supporter l'épreuve à laquelle ils étaient soumis....

Quand les osselets retombèrent, les cris des marqueu annoncèrent la perte des uns et le gain des autres. Le Loup-Cervier était au nombre des parieurs favorisés.

Le spectacle auquel venaient d'assister les prisonniers avait intéressé Stéphane au plus haut point. Quand tout fut fini, l'honnête commis d'Abiram ne put résister au désir de faire éclater à sa manière la joie qu'il ressentait. Saisissant aussitôt sa flûte, il l'approcha de ses lèvres et en tira d'harmonieux accords. L'effet fut magique : les Indiens, grands et petits, oublièrent leurs jeux; les femmes interrompirent leurs travaux domestiques; les vieillards eux-mêmes se joignirent à la foule qui se portait vers le musicien. Abiram et sa fille, qui n'avaient pas cessé de suivre Stéphane, se virent alors entourés d'une multitude de sauvages : le juif ne s'en émut pas; quant à Noëmi, elle remarqua bientôt qu'elle était devenue le point de mire des Indiens et, pour échapper à leurs regards, elle se couvrit le visage. Le Loup-Cervier se

trouvait parmi ceux dont les yeux s'étaient dirigés sur l'innocente jeune fille ; à peine l'eut-il aperçue que, s'arrachant aux charmes de la musique, il sortit de la foule et disparut dans les bois.

Cependant Flick et le Highlander approchaient du campement des Onondagas. L'émissaire d'Abercromby s'était aperçu que, si l'Écossais ne faisait entendre qu'un jargon à peu près inintelligible, il comprenait néanmoins l'anglais tel qu'on le parlait aux colonies. S'adressant donc à son gigantesque compagnon, il l'invita à exhiber un paquet qu'il semblait cacher sous son plaid. Le Highlander ne se fit pas prier et montra une cornemuse dont il tira immédiatement quelques sons. Flick parut enchanté et encouragea le musicien à continuer. L'Écossais sembla d'abord chercher dans sa mémoire un air approprié aux circonstances; puis, se rappelant sans doute qu'il avait été transporté avec ses compatriotes sur la terre d'Amérique pour conquérir le Canada, il entonna bravement le pibroch d'Hélène Campbell, ce chant de feu et de sang que la femme du célèbre Rob-Roy avait composé au commencement du siècle.

L'arpenteur tressaillit et voulut interrompre le joueur de cornemuse; mais celui-ci s'était élancé, animé d'une ardeur guerrière qui pouvait compromettre, dès le début, le succès de la mission que le général Abercromby avait confiée à l'Américain. Le Highlander se précipita comme un ouragan au milieu des Onondagas; le gros Flick n'arriva qu'après lui et tomba tout essoufflé sur le gazon auprès du groupe formé par les sauvages réunis autour de Stéphane. Le commis d'Abiram n'abandonna pas sa flûte, malgré le bruit produit par son concurrent; seulement, il réussit à saisir la mélodie du pibroch écossais et accompagna consciencieusement le fougueux musicien. Le cercle s'étant élargi, le Highlander poussé par les Indiens, se trouva bientôt debout à côté de Stéphane, et tous deux, parfaitement d'accord, continuèrent à faire retentir l'air du son de leurs instruments.

Excités par cette musique guerrière, les Onondagas ne tardèrent pas à s'agiter en tous sens; quelques jeunes filles se joignirent à la foule des sauvages et une danse indienne commença à s'organiser. Flick résolut d'empêcher cette danse de devenir une manifestation belli-

queuse, ce qui devait certainement arriver si l'Écossais continuait l'exécution du pibroch d'Hélène Campbell. Saisissant le bras de son compagnon, il l'invita à tirer de sa cornemuse des sons plus pacifiques. Le Highlander, mécontent de cette interruption, ne voulut plus jouer et s'étendit sur l'herbe. Alors un Indien prit un tambourin sur lequel il se mit à frapper en cadence, tandis qu'un autre Onondaga, paraissant habitué à remplir ce rôle, attacha des grelots à ses jambes, laissa flotter ses longs cheveux noirs et suspendit à son cou de nombreux colliers de verroterie. A la grande satisfaction de l'arpenteur, qui connaissait les mœurs des sauvages, on fit les préparatifs nécessaires pour la danse des animaux.

Au son monotone du tambourin, les jeunes Onondagas se rangèrent en un double cercle autour de celui d'entre eux qui, sans changer de place, levait et baissait les jambes pour faire tinter ses grelots : un Indien se détacha du groupe et grimpa sur un arbre, en imitant le grognement de l'ours grizly; un autre se rendit au bord d'un ruisseau où il s'accroupit et feignit de remuer la vase, à l'instar du

castor; plusieurs bondirent comme des chevreuils, galopèrent comme des bisons, hurlèrent comme des loups, glapirent comme des renards. Quand tous les Indiens eurent quitté le cercle pour se charger chacun de leur rôle, il ne resta plus autour du joueur de tambourin et du coryphée aux grelots qu'un essaim de brunes jeunes filles qui, se tenant par la main, formèrent une ronde des plus gracieuses.

La danse des animaux ne pouvait être que le prélude d'une chasse. Les jeunes gens ne tardèrent pas à partir avec leurs armes, non pour une de ces grandes expéditions auxquelles on se prépare par des jeûnes prolongés et des cérémonies spéciales, mais simplement pour une battue destinée à garnir les wigwams de la venaison nécessaire à la nourriture des Indiens pendant quelques jours. La plupart des chefs restèrent au campement et se tinrent, en compagnie des vieillards et d'un grand nombre de guerriers, à la disposition de l'émissaire du général Abercromby.

Le Highlander, avec son costume bariolé, faisait l'admiration des pappooses de la tribu qui, après le départ des chasseurs, étaient accou-

rus auprès de lui. Les petits Indiens, vifs et pétulants, ne poussaient aucun de ces cris joyeux qui animent les jeux de l'enfance dans nos contrées; mais ils sautaient, couraient et se démenaient avec tant d'ardeur, que le père de l'un d'eux vint inviter son fils à modérer ses ébats.

— Ce qu'ordonne mon père est raisonnable, répondit l'enfant avec le plus grand respect, et il continua à sauter comme auparavant.

Le grand-père arriva alors, et fit la même recommandation. L'enfant obéit immédiatement, non parce que l'injonction venait de son aïeul, mais parce que celui-ci était un vieillard.

Cette déférence aux ordres des anciens est assurément très louable; mais il est encore plus beau d'obéir à son père et à sa mère, quel que soit leur âge, comme le font dans nos pays civilisés les enfants instruits de leurs devoirs.

Le jeune Indien ne reconnait guère que deux autorités, celle des vieillards de la nation et celle de sa mère, et encore ne se soumet-il à cette dernière que si quelque caresse ou quelque parole affectueuse vient réveiller les tendres sentiments cachés dans son petit cœur de sauvage (1).

(1) Chateaubriand, *Voyage en Amérique*.

Une femme, quittant pour un moment sa hutte, interpella l'un de ses fils qui tournait avec ses compagnons autour de l'Écossais.

— Enfant, dit-elle, la terre va manquer sous vos pieds, si vous ne vous arrêtez.

— Oui, mère, la terre finira par manquer sous mes pieds, si je tourne toujours ainsi, répéta l'enfant; oui, cela est vrai.

Cependant il n'interrompit nullement sa course circulaire. Il fallut que l'Indienne, avec un doux sourire, montrât un fruit et tendît les bras, pour que son fils vînt en folâtrant s'y précipiter et se laissât coucher sur une natte bien fraîche, auprès de son jeune frère.

L'Écossais, objet de la curiosité des petits Onondagas, montrait complaisamment à ses amis les diverses pièces qui composaient l'appareil peu compliqué de sa cornemuse. Il fut interrompu dans cette occupation pacifique par un Indien qui vint l'inviter à assister au conseil réuni dans la hutte préparée pour cet usage. Déjà, l'arpenteur, arraché à la conversation amicale qu'il avait engagée avec Abiram et Stéphane, se trouvait en présence des membres de l'assemblée délibérante.

La cérémonie obligatoire du calumet eut lieu dans les formes ordinaires, et un chef, nommé l'Épervier, prit la parole pour demander à Flick quel était l'objet de sa visite.

— Le général Abercromby m'a chargé de saluer de sa part les vaillants guerriers campés sur les rives de l'Horican, répondit l'arpenteur.

L'émissaire des Anglais était, comme on le voit, bon courtisan; il flattait les Onondagas et employait avec adresse, pour désigner le lac George, la dénomination chère aux Indiens. Ceux-ci trouvèrent la chose toute naturelle et ne parurent nullement touchés des prévenances de l'Américain.

— Les Anglais, dit l'Épervier, ont-ils donc traversé le grand lac Salé uniquement pour saluer les Onondagas sur leurs territoires de chasse? Mon frère, qui est né dans ce pays, doit savoir que toute la terre, même celle qu'il mesure pour les hommes riches de sa couleur, appartient ici aux Indiens. Alors, pourquoi le grand chef des Visages-Pâles a-t-il amené sur les bords du lac un si grand nombre de guerriers?

— Les Anglais ne viennent pas faire la guerre aux Onondagas, reprit Flick. Ils veulent, au

contraire, chasser les Français qui ont pris les territoires indiens du Canada.

— Et après, que feront-ils?

— Ils vivront en frères avec les Hommes-Rouges.

Cette réponse évasive ne parut pas satisfaire les membres du Conseil. Une certaine agitation se manifesta dans l'assemblée. Enfin, un Indien très âgé se leva ; les conversations particulières qui s'étaient engagées entre les chefs à la suite de la réponse de Flick, cessèrent aussitôt.

— Les guerriers anglais, dit le vénérable orateur, sont depuis longtemps possesseurs du pays qui entoure les villes de New-York et d'Albany. Quand un de leurs navigateurs, celui qui s'appelait Hudson, remonta le grand fleuve auquel il a donné son nom, il trouva les Indiens dans leurs cabanes d'écorce d'arbres ; il entra chez eux, se reposa sur des nattes, répara ses forces en prenant part à leur repas composé de maïs, de fèves et de venaison. Où sont maintenant les cabanes des Hommes-Rouges? où sont les paisibles habitants des régions visitées par les Anglais? De grands wigwams en pierre ont été bâtis sur les rives de l'Hudson, et les Indiens,

éloignés de la mer dans le sein de laquelle ils trouvaient en abondance le poisson qu'ils faisaient sécher pour les jours d'hiver, ont été relégués au fond des forêts comme des bêtes fauves. Quand ils auront chassé les Français, les Habits-Rouges nous rendront-ils nos huttes sur les rives du grand lac salé?

— Je ne suis qu'un pauvre arpenteur, répondit Flick, et je n'ai pas reçu les confidences du général anglais, qui m'a dit seulement ce qui était strictement nécessaire pour accomplir ma mission. Les Onondagas veulent-ils entendre les propositions que je suis chargé de formuler?

— Parlez, fit le vieillard, nos oreilles sont ouvertes.

— Le peuple onondaga est puissant, dit l'artificieux émissaire; il est brave, et sa présence peut faire pencher la balance en faveur de celui des deux partis auquel il voudra bien se joindre. Les Anglais et les Français vont être aux prises dans quelques jours : sous quel drapeau mes frères ont-ils résolu de combattre?

Un profond silence accueillit d'abord l'entrée en matière de Flick. Ensuite, tous les regards se portèrent sur un homme à la taille impo-

sante qui s'appelait Owiciata. Cette dénomination signifie le Chat-Sauvage, non dans le dialecte des Iroquois, mais dans celui des Sioux, ce qui permet de supposer qu'Owiciata avait jadis fait un séjour plus ou moins prolongé parmi les tribus errantes des prairies, sur les bords du Mississipi ou du Missouri. Agé de quarante-cinq ans, l'Indien qui allait prendre la parole, avait le premier rang parmi les chefs guerriers de la tribu; on attendait de lui qu'il donnât son avis après le vénérable orateur qui venait de se faire entendre.

Celui-ci, doyen du conseil des vieillards, était bien dans son rôle lorsqu'il se plaignait de l'injustice des blancs qui avaient dépouillé les Peaux-Rouges de leurs territoires; mais le chef actif que les autres membres de l'assemblée semblaient inviter à parler, ne pouvait se contenter d'un retour vers le passé : il devait indiquer à ceux dont il était le chef militaire, les moyens de réparer les malheurs de leurs ancêtres, ou du moins de conquérir, pour la nation des Onondagas, la suprématie sur les autres peuplades indiennes. C'est dans cet ordre d'idées qu'il disposa les diverses parties de son

discours. En homme pratique, il voulut d'abord être renseigné sur l'avantage que la tribu retirerait de son alliance avec les Anglais.

Flick lui répondit par une interrogation.

— Mes frères aiment-ils l'eau-de-feu ? demanda-t-il.

— Les Onondagas, dit Owiciata, formeraient-ils la première nation indienne s'ils s'adonnaient à l'ivrognerie, s'ils aimaient ce sang du Diable qui, en s'introduisant dans les veines des pauvres Indiens les a rendus esclaves? Non, gardez votre liqueur, réservez ce poison pour les lourds Mohawks ou les Tuscaroras vagabonds.

L'arpenteur comprit qu'il avait fait un mauvais calcul en supposant aux Onondagas un vice dont ils passaient généralement pour être exempts. Mais il pensa que, sans doute, l'avarice avait pénétré dans leurs cœurs de sauvages. Il leur proposa donc un lot de fourrures que le général Abercromby avait en réserve dans sa tente.

Owiciata, pour toute réponse, fit observer que les guerriers avaient, le matin même, introduit dans le camp un volumineux ballot de peaux aussi belles que possible.

— Et le conserverez-vous? demanda Flick.

— Non, répondit l'Indien, car il faudrait garder également l'homme à barbe grise et la jeune fille qui sont actuellement les hôtes de la tribu. Or, les Onondagas ne font pas la guerre aux vieillards et aux femmes. D'ailleurs, il n'y a pas de wigwam dans nos villages qui ne soit, grâce à l'activité des jeunes gens, abondamment pourvu de la dépouille des animaux de nos forêts.

— Le général anglais n'a pas que des fourrures, il a des armes....

— Qu'il les garde, alors, car il va en avoir besoin, et les Onondagas n'en manquent pas.

— Il a de l'or....

— Que pourrions-nous en faire, dans les bois? des bijoux pour nos squaws? Seules, les femmes des chefs, ont chez nous le droit d'avoir des bracelets, et toutes, ou presque toutes, portent cet insigne du rang de leurs époux.

Un jeune chef, dont la squaw n'avait pas encore ce bracelet qui distinguait alors les femmes de qualité, leva alors la tête et sembla vouloir solliciter la permission de parler ; mais Owiciata, d'un simple regard, lui imposa silence.

Il pensait à ce qu'il allait dire, et, par politique, il ne voulait pas que personne vînt détruire l'effet de son propre discours.

— Abercromby, reprit l'arpenteur, n'a pas seulement des lingots propres à fabriquer des bijoux, il possède également de l'or monnayé qui sert à tous les besoins de la vie.

— Que nous importe l'effigie du roi George? dit l'Onondaga. Quelques guerriers en ont plusieurs exemplaires dans leur sac à médecine, et qu'en font-ils? Parfois des balles pour tuer les animaux sauvages, lorsque le plomb vient à manquer....

— Que désirent donc mes frères? s'écria Flick impatienté.

— L'émissaire des Anglais va l'apprendre : qu'il prête attention aux paroles d'un grand chef et qu'il rapporte à son maître ce qu'il aura entendu.

« Les Onongadas ont souvent combattu les Français, parce que ceux-ci étaient en possession des territoires de chasse des Indiens. Aujourd'hui, les Anglais envahissent le Canada : c'est la lutte entre les Visages-Pâles qui se poursuit. Pourquoi le sang de mon peuple coulerait-il dans

cette querelle? Les Peaux-Rouges n'ont-ils pas intérêt à voir les Français et les Anglais s'entre-détruire, pour la conquête d'un pays qui n'appartient ni aux uns ni aux autres? Il paraît que, de l'autre côté du grand lac Salé, il n'y a pas assez de terre pour que chacun puisse en avoir sa part. Est-ce la faute des Indiens auxquels le Grand-Esprit avait donné les forêts, les lacs et les montagnes, en leur permettant d'y vivre et d'y mourir en paix? Et maintenant, Owiciata veut dire encore quelque chose qu'un Anglais ne saurait entendre : mon frère l'arpenteur est né sur les bords de l'Hudson; mais ce beau guerrier qui est là ne s'offensera-t-il pas des paroles que le chef onondaga va prononcer?

— Cet homme, répondit Flick, n'est pas Anglais; sa patrie a même été longtemps en guerre avec celle des Habits-Rouges. Actuellement, les Écossais servent sous les ordres du général Abercromby; mais, quoique disposés à se faire tuer pour défendre la cause de leurs nouveaux maîtres, ils ne sont pas capables de se formaliser des propos tenus sur le compte de leurs ennemis d'hier. En tout cas, vous n'avez pas à vous préoccuper de l'opinion de ce brave

soldat aux vêtements bariolés, car il ne comprend pas un mot de votre harangue.

— Hugh! reprit Owiciata. Voici donc ce que je voulais ajouter. Si les Onondagas devaient choisir des amis dans l'un des deux partis opposés, ils iraient tout droit aux Français qui sont braves et généreux, qui n'ont pas la langue fourchue, qui respectent les vieillards, les squaws et les pappooses.

Une exclamation brève vint interrompre le chef Indien. La voix qui s'était fait entendre paraissait sortir d'un buisson tout près de la hutte du conseil. Owiciata fronça le sourcil et fit un signe à quelques guerriers qui sortirent aussitôt. L'orateur reprit ensuite son discours, tandis qu'au dehors l'indiscret, surpris en flagrant délit d'espionnage, était poursuivi à travers les taillis!

— Le chef onondaga a vu les soldats de Montcalm, continua Owiciata; il les a comptés et s'est aperçu qu'ils étaient quatre fois moins nombreux que les Anglais. Les guerriers d'Abercromby sont donc devenus des femmes? On leur donnera des jupons s'il ne peuvent combattre sans le secours des Indiens. Mais je vois que le

soldat venu avec mon frère a lui-même un jupon. Est-ce une punition encourue pour manque de courage qui l'oblige à porter ce vêtement de squaw?

— Non pas, répondit Flick, les Écossais sont très braves à la guerre : le jupon qu'ils portent fait partie de leur costume national. Mais le chef répondra-t-il à la question que je lui ai faite comme ambassadeur du général Anglais?

— Owiciata n'a pas encore dit ce que voulait son peuple : que le mesureur de terre écoute et il le saura. Avant tout, les Onondagas ont l'intention de mettre à profit la désunion des Visages-Pâles pour rentrer en possession des territoires de chasse qui n'ont jamais cessé d'être la propriété des Hommes-Rouges. Ils savent, en outre, qu'ils sont plus nombreux et plus forts que chacune des autres tribus Indiennes; ils tiennent, par conséquent, à avoir une part plus grande et plus belle dans les forêts, les lacs et les montagnes. Le reste leur importe peu et ils ne marcheront pas avec l'armée d'Abercromby. Le chef a parlé : a-t-il fidèlement exprimé les sentiments de son peuple?

Un murmure d'approbation accueillit la décla-

ration si nette d'Owiciata. L'arpenteur comprit qu'il n'y avait plus rien à dire pour modifier les intentions des Onondagas, et il sortit de la hutte avec le Highlander. Le chef Indien les laissa s'éloigner et, quand il les eut perdus de vue, il s'occupa enfin de la poursuite dont, jusque là, par égard pour le Conseil et pour l'ambassadeur des Anglais, il avait dû charger de simples guerriers.

Le malheureux qui avait sur ses talons une douzaine au moins de sauvages, sans compter les jeunes garçons, n'était autre que le commis d'Abiram. Curieux de connaître l'accueil fait aux propositions du général Anglais, Stéphane était parvenu à se cacher dans les broussailles, contre la paroi extérieure de la hutte du Conseil et il écoutait attentivement, lorsqu'Owiciata, parlant des soldats de Montcalm, en avait fait un éloge que le brave Canadien n'avait pu entendre sans émotion. Une exclamation involontaire lui était échappée et, comprenant de suite sa maladresse, il s'était enfui avant même que les guerriers fussent sortis de la hutte.

Stéphane avait donc une sérieuse avance sur les Indiens ; ses longues jambes, maigres mais

nerveuses, lui rendirent un important service en le mettant, momentanément du moins, à l'abri de l'atteinte des Onondagas. Le fugitif se trouva, en quelques minutes, au sommet d'une petite éminence dont le versant opposé au campement était parsemé de piles d'arbres récemment abattus. Stéphane descendit rapidement, tandis que ceux qui le poursuivaient perdaient du terrain en continuant à gravir la hauteur; voyant ensuite un amas de troncs d'arbres plus considérable que les autres, il s'étendit le long du premier rang de bûches qui se trouvait caché sous d'épaisses broussailles. Les Indiens passèrent sans le voir et descendirent la colline avec rapidité. Après s'être assuré que des traînards ne restaient pas en arrière, Stéphane songea à sortir de sa retraite. S'étant retourné avec précaution, il sentit sous sa main un objet qu'il reconnut pour un aviron; bientôt, il en trouva un second, puis un certain nombre d'autres. Son plan fut alors arrêté : les Onondagas devaient avoir des pirogues sur le lac et, pour qu'on ne pût se servir de ces embarcations, ils avaient caché les avirons. Après la découverte qu'il venait de faire, Stéphane avait une chance de salut à sa portée, s'il parvenait à

gagner le rivage sans être découvert. Heureusement pour lui, des fourrés très épais se trouvaient entre la colline et l'Horican; l'entreprise n'offrait donc pas de difficultés insurmontables. Le fugitif réussit au-delà de ses espérances, car il arriva, muni d'une paire d'avirons, à un endroit du rivage où précisément une pirogue était amarrée. La détacher et sauter sur l'un des bancs fut pour lui l'affaire d'un instant; après quoi, il commença à faire mouvoir, avec toutes les précautions possibles, sa légère embarcation.

Il fallait éviter de se montrer au large et louvoyer en suivant la rive sinueuse du lac, sous peine d'être vu, soit par les Indiens restés au camp, soit par ceux qui couraient dans les bois. Stéphane, l'œil et l'oreille aux aguets, ne donnait à sa pirogue qu'une faible impulsion, dans la crainte que le bruit des rames ne fût perçu par l'ouïe si subtile des Peaux-Rouges. En outre, il pensait que les empreintes de ses pas avaient dû rester sur le sable, à l'endroit où il s'était embarqué, et il ne doutait pas que les Indiens découvrissent, en les examinant, dans quelle direction il avait dû se porter d'abord. Rebrousser chemin

eût été dangereux ; il se résigna donc à continuer sa pénible navigation en avant. Aucun son n'arrivait jusqu'à lui, et il commençait à se croire hors de danger, quand il vit, à peu de distance de sa pirogue, un corps plus long que large flottant sur les eaux ; il ne perdit pas des yeux cette épave, soupçonnant quelque ruse indienne. Enfin, l'objet de sa méfiance vint à passer près de lui et il reconnut, à sa grande surprise, deux paires d'avirons liées ensemble. Il se rappela alors qu'il restait encore deux pirogues amarrées sur le rivage, lorsqu'il s'était emparé de celle qui le portait, et qu'il avait lui-même laissé quatre avirons sous les piles de bois ; mais il ne pouvait comprendre pourquoi on avait mis les pirogues hors de service en les privant de leurs moyens de locomotion. Son incertitude ne fut pas de longue durée : une secousse que subit son embarcation lui fit tourner la tête et il vit un Indien ruisselant d'eau se placer en face de lui.

— Le joueur de flûte a été plus leste que les Onondagas, dit le nouveau venu : on pourrait lui donner aujourd'hui le nom de Cerf-Agile que porte un brave chef, au campement des Hurons, près de Montréal.

— L'Éclair ! s'écria Stéphane au comble de la surprise.

— Le prisonnier des Onondagas a recouvré sa liberté, en même temps que l'ami du marchand de fourrures, répondit le Huron.

— Est-ce vous qui avez lancé à l'eau les avirons?

Un signe de tête affirmatif fut toute la réponse de l'Éclair qui plaça l'index sur ses lèvres pour recommander le silence et la circonspection.

On entendait des pas furtifs au milieu des broussailles qui bordaient la rive, en arrière de la pirogue. Il fallait que les Onondagas fussent très nombreux pour ne pouvoir mieux dissimuler leur marche, car un Indien se glissant seul à travers les massifs eût pris assez de précautions pour ne jamais faire craquer sous ses pieds un morceau de bois mort, pour écarter les branchages sans les heurter les uns contre les autres, pour ne pas déplacer la moindre pierre; en un mot, pour ne pas trahir sa présence en troublant le silence qui régnait sur le rivage. L'Éclair, mis sur ses gardes, put éviter toute surprise et gagner le large, afin

d'être à l'abri d'une attaque des Indiens qui auraient voulu aborder la pirogue à la nage. Les deux rameurs n'étaient cependant pas encore en sûreté, car une troupe d'Onondagas ne tarda pas à se montrer sur un petit promontoire situé au nord du lac : c'étaient les chasseurs partis avant la réunion du Conseil. Ils n'avaient pas encore vu la pirogue et se partageaient le gibier abattu. Stéphane fit remarquer ce nouveau danger à son compagnon.

— Bien ! dit l'Éclair. Poussons encore plus au large. Ils nous ont vus et font des signaux ; soyons prêts à nous étendre au fond de la pirogue, dès qu'ils prendront leurs armes.

A peine le Huron avait-il achevé de parler que plusieurs détonations retentirent et que deux balles atteignirent la pirogue, l'une trouant la coque au-dessus de la ligne de flottaison, l'autre enlevant un fragment de bois à l'avant; bientôt une troisième vint briser le léger aviron que tenait l'Éclair. Pour comble de malheur, une flèche, effleurant le bras de Stéphane, l'obligea à abandonner l'autre aviron. L'embarcation n'avait éprouvé aucune avarie grave et les deux hommes étaient sans blessure, mais n'avaient

plus les moyens de se diriger. Ils se couchèrent côte à côte, le Huron auprès du trou pratiqué par la balle, car il voulait surveiller l'ennemi. Les projectiles continuèrent à pleuvoir autour des fugitifs abandonnés à la dérive qui, par bonheur, ne les portait pas directement vers le promontoire.

— Essayez de détacher, sans vous montrer, un des bancs de la pirogue, dit le Huron; de son côté, l'Éclair en fera autant.

— Voilà l'ouvrage terminé, s'écria bientôt Stéphane qui n'avait pas eu de peine à venir à bout de son travail.

— Mon banc est plus solidement fixé, reprit l'Éclair; tandis que je cherche à l'enlever, servez-vous du vôtre en guise de rame. Il y a, non loin d'ici, un courant qui nous éloignera sûrement... baissez le bras, ils ajustent.... Hugh! nous avons augmenté la distance qui nous séparait des chasseurs : les balles n'ont pu arriver jusqu'ici. L'Éclair va maintenant pouvoir travailler sans être obligé de rester étendu au fond de la pirogue.

Le second banc ne tarda pas à être détaché et les deux hommes, avec leurs avirons impar-

faits, réussirent, non sans peine, à gagner vers le soir un lieu connu de l'Éclair, où les Onondagas n'étaient plus à craindre.

Deux jours plus tard, Stéphane, introduit auprès du général de Montcalm, lui communiquait les renseignements qu'il s'était procurés au péril de sa vie.

CHAPITRE IV

Le Loup-Cervier. — Le fiancé de Noëmi. — Le traitre. Le pardon.

Les trois trappeurs, accompagnés du Castor, de l'Aigle-Huron et de Rosée-de-Mai, se dirigeaient vers Ticondéroga, après avoir dépassé la colline du haut de laquelle l'arpenteur et ses compagnons les avaient aperçus. Les précautions qu'ils étaient obligés de prendre pour empêcher Marcel de s'échapper du côté des ravisseurs de sa fiancée, retardaient leur marche; aussi, quand vint le soir, ne se trouvèrent-ils pas aussi avancés dans leur voyage qu'ils l'auraient voulu. Deux heures après le coucher du soleil, ils firent halte pour prendre leur repos. Ils étaient sur les bords du lac du

Saint-Sacrement, à un endroit où des rochers couverts de plantes grimpantes formaient une sorte d'enceinte accessible seulement par un passage étroit. Les deux Indiens se glissèrent avec précaution par l'ouverture, afin d'inspecter les lieux, et n'ayant rien vu de suspect, ils engagèrent leurs compagnons à s'installer sur la mousse, entre les rochers. Quelques oiseaux abattus pendant la marche et des provisions de viande conservée servirent à réparer les forces des voyageurs qui s'étendirent ensuite dans leurs couvertures, après avoir établi le roulement de garde du bivouac. Les premières heures de veille étaient échues à Marcel auquel, dans la crainte qu'il ne cherchât à s'enfuir, on avait adjoint Rosée-de-Mai. Celle-ci était depuis environ une demi-heure en sentinelle à l'entrée de l'enceinte, tandis que le fiancé de Noëmi, posté sur un rocher, surveillait les environs : tout à coup, un frémissement dans le feuillage, qu'une oreille indienne était seule capable d'entendre, attira l'attention de la jeune femme. Bientôt, le nom de Rosée-de-Mai fut prononcé distinctement, quoique d'une voix étouffée, et un Onondaga se montra à quelque distance.

— Qui m'appelle? demanda l'Indienne.

— Le Loup-Cervier, fut-il répondu.

— Que veut mon frère?

— Dire quelques mots à la Perle des prairies. L'intérêt de l'Éclair est en jeu : que sa jeune épouse ne craigne rien du guerrier Onondaga.

— Je viens, dit Rosée-de-Mai, mais à la condition que le Loup-Cervier me remette ses armes.

— La carabine du chasseur est restée dans sa hutte; il n'a que son tomahawk et son couteau à scalper. Voici ces armes : que la fille de notre ancien chef les prenne et les porte au loin. Le Loup-Cervier n'ira les chercher qu'après avoir parlé comme doit le faire un Indien dont la langue ne sait pas mentir.

La jeune femme ramassa le tomahawk et le couteau qui venaient de tomber à ses pieds, et les lança à une certaine distance, du côté opposé au lac; s'approchant alors de l'Onondaga, elle se montra disposée à l'écouter.

— Rosée-de-Mai se rappelle, commença l'Indien, que son père aimait beaucoup le Loup-Cervier et qu'il lui avait permis de concevoir certaines espérances....

— Je le sais; mais que d'événements se sont passés depuis! Mon père a été lâchement assassiné sous mes yeux par un Onondaga, et nul guerrier appartenant à la nation du meurtrier ne pouvait plus prétendre à la main de Rosée-de-Mai. Un vaillant Huron qui, déjà, avait sauvé de la captivité la fille de l'Ours-Noir, acquit de nouveaux titres à sa reconnaissance, en punissant le traître. L'orpheline, qui ne voulait plus vivre dans sa tribu, a suivi l'Éclair dans le village des Hurons, après avoir été mariée par les missionnaires francs.

— Le Loup-Cervier n'ignore rien de tout cela; mais, s'il le voulait, l'épouse du chef Huron deviendrait de nouveau Onondaga.

— C'est impossible. Je n'ai pas conservé de haine contre mon ancienne tribu; seulement, étant alliée à celle des Hurons, je ne veux plus la quitter.

— Pas même à la suite d'un mariage?

— Je ne suis pas veuve.

— Rosée-de-Mai pourrait l'être, si j'usais de mon droit. Qu'elle apprenne que le jeu m'a favorisé et que j'ai gagné le pouvoir d'envoyer l'Éclair dans les prairies bienheureuses, si cela

me convient, lorsque la lune qui commence aura fourni la moitié de sa carrière.

— Vous avez joué aux dés la vie de mon époux ! et contre quel gage ?

— Contre mon droit de prendre Rosée-de-Mai pour femme.

— Infâme ! s'écria l'épouse outragée.

— Calmez-vous, reprit l'Onondaga ; le Loup-Cervier a d'autres choses à vous dire. Ce n'est pas pour insulter son ancienne fiancée qu'il est venu la voir si près des ennemis de la confédération Iroquoise. Il veut, au contraire, prier Rosée-de-Mai de l'aider à sauver son époux. Le guerrier Onondaga n'a pas oublié le temps où il jouait avec la fille de l'Ours-Noir, et il ne veut pas faire de peine à la compagne de son enfance.

— Mon frère parle-t-il sincèrement? S'il en est ainsi, Rosée-de-Mai lui pardonne d'avoir mis à la merci d'un coup de dés la vie du guerrier Huron.

Les deux interlocuteurs, tout entiers à leurs émotions, ne remarquèrent pas qu'un homme descendait des rochers et se glissait, entre les broussailles, auprès d'eux. C'était Marcel qui,

redoutant un guet-apens pour l'Indienne, se mettait en position de la protéger, le cas échéant. L'Onondaga reprit donc la parole, sans baisser la voix plus qu'il ne le fallait pour éviter d'être entendu par ceux qui dormaient dans l'enceinte des rochers.

— Le Loup-Cervier, dit-il, venait de gagner le coup décisif au jeu d'osselets, lorsqu'une jeune Canadienne dont le père est marchand de fourrures apparut aux yeux de l'Indien émerveillé....

— Noëmi Abiram, interrompit Rosée-de-Mai.

— Elle a été appelée ainsi par son père. Ma sœur la connait-elle?

— Oui, continuez.

— Cette jeune fille, dont les yeux brillent comme l'étoile du soir, est la plus belle Face-Pâle que le Loup-Cervier ait jamais contemplée. Et pourtant, il ne l'a vue qu'un instant, car il est parti aussitôt à la recherche de Rosée-de-Mai, pour la rassurer sur le sort de son époux. Si Noëmi devient la squaw du Loup-Cervier, l'Éclair pourra retourner vers les villages des Hurons.

— La fille du marchand de fourrures est promise à un Visage-Pâle.

— Ce fiancé dort peut-être au pied des rochers. Eh bien, il faut me livrer sa vie en échange de celle du guerrier Huron.

— Jamais! fit la jeune femme indignée.

— Et alors, continua l'Indien, sans s'arrêter à la protestation de Rosée-de-Mai, la belle squaw blanche n'ayant plus de fiancé, consentira à épouser le Loup-Cervier.

— Jamais! s'écria à son tour Marcel, en se dressant subitement.

L'indienne fit quelques pas en arrière, afin de se rapprocher des trappeurs et des Hurons qu'elle appela à voix haute. Ceux-ci se réveillèrent et, en un instant, furent debout les armes à la main. Ayant appris ce qui se passait, ils voulurent seconder leur compagnon; mais Marcel avait déjà commencé à poursuivre l'Onondaga qui, désarmé, s'était mis à fuir. Le jeune trappeur déchargea sur lui sa carabine; agité par la colère, il ne put viser, et la balle manqua son but, car le Loup-Cervier continua à courir. Habitués à sonder les ténèbres de leurs yeux perçants, les trappeurs et les

Hurons virent les deux hommes entrer dans un petit bois, puis apparaître de nouveau au pied d'une colline. Enfin, l'obscurité de la nuit ne tarda pas à envelopper le Canadien et l'Onondaga dont les silhouettes se perdirent dans la brume.

Il fallait de toute nécessité empêcher Marcel de se précipiter, à la suite du Loup-Cervier, dans le camp des Onondagas. Roger, Dick et les Hurons tinrent conseil et eurent bientôt décidé que, laissant Rosée-de-Mai à la garde du Castor, on irait à la recherche du malheureux fiancé de Noëmi Abiram. Tandis que les trappeurs partaient de deux côtés différents, après être convenus de s'appeler en imitant le cri plaintif du Whip-poor-Will, l'Aigle-Huron se chargeait de suivre la piste laissée par Marcel et le Loup-Cervier. Au milieu de la nuit, la tâche était difficile. Le jeune Indien s'en tira néanmoins avec bonheur ; en quelques minutes, il arriva au sommet de la colline, et le premier objet qui frappa ses regards, fut le corps du trappeur étendu sur la pente méridionale au milieu d'une excavation peu profonde. Le cri de l'oiseau cher aux Indiens qui pleurent

leur puissance passée troubla alors le silence de la nuit; l'écho le répéta à deux reprises et, un quart d'heure plus tard, les trappeurs qui avaient rejoint l'Aigle-Huron cherchaient à ranimer leur ami meurtri par sa chûte. Ne pouvant y parvenir, ils le transportèrent à l'endroit où ils avaient laissé le Castor et Rosée-de-Mai. Grâce à l'expérience du vieil Indien et aux soins délicats de la jeune femme, Marcel ouvrit les yeux et fit quelques mouvements. Il fut constaté qu'en dehors de contusions sans importance, il n'avait aucune blessure grave. Il put alors raconter son aventure qui consistait simplement en une poursuite brusquement terminée par une chûte, à la suite de laquelle il avait perdu connaissance. Quant au Loup-Cervier, on ne put savoir ce qu'il était devenu. Il avait dû continuer à fuir et s'était probablement dirigé vers le campement de sa tribu. A la suite de cette alerte, les voyageurs sentaient encore plus vivement le besoin de repos : Dick et Roger se chargèrent de veiller pendant le reste de la nuit, et les Indiens promirent de les relever de leur faction aux premières lueurs de l'aube.

Déjà le soleil commençait à se montrer : Marcel dormait profondément, depuis le moment où il avait été rapporté dans l'enceinte des rochers; les autres trappeurs en faisaient autant. Rosée-de-Mai, enveloppée dans un tartan, se tenait à l'entrée de l'enceinte et causait à voix basse avec le Castor, tandis que l'Aigle-Huron observait attentivement les abords de la retraite de ses amis.

Bientôt, l'Indienne cessa de parler; après avoir eu pendant quelque temps les yeux fixés sur l'horizon, elle abaissa ses regards vers le sol. Elle songeait à l'époux dont elle était séparée et au pappoose qu'elle avait dû laisser au campement des Hurons. Tout à coup, elle tressaillit : un objet brillait dans l'herbe, sous les rayons du soleil levant. Elle fit plusieurs pas et se baissa vivement; elle venait de reconnaître une perle de verre semblable à celles qu'elle avait cousues aux vêtements de l'Éclair. Le Castor et le Huron accoururent à son appel; ils examinèrent la perle et furent d'avis que l'époux de Rosée-de-Mai avait dû passer à l'endroit même où ils se trouvaient. Penchés sur la terre, les deux Indiens suivirent la piste

et reconnurent qu'elle était récente. Ils cotoyèrent pendant un certain temps le lac où la trace de l'Éclair était très distinte; enfin, ils revinrent près de la jeune femme.

— Mon époux a donc pu s'échapper! s'écria celle-ci. Où est-il? Comment le retrouverai-je?

— Que ma fille attende ici ses amis, dit le Castor; ils suivront la piste jusqu'au bout et rencontreront le chef Huron.

— Allez, répondit Rosée-de-Mai; je ne quitterai pas ce lieu avant votre retour, lors même que les trappeurs, impatients de rejoindre l'armée de Montcalm, me laisseraient seule dans l'enceinte des rochers.

— Jamais nous ne vous abandonnerons, firent ensemble Dick et Roger qui venaient de s'éveiller et avaient entendu les paroles de l'Indienne. Marcel a, d'ailleurs, besoin de repos avant de se remettre en route; tous les trois nous attendrons ici vos amis et votre époux.

Rosée-de-Mai tendit, en signe d'amitié et de reconnaissance, sa petite main brune aux trappeurs, adressa un regard d'encouragement aux deux Indiens qui s'éloignaient et rentra toute soucieuse derrière les rochers, où elle veilla sur

le sommeil de Marcel, tandis que Dick et son compagnon, ne se sentant plus disposés à dormir, se mettaient en quête de quelques pièces de menu gibier, pour fêter le retour du chef Huron.

Plusieurs heures s'étaient écoulées : les chasseurs blancs, qui n'avaient d'ailleurs pas été bien loin du campement, étaient venus reprendre leur poste ; Marcel avait réparé ses forces par un repas substantiel, et l'Indienne, plongée dans une cruelle incertitude sur le sort de son mari, était toujours immobile, adossée à un rocher, les yeux fixés dans la direction de l'Horican.

Des trois trappeurs, le fiancé de Noëmi, éprouvé lui-même dans ses affections, se trouvait le plus en état de compatir au chagrin de Rosée-de-Mai.

— L'Éclair ne va pas tarder à rentrer, dit-il ; ma sœur aura le bonheur de le revoir pour ne plus jamais le quitter.

— Les Hurons restent trop longtemps, répondit l'Indienne : ils ne reviendront pas avec le chef. Le jeune chasseur verra la belle Face-Pâle aux cheveux bouclés, avant que Rosée-de-Mai ait été replacée sous la protection de son époux.

Un bruit de pas se fit alors entendre du côté du lac : Marcel s'élança, invitant sa compagne à le suivre. Rosée-de-Mai porta la main à son cœur et, dans le trouble qui l'agitait, elle ne put faire un pas en avant; elle serait même tombée sans l'aide que lui prêta Roger, en la soutenant. On a beaucoup vanté le stoïcisme des Indiens, dans les circonstances les plus graves; a-t-on attribué aux Indiennes la même force de caractère? Nous ne pouvons le dire; mais nous sommes obligé de rapporter ici que Rosée-de-Mai, qui avait cependant donné déjà de nombreuses preuves de courage et d'empire sur elle-même, fut hors d'état de résister à la violence de ses émotions lorsqu'elle entendit revenir ses amis.

L'individu qu'amenaient les deux Hurons n'était pas le chef attendu avec tant d'impatience : c'était un Indien Tuscarora, portant le nom d'Inaqui, parce qu'il était né à la fin de septembre, pendant la lune des *feuilles tombantes, inaquiquisis*. On le jeta solidement garrotté à l'entrée de l'enceinte de rochers, et Rosée-de-Mai put le voir se tordant sur la mousse, les yeux injectés de sang, faisant de violents efforts pour se

débarrasser des liens qui entouraient ses bras et ses jambes.

Désirant épargner à l'Indienne les angoisses de l'incertitude, l'Aigle-Huron se hâta de lui apprendre que l'Éclair n'était pas blessé.

— Merci, ami cher à mon époux, fit Rosée-de-Mai. Et pourquoi Inaqui est-il prisonnier ? Il n'était l'ennemi ni des Hurons ni de leur chef.

— Le Tuscarora est un traître, répondit le Castor d'une voix gutturale. Ma fille et les Visages-Pâles qui sont ici vont connaître les motifs de l'accusation portée contre lui.

» Les amis du chef avaient le cœur triste depuis la capture de ce vaillant guerrier. A l'époque où celui qui devait plus tard épouser Rosée-de-Mai n'était encore qu'un adolescent, le Castor lui avait appris à lancer le tomahawk, à se servir de l'arc, à suivre une piste de guerre. Il l'aimait comme son fils, et fut heureux plus tard de le voir à la tête des combattants, chaque fois que son peuple avait à défendre l'honneur de la tribu. Quant à l'Aigle-Huron, il a bien souvent marché auprès du chef dont il était fier d'imiter les nobles exemples. Voilà pourquoi

les deux Indiens désiraient vivement retrouver les traces chères à Rosée-de-Mai et les suivre jusqu'à l'endroit où pouvait se trouver son époux. »

La jeune femme leva ses beaux yeux sur le visage de l'Indien et lui témoigna sa reconnaissance pour les bonnes paroles qu'il venait de prononcer. Patiente comme toutes celles de sa race, elle ne manifesta aucun désir d'apprendre sans délai ce qui concernait la situation de l'Éclair; son respect pour l'âge du narrateur ne lui permettait pas de chercher à faire abréger les longueurs de son récit. Mais il est certain que, du fond de son cœur, elle bénissait l'attention délicate qu'avait eue l'Aigle-Huron de lui apprendre, dès le début que son époux se trouvait sain et sauf, quoique prisonnier pour la seconde fois. Le Castor, encouragé par l'apparente soumission de l'Indienne, reprit son récit, plein de digressions et de phrases sententieuses, n'ayant d'autre effet que celui de retarder le dénouement qui intéressait si fort la douce Rosée-de-Mai. Afin d'épargner au lecteur l'épreuve que subissait notre héroïne, nous laisserons de côté tous les ornements habituels de la phraséologie in-

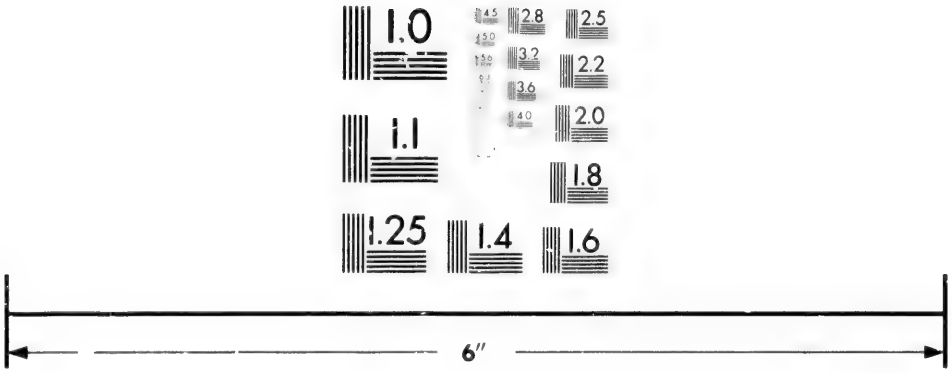
dienne, pour dire brièvement ce qui résulta des recherches des deux Hurons.

Sur le rivage de l'Horican, le Castor fit remarquer à son jeune compagnon que la piste devenait double et que l'Éclair devait être avec un Tuscarora. Après avoir suivi les traces pendant quelque temps, l'Aigle-Huron vit dans le lointain plusieurs personnes se glisser entre les arbres. Hâtant le pas, les chercheurs de pistes gagnèrent un réduit formé par un enchevêtrement de rochers, de lianes et de branches mortes : là, ils observèrent avec attention un groupe d'Indiens qui s'étaient arrêtés dans une clairière. Ils reconnurent des Onondagas qui semblaient arrivés à un rendez-vous. Des bruits de pas se firent entendre sur la gauche des Hurons qui virent avec une pénible anxiété l'Éclair marcher tranquillement à côté du traître Inaqui, sans se douter qu'il allait tomber dans une embuscade. Il était impossible d'avertir le chef qui se trouvait déjà plus rapproché de la clairière que de la cachette du Castor et de l'Aigle-Huron. Ceux-ci eurent cependant une lueur d'espoir : un soupçon parut avoir traversé l'esprit de l'époux de Rosée-de-Mai. Il prêta l'oreille et se tourna vers le

Tuscarora qu'il eut l'air d'interpeller avec vivacité, en faisant mine de vouloir rebrousser chemin. Mais il faut croire que les explications d'Inaqui satisfirent l'Éclair, car le Huron reprit sa marche du côté des ennemis. Dès lors, la catastrophe était inévitable : le chef eut à peine fait quelques pas en avant que, saisi par trois Indiens, il fut entouré de liens en écorce d'arbres et conduit dans la clairière. Les Onondagas étaient au nombre de près de vingt : toute résistance de la part de l'Éclair, toute tentative faite par ses amis pour le secourir eussent été inutiles.

Le Tuscarora, après le départ de la troupe, resta adossé à un arbre, soupesant avec satisfaction une provision de poudre de chasse qu'il avait probablement reçue avec divers menus objets, comme prix de sa trahison. Il ne jouit pas longtemps de sa liberté : dès que les Onondagas eurent disparu au détour d'un sentier de bêtes fauves, le long duquel ils cheminaient à la file indienne avec leur prisonnier, l'Aigle-Huron se précipita sur Inaqui, tandis que le Castor lui attachait les bras et les jambes. Après quoi, faisant une civière avec des branches d'arbres,

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

les deux Hurons apportèrent le traître jusqu'aux rochers et le jetèrent, comme nous l'avons dit, aux pieds de Rosée-de-Mai.

Dès qu'elle eut entendu le récit de la trahison d'Inaqui, la jeune femme qui, jusque là, avait fait de violents efforts pour calmer l'irritation de son cœur, se dressa devant le Tuscarora et annonça qu'il allait être jugé d'après la loi indienne. Les Hurons se placèrent alors à sa droite, les trappeurs à sa gauche. Le Castor et son compagnon se tinrent immobiles; Marcel resta auprès de Rosée-de-Mai à laquelle il avait voué une tendre sympathie, basée sur la communauté de leur infortune; Dick fit gravement un nœud coulant à une corde qu'il avait tirée de son hâvre-sac et Roger chercha des yeux un arbre où pût être suspendu le traître, après sa condamnation qu'il croyait certaine. Tous attendirent l'arrêt qui allait sortir de la bouche de celle qu'avait offensée le Tuscarora.

Rosée-de-Mai, les yeux brillants de colère, demanda quelle peine méritait un Indien qui avait livré son bienfaiteur : elle rappela que l'Éclair avait autrefois sauvé Inaqui de la torture et qu'elle-même s'était privée du nécessaire pour

le secourir, un jour qu'elle l'avait rencontré errant et affamé. L'épouse infortunée fit ressortir tout l'odieux de la conduite du Tuscarora et attendit la réponse des hommes qui l'entouraient.

L'avis unanime fut que l'accusé méritait la mort.

— Hurons, mes amis, s'écria Rosée-de-Mai, préparez le poteau.

— Voici un arbre dont les branches se prêteront parfaitement à l'exécution, dit Roger.

— Et la corde est toute prête, ajouta Dick.

— Non, non ! reprit la femme de l'Éclair, une exécution comme celles que font les blancs ne suffira pas. Il faut, pour expier le crime de ce scélérat, une mort à l'indienne ; il faut que le Tuscarora sente la vie l'abandonner graduellement....

— Que dites-vous ? interrompit Marcel, effrayé de l'expression terrible empreinte sur les traits de Rosée-de-Mai. Jamais nous ne nous prêterons à un semblable dessein.

— Jamais ! répétèrent Dick et Roger. Voulez-vous que nous pendions le traître ? Ce sera vite fait. Voulez-vous qu'il soit fusillé ?

— Ce que je veux, dit l'Indienne, c'est que le captif soit torturé. Castor, Aigle-Huron, apprêtez le bûcher, donnez-moi des branches de mélèze : l'épouse du chef qui a été vendu par ce misérable va les aiguiser, pour les enfoncer elle-même dans la chair du Tuscarora ; elle veut lui arracher les yeux et danser autour du poteau !...

Rosée-de-Mai, au paroxysme de la colère, continua sur ce ton durant quelques minutes et finit par s'affaisser dans les bras de Marcel.

Par les soins du jeune trappeur et de l'Aigle-Huron, elle se trouva bientôt couchée dans la mousse, la tête appuyée sur son tartan plusieurs fois replié. Dans les efforts qu'elle avait faits, tandis qu'elle était livrée à son emportement, une croix d'argent ciselé, présent d'un officier français dont elle avait sauvé les enfants, s'était détachée de son cou ; par une pieuse inspiration, Marcel prit cette croix et la plaça sous les doigts de Rosée-de-Mai. Dans la position qu'elle occupait, l'Indienne, qui n'avait pas entièrement perdu connaissance, voyait à travers les branches le miroitement des eaux de l'Horican, et déjà son esprit commençait à

se reporter aux saints engagements que lui avaient fait contracter les missionnaires, au jour de son baptême. Dès qu'elle sentit la croix entre ses mains, ce fut son cœur qui parla et lui inspira le désir de se dépouiller complètement de sa nature primitive, en rejetant les coutumes barbares trop en honneur dans les tribus sauvages. Tandis qu'elle était livrée à ces impressions salutaires, ses regards se portaient, tantôt vers le ciel, tantôt vers le lac ; enfin, ils s'arrêtèrent sur le malheureux captif.

Les trappeurs et les Hurons, qui observaient avec intérêt les divers mouvements de Rosée-de-Mai, la virent alors se lever, sans le secours de ses amis, et se placer à l'endroit même qu'elle avait occupé précédemment.

— Nous sommes réunis fit-elle d'une voix douce, pour juger le Tuscarora : Rosée-de-Mai va l'interroger. Qu'on le débarrasse de ses liens.

Le Castor obéit aussitôt.

— L'Éclair n'a-t-il pas autrefois sauvé la chevelure d'Inaqui ? demanda l'Indienne.

Le Tuscarora se contenta de faire un signe de tête affirmatif.

— Rosée-de-Mai a-t-elle jamais laissé Inaqui

dans le besoin? continua l'épouse du chef Huron.

La réponse de l'accusé fut négative, mais il ne desserra pas les lèvres.

La jeune femme ne crut pas devoir forcer Inaqui à parler; fermant les yeux durant quelques secondes, elle parut se recueillir.

— Le Grand-Esprit des Visages-Pâles, qui est aussi celui des Indiens, d'Inaqui comme de Rosée-de-Mai, dit-elle ensuite, veut que le pardon règne sur la terre, des deux côtés du grand lac salé. Le Tuscarora est libre : qu'on lui rende ses armes, pour qu'il puisse trouver sa nourriture et défendre sa vie au milieu des forêts.

Les chasseurs, appréciant à sa juste valeur la noble conduite de Rosée-de-Mai, étaient dans l'admiration. Dick avait furtivement laissé tomber sa corde et abandonné toute idée de vengeance; Roger et Marcel partageaient les sentiments de leur camarade. Quant aux deux sauvages, leur émotion était telle que, chose extraordinaire pour des Indiens, elle se lisait sur leur physionomie. Mais, tandis que l'Aigle-Huron, jeune et accessible à l'enthousiasme, s'était laissé gagner par la noblesse de l'action de Rosée-de-Mai, le Castor, plus attaché aux usages des hommes de sa cou-

leur, ne pouvait dissimuler son mécontentement et ses traits basanés offraient tous les signes d'une colère mal contenue. Cependant, l'arrêt de l'épouse outragée était irrévocable, et le vieux sauvage ne fit entendre aucune protestation.

Aussitôt rendu à la liberté, le Tuscarora réunit ses armes et les divers objets qui lui appartenaient; après quoi, se tournant vers la jeune Indienne et sortant par reconnaissance du mutisme dans lequel il avait jusqu'alors persisté, il lui adressa ces quelques mots :

— Inaqui rend grâces au Grand-Esprit et à Rosée-de-Mai : la bonne squaw sauve aujourd'hui la vie du Tuscarora, comme l'a fait une première fois son époux. Qu'elle apprenne une nouvelle qui lui rendra l'espoir et encouragera ses amis dans leurs tentatives de délivrance. L'Éclair est encore prisonnier, mais Owiciata veut lui épargner la torture et le renvoyer vers son peuple. Le grand chef des Onondagas a pris pour squaw la sœur de l'Ours-Noir, qui était le père de Rosée-de-Mai; il aime donc l'Éclair et il a fait décider par le Conseil des vieillards que la vie du guerrier Huron serait respectée tant que le soleil n'aurait pas accompli quatorze fois sa tâche de chaque

jour. Ainsi ma sœur a des amis chez les Onondagas et chez les Hurons; elle en a aussi chez les Tuscaroras et chez les Visages-Pâles. Que ses larmes cessent de couler et que ses yeux conservent tout leur éclat pour le jour où son époux lui sera rendu.

CHAPITRE V

Premier engagement. — Le marquis de Montcalm. — Le portrait de Mirète. — Indifférence du Cabinet de Versailles.

Le 6 juillet, au matin, Rosée-de-Mai, les Hurons et les trappeurs se trouvaient campés sur une des hauteurs qui dominent le lac du Saint-Sacrement. De leur observatoire, ils embrassaient d'un coup d'œil le fort de Carillon et la route par laquelle pouvaient arriver les deux armées française et anglaise. Ils n'avaient encore remarqué aucun mouvement de troupes et continuaient à bivouaquer, en attendant les évènements qui ne devaient pas tarder à se produire. Vers six heures, l'Aigle-Huron, qui s'était porté en avant du campement, revint à la hâte annoncer à ses amis qu'un homme commençait à gravir

la colline. Le Castor se joignit alors au jeune Indien et tous deux allèrent au devant de l'inconnu.

— Qui peut venir ainsi seul dans ces parages? demanda Roger, après le départ des Hurons.

— Nous serons bientôt fixés sur ce point, répondit Marcel : il me semble que les nôtres ont reconnu le voyageur matinal et que tout se passe d'une façon pacifique.

— Eh! mes amis, je reconnais l'homme, s'écria Dick : c'est le brave Stéphane, j'en suis sûr à présent. Nous allons apprendre du nouveau.

Le commis d'Abiram arriva, en effet, escorté par les deux Hurons. Pour obtenir plus tôt des renseignements sûr le sort de sa fiancée, Marcel se précipita au-devant de lui. Rosée-de-Mai, plus réservée, quoique non moins désireuse d'entendre parler Stéphane, resta auprès du feu; mais son cœur battit violemment et, si le ton naturellement brun de son visage empêcha qu'on vît le sang affluer à ses joues, le tremblement convulsif de ses lèvres et la fixité de son regard trahirent aux yeux de tous le trouble qui avait envahi son âme. L'honnête musicien remarqua l'anxiété de l'un et de l'autre; aussi, son premier soin

fut-il de leur faire connaître d'une manière générale que ni l'Éclair ni Noëmi ne couraient de dangers immédiats. Il s'assit ensuite et annonça l'intention d'en dire plus long, après s'être un peu reposé. On plaça devant lui des vivres et les plus impatients se résignèrent à attendre qu'il fût restauré.

Stéphane ayant apaisé sa faim, commença par raconter les détails de son séjour chez les Onondagas. Marcel fut heureux d'apprendre que le chef Owiciata avait déclaré, devant le feu du Conseil, que ses guerriers n'en voulaient aucunement à Abiram et à sa fille ; quant à Rosée-de-Mai, elle n'entendit pas sans émotion le récit de la fuite du joueur de flûte, en compagnie du chef Huron.

— A propos, dit le narrateur, où est votre époux? je comptais le trouver ici.

— Hélas! fit l'Indienne, il a été repris par ses ennemis.

Ce fut alors au tour de Stéphane d'apprendre ce qui était arrivé depuis le moment où il s'était séparé de l'Éclair. Quand il fut entièrement renseigné, il reprit la parole en ces termes :

— Tout le mal sera réparé en temps utile;

mais il faut, pour le moment, que je remplisse la mission dont je suis chargé par le général en chef.

— Tu as vu Montcalm? demanda Roger.

— Je t'ai toujours soupçonné, insinua Dick, d'être son émissaire secret. Je ne t'en fais pas un reproche; au contraire, je te félicite d'avoir la confiance d'un homme aussi sympathique et je crois que tu pourras employer ton crédit en faveur de Noëmi et de l'Éclair.

— Certainement, répondit Stéphane, et vous en serez convaincus lorsque je vous aurai dit que Rosée-de-Mai doit être reçue par le général, ainsi que les deux Hurons. J'ai aussi parlé à Montcalm de mes amis les trappeurs : chacun d'eux aura son poste pendant la bataille qui se prépare.

— Nous ne voyons encore rien se dessiner, fit observer Dick.

— Patience! les Français sont en ce moment occupés sur un mamelon que vous apercevez là-bas, à la lisière des bois, du côté du lac. Cette éminence est située à une demi-portée de canon du fort de Carillon qu'elle domine. Elle a été considérée par Montcalm comme la clef de la position et il l'a fait envelopper, ainsi que le fort

lui-même, dans un retranchement bastionné, construit avec des troncs d'arbres.

» Le général français qui accourt avec les troupes dont il dispose, au secours du fort, a de son côté fait une manœuvre hardie : il s'est porté en avant pour laisser croire aux Anglais qu'il voulait prendre l'offensive. Abercromby, dont les soldats sont déjà embarqués sur neuf cents bateaux et cent trente-cinq grandes chaloupes, sans compter les radeaux qui portent l'artillerie et le gros matériel, n'ose plus maintenant donner l'ordre d'effectuer la traversée. Nous avons donc le temps de rencontrer Montcalm avant la bataille ; il doit être en route pour effectuer sa retraite le long de la rivière de la Chûte, afin de gagner les hauteurs de Carillon, avant l'attaque des Anglais. Partons, la route est libre. »

Nos aventuriers eurent bientôt fait de plier bagage : ils descendirent la colline et s'enfoncèrent dans les bois, sous la conduite de Stéphane.

Ils marchaient depuis une heure, lorsque des coups de feu se firent entendre au loin. La petite troupe se mit en quête d'un abri.

Des rochers qui formaient une sorte de barrière de cent mètres au moins d'étendue offrirent

un rempart naturel, derrière lequel se cachèrent les voyageurs, après avoir préparé leurs armes. Les détonations semblaient se rapprocher et bientôt une colonne de troupes anglaise traversa le bois, en se dirigeant vers le lac. Quand le dernier traînard eut disparu, le Castor quitta avec l'Aigle-Huron l'abri des rochers et inspecta minutieusement les environs; n'ayant rien vu de suspect, il appela les trappeurs, ainsi que Rosée-de-Mai, et tous continuèrent leur route.

Un spectacle lamentable ne tarda pas à s'offrir à leurs regards : à un mille de l'endroit où ils avaient vu passer les Anglais, des morts et des blessés gisaient sur le sol. C'étaient des Canadiens; Stéphane interrogea les survivants de cet horrible massacre. Il apprit qu'ils faisaient partie d'un corps de trois cents volontaires allant se joindre aux Français, avec un Indien Sénéca qui avait offert de les conduire. Soit trahison, soit inexpérience du guide, les volontaires s'étaient égarés et avaient fait la rencontre des Anglais. Écrasés sous le nombre de leurs ennemis, les Canadiens avaient été presque tous mis hors de combat. Une dizaine seulement étaient sans blessures; ils se joignirent

aux Hurons et aux trappeurs pour secourir ceux de leurs compagnons qui respiraient encore. Rosée-de-Mai montra tout le dévouement qu'on pouvait attendre d'une Indienne qui était française par le cœur ; tandis que les hommes relevaient les malheureux vaincus, les adossaient à des arbres ou les étendaient sur des lits de mousse, elle alla puiser de l'eau à un ruisseau coulant à peu de distance, et lava les blessures avec une adresse qui épargna bien des souffrances à ceux qui étaient confiés à ses soins.

Après avoir accompli leur œuvre sanglante, les Anglais s'étaient montrés humains dans une certaine mesure : ils avaient respecté les bagages de leurs adversaires, afin de fournir aux hommes valides les moyens de venir en aide aux blessés. Les Hurons et les trappeurs purent donc sans inquiétude prendre congé des Canadiens qui avaient à leur disposition tout ce qui était nécessaire pour continuer seuls l'œuvre charitable si bien commencée par Rosée-de-Mai et ses amis. Ceux-ci poursuivirent leur marche et rencontrèrent l'armée française, au moment où des ordres venaient d'être donnés pour chercher un endroit propre à une halte. Stéphane attendit

avec ceux qu'il conduisait que le campement eût été organisé. Il est probable que le commis d'Abiram avait été aperçu par Montcalm, car il ne tarda pas à être abordé par un jeune officier qui l'invita à le suivre jusqu'à la tente du général en chef.

Lorsque Stéphane entra, Montcalm était debout, s'entretenant avec Bougainville, auprès d'une petite table surchargée de cartes et de plans.

Louis-Joseph, marquis de Montcalm, était né le 28 février 1712, au château de Candiac, près de Nîmes, d'une des plus anciennes familles du Rouergue, qui avait souvent répandu son sang pour la France. Le héros de la guerre du Canada était d'une taille peu élevée, mais il avait grand air, avec son nez busqué et ses yeux noirs brillant sous sa coiffure poudrée (1). Au milieu des papiers qui encombraient la table, il venait de déposer un volume de Corneille et un autre de Plutarque, ses auteurs de prédilection. Il aimait le poète français et l'écrivain grec, parce qu'ils lui parlaient tous deux du devoir et du sacrifice, et qu'animé lui-même, par ses sentiments chrétiens, il voulait se dé-

(1) M. de Bonnechose, *Montcalm et le Canada français.*

vouer et se sacrifier, au besoin, pour sa chère patrie.

Montcalm semblait déjà prévoir la catastrophe qui devait terminer l'expédition.

— Il n'y a pas deux mois, mon cher Bougainville, dit le général, que vous m'avez apporté la réponse des ministres. Ils avouent leur impuissance, ils ne veulent donner en hommes et en argent que des secours insuffisants : c'est la ruine de tous nos projets, c'est la perte de la colonie. Dans l'intérêt de notre patrie, je déplore l'aveuglement de ces hommes d'État sans énergie. Quant à moi, je sais que cette expédition me coûtera la vie : j'y suis résigné. La guerre, suivant un dicton de mon pays, n'est-elle pas le tombeau des Montcalm? Mais voici un brave Canadien qui nous rappelle par sa présence qu'avant d'en arriver à la crise finale, nous sommes en mesure de donner quelques bonnes leçons aux Anglais et de montrer à M. William Pitt que notre vaillante armée peut encore, malgré son infériorité numérique, déployer avec avantage son drapeau sur un champ de bataille.

S'adressant alors à Stéphane, il lui dit :

— Vous nous avez déjà appris que le général

Abercromby avait fait proposer une alliance aux Indiens Onondagas, et que ceux-ci avaient manifesté leur sympathie pour les Français en refusant de prendre le parti des Anglais. Savez-vous autre chose ?

— Un malheur est arrivé, répondit le commis d'Abiram : trois cents volontaires égarés dans les bois ont rencontré une colonne ennemie.

— Nous avons été informés de l'événement par un des rares survivants du massacre ; mais cet homme a été très laconique et nous sommes impatients d'en savoir davantage.

Invité à faire le récit du combat, Stéphane rapporta ce qu'il avait appris en soignant un blessé Anglais. Montcalm l'écouta avec intérêt.

Il paraît que, le matin même de cette journée du 6 juillet, les ennemis s'étaient décidés à mettre leurs embarcations en mouvement. De nombreuses îles forment une sorte de labyrinthe au milieu de l'Horican ; la flottille se trouvait engagée dans un dédale de petits canaux, lorsqu'un vent soufflant du sud vint la pousser dans le canal principal. L'embarcation qui marchait en avant portait lord Howe : debout, en grand uniforme rouge, le jeune brigadier semblait

brûler du désir d'aborder le premier. De leur côté, les autres officiers, pressant les gens chargés de la manœuvre, avaient hâte de réparer le temps perdu par leur général en chef.

Quand l'avant-garde anglaise eut pris terre sur les bords du lac, couverts en partie de bois, et dès que les radeaux portant les canons se trouvèrent amarrés, lord Howe commanda une décharge d'artillerie. La mitraille enfila les bois, mais ce fut en pure perte. Les Français, qui ne voulaient engager aucune opération importante avant l'arrivée de Montcalm et ne s'attendaient, d'ailleurs, pas à être attaqués sur le point où s'était opéré le débarquement partiel, n'avaient que peu de troupes dans cette partie des bois. Abercromby trouva donc la place libre, lorsqu'il aborda lui-même avec le gros de ses troupes. Immédiatement, il les divisa en colonnes : deux au milieu, comprenant six mille hommes, étaient formées par des régiments réguliers au nombre desquels se trouvait celui des redoutables Highlanders; deux autres colonnes, une de chaque côté, comptaient ensemble cinq mille miliciens des provinces. Enfin, quatre mille de ces mêmes miliciens étaient chargés de garder

les embarcations, ainsi que le matériel qu'on avait déjà reçu, et d'attendre le reste des vivres et des munitions dont l'armée avait besoin pour commencer l'attaque.

Lord Howe avait le commandement de la colonne droite du centre, qui fut chargée de faire une reconnaissance dans les bois et ne tarda pas à s'égarer. Un corps de volontaires canadiens se trouvait précisément dans le même cas; errant à l'aventure, il déboucha au milieu d'une clairière, en même temps que les soldats du jeune brigadier. Une collision était inévitable : la fusillade commença avec une certaine hésitation de part et d'autre. Elle allait reprendre avec plus d'entrain lorsque les rangs du premier peloton anglais se rompirent, en jetant le désordre dans le reste de la colonne. En même temps, lord Howe, qui avait été mortellement atteint par un des premiers coups de feu, était transporté à l'arrière.

La perte du brillant officier équivalait à un désastre pour les Anglais. Abercromby ne connaissait pas assez les Américains pour les diriger convenablement, et, privé des conseils de lord Howe, il se trouvait exposé à des tâtonnements,

à des erreurs qui pouvaient avoir de graves conséquences.

Cependant, le premier moment de stupeur passé, les Anglais, possédés du désir de venger leur jeune commandant, se ruèrent sur les Canadiens et en firent un massacre épouvantable. Les échos de ce combat sanglant parvinrent aux oreilles des trappeurs et de leurs compagnons indiens qui purent, comme nous l'avons dit, remplir à l'égard des blessés les devoirs de la charité chrétienne.

Après avoir rapporté ces détails, Stéphane ajouta que le général anglais attendait toujours ses provisions de bouche et ses munitions dont un vent contraire retardait l'arrivée.

— Tant mieux! dit Montcalm. Qu'il temporise, c'est tout ce que je demande. Ah! si j'avais quelques-unes de ces troupes qui ont été disséminées au hasard dans les différentes parties du Canada, si Lévis pouvait arriver à temps, si seulement mes braves Hurons n'étaient pas campés sous les murs de Montréal!

— La tribu des Hurons n'est pas à portée de combattre avec vous, reprit Stéphane; elle est cependant représentée dans la petite troupe

que j'ai conduite ici, par une jeune squaw et deux Indiens auxquels vous avez bien voulu faire promettre une entrevue.

— C'est vrai : allez les chercher, ils pourront nous être utiles.

Quelques minutes plus tard, le Castor et l'Aigle-Huron arrivaient avec Rosée-de-Mai et Stéphane. En voyant la jeune Indienne, Montcalm tressaillit et porta la main à son cœur; mais, surmontant son émotion, il s'occupa d'abord des deux Hurons.

— Je vois un vieillard et un jeune homme, dit-il; c'est précisément ce que je désirais. J'aurai recours à l'expérience de l'un et aux jambes agiles de l'autre. Respectable Indien, comment appelle-t-on votre compagnon?

— L'Aigle-Huron est le nom de guerre de mon fils, répondit le Castor.

— A son âge, il a déjà conquis son nom de guerre!

— Il n'y a pas un grand nombre de lunes qu'il n'était encore que l'Aiglon.

— L'Aiglon! j'ai entendu parler de cet héroïque enfant. Si ce qu'on m'a dit de lui est vrai, votre tribu n'a fait que lui rendre justice, en l'admet-

tant au nombre des guerriers. Vous êtes, je crois, l'homme sage et prudent qu'on nomme le Castor.

L'Indien fit une réponse affirmative et s'inclina en signe de déférence pour le général français (1).

— Je vais confier à l'Aigle-Huron une mission importante, continua Montcalm. J'attends avec impatience un de mes frères d'armes, le brave Lévis ; il vient à mon aide avec un petit bataillon de soldats d'élite. Il s'agirait d'aller à sa rencontre et de le guider jusqu'auprès de Ticonderoga, afin de lui faire éviter les embuscades de l'ennemi. Allez, jeune homme ; celui que vous devez chercher arrive du pays des Cinq-Nations ; portez-vous rapidement dans la direction du lac Ontario et marchez jusqu'à ce que vous ayez rejoint les troupes de renfort destinées à grossir nos bataillons trop peu nombreux.

Les yeux brillants de plaisir, l'Aigle-Huron salua à sa manière et sortit d'un pas léger. Le général souleva la portière de sa tente et le suivit du regard, jusqu'à ce qu'il se fût enfoncé

(1) Le véritable titre de Montcalm était celui de maréchal de camp.

sous le couvert des bois. Se tournant ensuite vers Bougainville :

— Lorsque vous êtes venu, au mois de mai, dit-il, me faire connaître les funestes résolutions des ministres à l'égard du Canada, vous m'avez également annoncé une nouvelle qui a douloureusement attristé mon cœur de père : de ces deux filles que j'avais laissées là-bas avec leur mère, une a quitté ce monde terrestre, mais vous n'avez pu me dire laquelle. Or, cette jeune Indienne qui est là, à l'entrée de la tente, est le portrait frappant de ma chère Mirète....

Voyant que le général parlait d'elle, l'épouse du chef Huron s'approcha lentement.

— Venez, fit Montcalm, venez, chère enfant. On dit que vous êtes cette Rosée-de-Mai à laquelle un de mes officiers les plus distingués doit le bonheur d'avoir retrouvé ses deux fils. Moi aussi, je possédais deux enfants, deux filles belles et douces comme vous. L'une vous ressemblait par les traits du visage; c'est à croire qu'elle revient en ce moment, costumée en Indienne, pour me consoler sur cette terre que je dispute aux ennemis de la France.

Rosée-de-Mai fut vivement impressionnée par

l'émotion de son interlocuteur ; au lieu de s'asseoir, comme elle y avait été invitée, elle s'agenouilla, appuyée sur les talons, à la façon des Peaux-Rouges, et resta en présence de Montcalm, les yeux fixés sur les siens d'un air compatissant.

— Voici la pose qu'affectionnait ma pauvre Mirète, murmura le général.

— Mon père, commença l'Indienne qui voulait présenter sa requête.

— Ah ! c'en est trop, s'écria Montcalm, maintenant elle m'appelle son père ! A n'en pas douter, c'est Mirète qui est morte, c'est elle qui m'envoie cette aimable Indienne qui lui ressemble par les traits, par les poses et par le langage ! Parlez, mon enfant, ne craignez pas de m'importuner ; je ferai pour vous tout ce qui sera en mon pouvoir.

Rosée-de-Mai exposa rapidement les faits relatifs à la captivité de l'Éclair et demanda du secours pour délivrer le chef Huron, ainsi que la fiancée de Marcel.

— Nous avons encore plus de dix jours devant nous, dit-elle en terminant, et d'ici là, les Francs auront triomphé de leurs ennemis.

— Puissé-je voir la réalisation de cet heureux pressentiment, répondit Montcalm en prenant la main de Rosée-de-Mai. Aussitôt après la victoire, vous aurez à votre disposition les secours nécessaires. Je crois cependant que les Onondagas, dont je connais les bonnes intentions à votre égard, cèderont à la persuasion, et que, grâce à l'intervention de leur chef Owiciata, ils rendront la liberté à leurs prisonniers.

» Castor et vous, Stéphane, ajouta le général en se tournant vers les deux hommes, reconduisez cette aimable Indienne auprès de vos trappeurs, et dites à ceux-ci que je compte sur eux au moment de l'action. »

Après le départ de ses visiteurs, Montcalm resta plongé dans ses réflexions. Il comptait sur une victoire à Carillon; mais il ne se dissimulait pas les difficultés de la prochaine campagne. Il était dans une période de succès qui pouvait avoir une sérieuse influence sur la suite des opérations, à la condition qu'il obtînt un appui efficace du Cabinet de Versailles. Or, ceux qui se trouvaient à la tête des affaires de la métropole reculaient devant les frais énormes que devait entraîner la défense du Canada. Le

peuple était écrasé d'impôts; mais les sommes considérables que percevait le fisc étaient dissipées dans de folles prodigalités, ou employées à des entreprises ruineuses qui n'intéressaient en rien l'honneur national. L'armée de Montcalm manquait du nécessaire; souvent même, à cause de la disette qui sévissait au Canada, elle était rationnée comme une ville assiégée. Pour comble d'infortune, la concussion qui se pratiquait sans pudeur en Europe avait fini par traverser les mers, et les secours déjà insuffisants que les ministres envoyaient à la colonie étaient détournés en partie par les fonctionnaires de l'administration civile qui arrondissaient leur fortune personnelle, tandis que Montcalm entamait son patrimoine pour assister ses compagnons d'armes.

S'arrachant à ses pensées décourageantes, le général en chef, qui voulait arriver le soir même à Carillon, fit reprendre la marche, et l'armée se trouva au pied des remparts, fort peu de temps après le coucher du soleil. L'ordre fut alors donné de commencer à abattre les arbres dans un certain rayon, afin d'éviter toute surprise de l'ennemi. Les soldats, les officiers eux-

mêmes mirent la main à l'ouvrage avec cet entrain et cette bonne humeur qui sont dans le caractère français. Montcalm surveillait tout et se montrait satisfait. Il fallut cependant permettre quelque repos aux bûcherons improvisés, et leur besogne fut interrompue durant les heures de la nuit. Infatigable lorsqu'il s'agissait de la sécurité de ses troupes, le général ne voulut pas se retirer sous sa tente avant d'avoir fait une inspection minutieuse du camp et des travaux de défense.

Montcalm, selon son habitude, était seul; nul insigne de son grade ne pouvait le faire reconnaître; un manteau l'enveloppait complètement. Il ne tarda pas à distinguer, malgré l'obscurité, une forme humaine au pied d'un sapin que la hache n'avait pas encore sacrifié. Il s'avança résolument : l'inconnu resta immobile. Alors le général réclama à voix basse le mot d'ordre.

— Champlain! fut-il répondu.

— Qui êtes-vous demanda Montcalm.

— Le Castor.

L'Indien qui s'était ainsi nommé se décida ensuite à quitter sa position et aborda le général français avec les formules de respect en usage

chez les Hurons. Après avoir rempli ce devoir et reçu les marques d'amitié de Montcalm, il commença à louer les dispositions prises. L'abattage des arbres autour des retranchements lui parut surtout constituer une mesure excellente.

— Le grand chef des Francs ne veut pas se laisser surprendre, dit-il. Désire-t-il mieux faire encore?

— Jamais on ne prendra trop de précautions, répondit le général. Le Castor a de l'expérience, que me conseillera-t-il de plus?

— Mon frère connaît-il bien les Anglais?

— Qui les connaîtrait mieux que moi? n'ai-je pas été plus d'une fois aux prises avec eux?

— Très bien : le grand chef sait que les Habits-Rouges marchent en rangs bien alignés et qu'ils meurent à la place qui leur a été assignée, plutôt que de se débander.

— Oui, et c'est ce qui fait en partie leur force pour résister au premier choc de nos troupes.

— Si le Castor indiquait un moyen d'empêcher les Anglais d'arriver sous les remparts dans leur ordre habituel, les Francs n'auraient-ils pas, dès le commencement de la bataille, un grand avantage?

— J'en conviens, fit Montcalm; voyons votre moyen, brave Huron.

Alors, laissant de côté, pour un moment, les circonlocutions habituelles de son langage, l'Indien conseilla au général d'utiliser les branchages qui avaient été coupés, en les disséminant autour des retranchements. Les plus gros devaient être taillés en pointe et enchevêtrés dans les menus bois, de manière à former un fouillis inextricable, dans lequel devaient s'embarrasser les jambes des grenadiers et des chasseurs : le bel alignement des premiers se trouverait ainsi rompu, en même temps que l'élan des seconds serait paralysé par les obstacles accumulés devant eux.

Montcalm remercia vivement le Castor de son idée ingénieuse et pratique, dont il ne manqua pas de tirer parti, comme on le verra par la suite.

CHAPITRE VI

Le combat. — Dick et Flick. — Victoire!

Le lendemain matin, les soldats purent contempler le nouveau retranchement de huit à neuf pieds de hauteur, construit, d'après les ordres de Montcalm, autour de Carillon et de la colline qui dominait le fort.

On était au 7 juillet : l'attaque paraissait imminente. Il fallait se hâter de terminer l'abattis destiné à défendre les abords de la place. Les hommes qu'un devoir urgent n'appelait pas à l'intérieur du fort prirent la hâche, comme la veille, et travaillèrent avec ardeur. Le général, debout sur un bastion, les encourageait du geste; de temps à autre, son regard se

dirigeait vers le lac où les Anglais et leurs alliés s'agitaient dans leurs embarcations, ou vers la forêt dont il espérait voir sortir le brave Lévis avec ses troupes.

L'attente de Montcalm ne fut pas vaine : l'Aigle-Huron parut au loin, allant de ce pas allongé auquel les Peaux-Rouges doivent la possibilité de faire des étapes rapides, sans fatigue apparente. Dans son désir de connaître le résultat de la mission du jeune Indien, le général envoya au-devant de lui un de ses officiers, chargé de faire un signal convenu, en cas de réussite de l'Aigle-Huron.

Le Castor, qui se promenait gravement sur le bastion, entendit la consigne donnée à l'officier ; en véritable Indien, il s'étonna de ce qu'il considérait comme une faiblesse indigne d'un guerrier, et il ne craignit pas de manifester ses sentiments.

— Vous en parlez à votre aise, Huron, fit Montcalm un peu piqué; sachez donc que le gain de la bataille peut dépendre de l'arrivée du chevalier de Lévis.

— Vos amis suivent de près l'Aigle-Huron, dit le Castor.

— Je ne les aperçois pas ; ma vue est cependant bonne.

— Les yeux du Castor ont été éblouis par les neiges de soixante hivers et brûlés dans les plaines par les ardents rayons du soleil : ils ne sont plus aussi perçants que ceux du chef blanc ; mais l'Indien n'a pas besoin de ses yeux pour voir les soldats francs qui accourent à l'appel de leur général. Le jeune Huron serait encore dans la forêt, cherchant des empreintes, sondant les buissons, écoutant les bruits lointains, l'oreille appliquée contre la terre, s'il n'avait pas rencontré les troupes de l'officier qui vient du pays des Cinq-Nations.

— Vous avez raison, Castor, les voici !

— Les voici ! redirent plusieurs officiers en agitant leurs chapeaux. Vive Lévis !

Les soldats qui travaillaient en bas unirent leurs voix à celles qui partaient du bastion, et ce fut au milieu des acclamations que le chevalier de Lévis pénétra avec ses quatre cents hommes dans les retranchements de Carillon.

— Soyez le bienvenu, dit Montcalm en lui serrant les deux mains ; grâce au renfort que vous amenez, le seul peut-être qui arrivera à

temps, nous avons maintenant trois mille cinq cents soldats à opposer aux Anglais. Rafraîchissez-vous, faites reposer vos hommes pendant deux ou trois heures et donnez-leur ensuite l'ordre d'abattre des arbres, de précipiter les bouleaux sur les érables, les pins sur les hêtres, afin de ne laisser à l'ennemi aucun abri qui puisse le protéger contre nos projectiles. Selon toute apparence, nous ne serons attaqués que demain, et nous avons le temps de compléter nos travaux de défense.

Ce ne fut en effet que le jour suivant, 8 juillet, vers midi et demi, que retentit le premier coup de canon. C'était le signal : un soleil ardent avait dissipé les brumes dont le lac s'était trouvé enveloppé toute la matinée.

— Mes enfants, la journée sera chaude, dit joyeusement Montcalm en jetant son manteau.

Les vieux régiments français qui avaient, pour la plupart, des représentants dans l'armée du Canada, défilèrent au pied du bastion : Languedoc, La Reine, Artois, Guyenne, La Sarre, Bearn et Berry, avec Royal-Roussillon au centre, déployant son drapeau d'ordonnance rouge et bleu. Montcalm admira leur air martial et au-

gura favorablement du résultat de la journée.

Du côté des Anglais, on s'était mis en route pour l'assaut projeté. Auprès du 55e régiment, composé de troupes d'élite, marchaient les highlanders du 42e régiment, commandés par le colonel Gordon Graham, vieil officier d'une grande expérience et d'un courage à toute épreuve. Les deux régiments, qui étaient en tête des colonnes, arrivèrent à cinquante pas des retranchements sans qu'un seul coup de feu eût été tiré ; ils voulurent alors s'élancer, mais les jambes meurtries par les branchages aiguisés comme des chevaux de frise, les Écossais trébuchèrent et ne purent conserver l'alignement que les officiers leur avaient fait prendre ; quant au 55e régiment, dont les jambes étaient mieux défendues contre les obstacles accumulés devant eux, il allait diminuer encore la distance qui le séparait des bastions, lorsque les fusils français, jusqu'alors immobiles, s'abaissèrent, et trois mille balles sifflèrent à la fois, foudroyant les malheureux grenadiers qui perdirent d'un seul coup un grand nombre des leurs et dix officiers.

Cependant les Highlanders avaient reformé

leurs rangs : le brave Gordon Graham était à son poste quand une balle l'atteignit, et il tomba frappé à mort. Ses hommes, décimés par la mitraille, continuaient à se battre courageusement; les survivants ne voulaient pas lâcher prise; il fallut que le général Abercromby envoyât de nouveaux grenadiers qui, presque de force, se jetèrent entre les montagnards et le retranchement. Et les décharges se succédaient sans relâche, fauchant des rangs entiers qui étaient aussitôt remplacés par d'autres!

Montcalm, de son quartier général, établi sur la colline fortifiée, dirigeait l'action; fréquemment, il se mettait à la tête de ses troupes de réserve pour descendre dans la plaine, s'exposant au danger comme le dernier de ses soldats.

Avec un courage que la vigoureuse résistance des soldats de Montcalm n'avait encore pu dompter, les Anglais toujours repoussés, mais toujours intrépides, tinrent pied jusqu'à six heures, exposant sans cesse de nouvelles masses à la fusillade et à la mitraille. A la fin, lorsque le 42e régiment highlander eut perdu la moitié de ses soldats et presque tous ses officiers, lorsque

les autres régiments, cruellement éprouvés, furent hors d'état de retourner à l'assaut, l'armée anglaise dut se replier, laissant deux mille morts ou blessés sur le champ de bataille, les uns accrochés aux branchages calcinés, les autres entassés aux endroits où la lutte avait été plus acharnée.

Du côté du lac, le combat se poursuivit entre des volontaires canadiens et des troupes ennemies qui voulaient débarquer ; le canon du fort coula deux pontons armés, et la tentative échoua. Jusqu'à huit heures, des coups de feu retentirent par intermittence sur la lisière des bois ; bientôt, cependant, les attaques cessèrent, et il n'y eut plus que quelques luttes isolées, tandis que l'armée d'invasion, saisie d'une sorte de panique, se pressait dans les bateaux pour fuir à la hâte sur l'autre rive de l'Horican.

Dans la confusion de la déroute, les embarcations, mal réparties, se trouvèrent en nombre insuffisant ; plusieurs Américains, après avoir combattu pour la cause anglaise, furent dans l'impossibilité de traverser le lac. Parmi ceux-ci était l'arpenteur Flick qui résolut de se glisser dans les bois pour tourner le fort de Carillon

à la faveur des ténèbres. Ayant eu sa carabine fracassée entre les mains par un éclat de mitraille, il se hasarda à longer la partie méridionale des retranchements, afin de chercher une arme. Il ne put trouver qu'une longue claymore de Highlander; tout en la ramassant, il entrevit dans l'obscurité une forme humaine arrêtée à l'endroit où le colonel Graham avait trouvé une mort glorieuse au milieu de ses fidèles Écossais. Le fantôme aperçu par l'arpenteur n'était autre que Dick, désarmé aussi et s'efforçant d'attirer à lui une formidable épée qu'un montagnard semblait, de sa main crispée, vouloir encore retenir après sa mort.

Les trappeurs, avec Stéphane et les Hurons, avaient bravement combattu, d'abord côte-à-côte, ensuite isolément, selon les diverses phases de la lutte. Dick, pour son compte, avait longtemps poursuivi les fuyards; il était plus de dix heures quand il avait songé à regagner le fort. Dès qu'il eut réussi à se rendre maître de l'épée qu'il convoitait, il pénétra dans le bois.

A peine eut-il fait quelques pas, qu'il lui sembla entendre craquer les branches mortes.

Il s'arrêta aussitôt au pied d'un chêne dont le tronc énorme le cacha complètement. Le bruit se rapprocha dans la direction de l'arbre, et Dick vit briller, sous un rayon de lune, le fer d'une épée semblable à la sienne. Le coup destiné au trappeur s'abattit sur le tronc en faisant tomber un morceau d'écorce ; Dick riposta sans se découvrir, et gratifia d'une large entaille le chêne protecteur. Nouveaux assauts de l'inconnu, nouvelles ripostes du trappeur. L'arbre, heureusement pour les combattants, recevait tous les coups; le tronc commençait à être tailladé, les fragments d'écorce jonchaient le sol. De guerre lasse, Dick se décida à déplacer son large corps de droite à gauche, pour jeter un regard derrière le chêne; son adversaire l'imita, et tous deux arrivèrent à faire le tour de l'arbre sans avoir pu se voir. Alors le trappeur s'élança : aussitôt, la claymore de l'inconnu brilla de nouveau; mais Dick ayant fait un mouvement de recul, l'arme s'enfonça profondément dans le bois même du tronc, sans que les efforts de celui qui l'avait maniée pussent la dégager. D'un coup rapide, le trappeur la fit tomber, s'en empara et dit à son antagoniste :

— Vous êtes désarmé; je vous acccorde la vie sauve, si vous consentez à être mon prisonnier.

— Dick! s'écria l'arpenteur, au comble de la surprise. Que fais-tu donc ici?

— Tu le vois, je remplis mon devoir en combattant un allié des Anglais, comme tu fais le tien en t'escrimant contre un Canadien.

— Bon! et quel sera mon sort? demanda le gros Flick, qui s'épongeait le front en soufflant bruyamment.

— Je vais te conduire à l'autorité militaire et solliciter ta mise en liberté.

— Tu es un brave camarade; ta complaisance me rendra service, car il faut que j'aille remplir un engagement relatif à mon métier d'arpenteur et j'ai hâte de pouvoir rejoindre ceux qui m'ont chargé d'une tâche lucrative. Je te fournirai, en échange de tes bons procédés, des renseignements sur la position d'Abiram et de sa fille que j'ai vus chez les Onondagas; je ne parlerai pas de Stéphane, sachant qu'il a faussé compagnie aux Indiens.

La captivité de Flick ne fut pas longue; un officier supérieur auquel on le présenta, prit sur lui d'accorder, au nom du général en chef, la

liberté à l'arpenteur, en lui faisant donner sa parole que, de deux ans, il ne prendrait pas les armes contre les Français ou les Canadiens. Ayant terminé cette affaire à leur satisfaction mutuelle, Dick et Flick se séparèrent bons amis.

Les ténèbres avaient étendu un voile sur le champ de bataille où gisaient les malheureuses victimes de la lutte : Montcalm était assis auprès d'une table, dans une casemate du fort de Carillon; Bougainville, blessé à la tête, était remplacé auprès de lui par le chevalier de Lévis.

— Mes ordres ont-ils été fidèlement exécutés pour les soins à donner aux blessés? demanda le général. Je tiens à ce qu'il n'y en ait pas un, Français ou Anglais, qui périsse faute de soins.

Sur la réponse affirmative qui lui fut faite, il reprit :

— Notre victoire est belle, quoique chèrement achetée. On m'a rapporté que le combat du 6 et la bataille d'aujourd'hui nous ont enlevé plus de sept cents hommes : c'est une perte énorme pour une armée aussi peu nombreuse que la nôtre. Avez-vous des nouvelles de Bougainville?

— Les chirurgiens espèrent qu'il sera promptement guéri, dit Lévis.

— Et vous, êtes-vous sain et sauf comme moi ?

— Je n'ai reçu aucune blessure.

— J'en rends grâces au ciel. Vous êtes venu bien à propos me secourir, mon cher Lévis; vos compagnies ont fait merveille. Quel entrain! on voit bien que ce sont des troupes d'élite. Je vous charge de leur adresser mes félicitations, au nom de notre chère France qu'elles ont si bien servie. Et maintenant, occupons-nous des affaires de ces Canadiens et de ces Hurons qui ont montré, ces jours derniers, leur dévouement à la cause que nous défendons, et qui ont reçu de nous des promesses formelles. L'un des Indiens est celui qui, sur mon ordre, a été à votre rencontre.

— L'Aigle-Huron, fit Lévis. C'est un brave jeune homme, il m'a plu au premier abord.

— Il est avec un vieil Indien, et tous deux accompagnent une charmante squaw dont l'époux est prisonnier des Onondagas. Trois trappeurs et l'un de mes émissaires secrets se sont joints à eux; le moins âgé des trappeurs brûle du désir de délivrer sa fiancée, également prisonnière des Peaux-Rouges. Pouvez-vous me désigner un sous-officier capable de remplir une mission de confiance ?

— J'ai un sergent surnommé Coclès qui est au courant de toutes les ruses indiennes et connaît parfaitement les bois.

— C'est l'homme qu'il me faut : vous le chargerez de prendre avec lui vingt soldats et d'accompagner les personnes que je vous ai désignées tout à l'heure. Stéphane, mon émissaire, a des instructions que votre sergent devra exécuter à la lettre.

Lévis s'inclina et sortit en laissant Montcalm livré à ses réflexions.

Le général, fatigué par les émotions de la journée, ne put résister au sommeil. De brillantes visions se présentèrent sans doute à l'imagination du guerrier victorieux : le succès qu'il venait de remporter dut lui apparaître comme le premier d'une série de triomphes militaires aboutissant à l'écrasement définitif des ennemis de la France.

De formidables clameurs interrompirent son sommeil; une clarté soudaine pénétra jusque dans la casemate. Montcalm saisit son épée et se précipita au dehors : les cris étaient des acclamations à l'adresse du vainqueur, la lumière était produite par des milliers de branches de pin auxquelles on avait mis le feu, après les avoir

distribuées aux soldats. Les voûtes de la forêt retentirent longtemps des vivats enthousiastes de l'armée. Le général, du haut des remparts, saluait avec des larmes dans les yeux et, après le défilé du dernier bataillon, il se retira très ému. Lorsqu'il fut seul encore une fois, l'ivresse du triomphe ne tarda pas à faire place aux craintes que lui inspirait l'avenir : il eut un moment de défaillance. Dans une lettre qu'il signa et scella avant de se livrer de nouveau au sommeil, il demanda aux ministres de Louis XV si le vainqueur de Carillon n'avait pas gagné le droit de se reposer et la permission de revoir son pays et sa famille.

Cette requête ne devait pas être accueillie : la mission de Montcalm n'était pas terminée. La tâche heureuse venait de finir ; la tâche pénible, quoique non moins glorieuse pour le héros chrétien, allait commencer.

CHAPITRE VII

Le sergent Coclès. — Nouvelle méthode pour suivre une piste. — L'embuscade. — Owiciata et Rosée-de-Mai.

Deux jours après la bataille de Carillon, les vingt soldats de Coclès et le sergent bivouaquaient au milieu d'une forêt, entre Ticondéroga et la pointe méridionale de l'Horican. Stéphane, les trappeurs et les Hurons, avec Rosée-de-Mai, formaient un groupe à part. Tous faisaient honneur à un repas composé de conserves empruntées aux provisions de l'armée de Montcalm et de gibier abattu en route. Coclès vint ensuite se joindre aux personnes qu'il était chargé d'escorter, et l'on se prépara à tenir un conseil, afin d'arrêter la marche à adopter pour la suite de l'expédition.

— Je ne vois pas Marcel, dit Roger.

— Il est en quête d'une sorte d'oiseau qu'on trouve dans ces parages, répondit Stéphane.

— Le jeune chasseur a emporté toute sa provision de poudre et de balles, fit remarquer le Castor. L'oiseau qu'il veut chasser est-il donc bien gros et bien dangereux?

Le vieux sergent chercha à lire sur la physionomie de l'Indien : le masque impassible du Castor ne trahissait aucune émotion, même passagère.

— Que pensez-vous de l'absence de Marcel, camarade? demanda alors Coclès, décidé à éclaircir l'affaire.

— Le petit oiseau que cherche l'ami des Français est blanc, répondit le Huron; il est beau à voir. Le chasseur imprudent trouve que les soldats, les trappeurs et les Indiens sont trop lents à le poursuivre.

— Vous croyez que Marcel nous aurait faussé compagnie, pour courir seul à la recherche de sa fiancée. Ceci est contraire aux instructions que M. le marquis de Montcalm m'a fait donner par son émissaire; je vais porter l'absent comme déserteur.

— Le Conseil en décidera, fit le Castor en allumant avec gravité son calumet.

L'Indien commença alors à fumer lentement; et ses compagnons, sachant qu'ils ne pourraient tirer de lui aucune parole avant que son tabac fût consumé, imitèrent son exemple. Enfin, le Huron se leva pour parler.

— Mes frères sont-ils persuadés que le trappeur les a quittés? demanda-t-il.

— C'est malheureusement vrai qu'il est parti, firent ensemble plusieurs voix.

— Croient-ils qu'il est dangereux de le laisser seul aux prises avec les Onondagas?

— Certainement, dit Roger; il faut le poursuivre et le ramener au plus vite.

— Toute la troupe ne peut pas s'élancer après un seul homme, fit observer Coclès.

— Mon frère a raison, reprit le vieil Indien. Une trop large piste ne vaut rien, quand on est entouré d'ennemis. L'un de nous, envoyé seul à la recherche du fugitif, saura lui faire éviter le danger. L'Aigle-Huron marche avec la légèreté d'une gazelle; il est, en même temps, rusé comme le renard. S'il laisse derrière lui des traces, il a soin de les entremêler; il profite des ruisseaux,

des rochers, des troncs d'arbres abattus, pour marcher sans que ses pas soient marqués sur la terre ; il évite de déplacer les cailloux, de froisser les buissons, de briser sous ses mocassins les branches mortes. Qui donc reconnaîtrait les empreintes de la gazelle ou du renard?

— Le Castor et l'Éclair, répondit Rosée-de-Mai.

— Oui, ma fille, ces deux Indiens trouveraient les traces de l'Aigle-Huron auquel ils ont eux-mêmes appris l'art de déjouer la poursuite des guerriers ennemis. Owiciata aussi saurait dire où le jeune homme a passé, s'il se mettait à sa poursuite. Mais le chef onondaga ne cherchera pas à surprendre l'ami dévoué de Rosée-de-Mai, la fille de l'Ours-Noir. L'Aigle-Huron pourrait donc partir : qu'en pensent mes frères? Le Castor est prêt à écouter leurs discours.

La proposition de l'Indien ne souleva aucune objection. Son jeune compagnon montra un vif empressement à exécuter la décision du conseil, et promit de rendre à Marcel tous les services que nécessiteraient les circonstances difficiles dans lesquelles il allait se trouver.

Après le départ de l'Aigle-Huron, la délibéra-

tion continua, un plan de campagne fut arrêté et les aventuriers, parfaitement fixés sur le rôle qu'ils avaient à remplir, se dispersèrent, chacun de son côté, sans cependant s'écarter d'un rayon déterminé. Dick suivit Coclès auquel il désirait parler en particulier.

— Brave guerrier, lui dit-il, depuis que nous voyageons de compagnie, je n'ai pu encore faire connaissance avec vous. Vous devez avoir de belles prouesses à votre actif, car il y a longtemps que vous bataillez dans ce pays.

— Depuis plus de vingt ans, répondit Coclès : j'ai vu trois gouverneurs du Canada, le marquis de Beauharnais, M. du Quesnes et le marquis de Vaudreuil. En fait de prouesses, je me suis borné à remplir simplement mon devoir pendant ma longue carrière de soldat, me permettant parfois, pour ma satisfaction personnelle, de jouer quelques bons tours aux Indiens et aux Anglais. Par exemple, je suis devenu assez habile à démêler les pistes et le vieux Castor aurait pu, sans se tromper, ajouter mon nom à sa liste quand il dénombrait les gens experts dans l'art de suivre à la trace les Mingos ou les Habits-Rouges. Seulement, j'ai une manière à moi

d'exercer mon talent; au lieu de regarder à terre, je cherche à droite, à gauche, en avant, en arrière, et souvent même au-dessus de moi. J'ai surtout perfectionné ma méthode, après avoir été débarrassé de mon œil gauche.

— Comment! cet œil vous gênait donc? vous ne le regrettez pas!

— Non, je ne le regrette pas. Apprenez que j'ai vu le jour, pour la première fois, avec deux yeux qui, par la suite, n'ont jamais voulu se mettre d'accord. Vous n'ignorez pas qu'il y a dans ce monde, autour de nous, un mélange d'objets agréables et d'objets déplaisants. Dès ma plus tendre enfance, mon caractère jovial me portait à ne considérer que le beau côté des choses et j'étais parfaitement secondé, sous ce rapport, par mon œil droit; malheureusement, mon œil gauche suivait toujours une direction différente et son regard allait de préférence vers les choses les plus laides et les plus tristes. C'est pourquoi, le jour où l'un de mes soldats, au cours d'un exercice à la bayonnette, crut faire une maladresse en me débarrassant de l'œil qui contrariait mon penchant à la gaieté, il me rendit un réel service dont je l'ai souvent remercié.

Depuis lors, on m'appelle Coclès, du nom d'un célèbre militaire qui, m'a-t-on dit, n'avait qu'un œil, ce qui ne l'empêchait pas de fort bien viser, après avoir épaulé convenablement son fusil.

A cette dernière remarque, Dick ne put réprimer un bruyant éclat de rire. Le sergent peu lettré voulut connaître la cause de cet accès de gaieté : quand il eut appris que le brave Horatius Coclès vivait cinq cents ans avant l'ère chrétienne, à une époque où il ne pouvait être question de poudre ni de fusil, il s'associa franchement à l'hilarité du trappeur.

— En votre qualité de Canadien, dit ensuite le militaire, vous devez être d'origine normande.

— Je suis, comme ma mère, né à Québec; mais mon père était de Lisieux.

— Dans ce cas, votre père était mon compatriote, car je suis de Falaise, et j'ai vécu assez longtemps sur cette terre d'Amérique pour avoir droit au titre de Canadien. Mais je vous parlais de ma façon de suivre les traces d'un ennemi; vous en jugerez certainement ces jours-ci, les Anglais ayant passé à peu de distance de votre campement.

— A quel signe voyez-vous cela?

— Je vois cela, d'après ma méthode, qui n'est pas celle des Peaux-Rouges, répondit Coclès en levant la tête vers les branchages qui formaient une sorte de voûte : je le répète, vous me verrez à l'œuvre. Adieu, j'ai affaire auprès de mes soldats.

Ainsi congédié, le trappeur revint vers ses amis et communiqua au Castor les observations de Coclès relativement au passage présumé des Anglais; il lui parla aussi de la façon originale dont le sergent prétendait découvrir une piste. Le vieil Indien parut peu convaincu de l'efficacité de la méthode indiquée; il dit qu'il était temps de se remettre en marche et que bientôt on ferait l'expérience des talents de Coclès, en suivant les traces laissées par l'Aigle-Huron, pour se rendre au campement des Onondagas.

La matinée n'était pas encore très avancée; on avait le temps de faire une longue marche avant le coucher du soleil. La troupe se divisa en deux bandes : la première, composée de Stéphane, de Roger, de Rosée-de-Mai et d'une dizaine de soldats, accompagna le Castor qui, baissé vers la terre, suivait la piste à peine visible de l'Aigle-Huron; la seconde bande, formée par Dick et les

autres soldats, marchait derrière le sergent dont la tâche consistait à chercher, partout ailleurs que sur le sol, les traces du jeune Indien. Tant que le Huron fut en mesure de distinguer les empreintes légères conservées par la mousse ou les feuilles mortes, les deux troupes restèrent ensemble; mais il vint un moment où les marques de pas cessèrent subitement. Le Castor expliqua la cause de cette solution de continuité par la présence de troncs d'arbres étendus sur une longueur de plus de quatre-vingts mètres.

— L'Aigle-Huron s'est frayé un chemin sur ces chênes morts de vieillesse, dit-il.

— A moins qu'il n'ait passé à droite, fit le sergent : maintenant que la terre n'offre plus de traces, voici le moment d'expérimenter ma méthode.

Tandis que, sans s'émouvoir, le Castor continuait à inspecter le sol, Coclès promena son œil autour de lui, fouillant du regard les buissons et la ramure des arbres. Sa bande se sépara alors de celle de l'Indien et s'enfonça dans les massifs.

— Dick, mon ami, dit le sergent, voyez donc ce nid rempli de pauvres oisillons affamés; la

mère semble ne pouvoir suffire à les rassasier. Va-t-elle retourner aux provisions, quand elle n'aura plus rien à leur donner, ou bien attendra-t-elle que le père vienne la remplacer?

— Ma foi, je n'en sais rien, répondit le trappeur; mais si c'est ainsi que nous cherchons notre piste, le Castor la trouvera avant nous.

— Mais nous la cherchons cette piste.

— Dans le nid des oiseaux?

— Certainement : ne vous ai-je pas dit que j'avais une méthode tout-à-fait différente de celle des Peaux-Rouges? Ceux-ci cherchant à terre, il faut que je cherche en l'air.

— Très bien; mais qui va se hisser jusqu'à ce nid pour voir si le jeune Huron n'y a pas laissé la marque de ses pieds? Ce ne sera pas moi, pour sûr; je ne suis pas assez léger pour tenter l'escalade.

— Je ne vous demande aucun service de ce genre; il suffira que vous consentiez à suivre mon raisonnement. Regardez, la mère s'éloigne à tire d'aile, laissant ses petits sans défense. Il faut qu'elle soit seule chargée de cette progéniture pour l'abandonner ainsi. Elle va, la pauvrette, chercher encore de la nourriture : le père

a dû périr sous le plomb d'un chasseur. Justement, l'écorce de cet arbre qui est un peu plus loin est tachée de gouttelettes de sang ; quelques feuilles semblent avoir été froissées par la chûte du malheureux oiseau qui a essayé de se retenir de branche en branche. Il est évident pour moi que l'Aigle-Huron a voulu varier son ordinaire et qu'il s'est livré au plaisir de la chasse? Ensuite, où a-t-il porté ses pas?

Dick chercha à terre s'il verrait des empreintes ; il en trouva qui étaient assez bien marquées et voulut les montrer à Coclès.

— Nous n'avons que faire de ces marques, dit le sergent; la vraie piste est là-haut.

Le trappeur leva la tête et vit un soldat retirant un petit paquet de plumes et de duvet d'une excavation naturelle formée entre les branches d'un érable.

— L'Aigle-Huron a apprêté le gibier, reprit Coclès; ne voulant pas semer les plumes sur son chemin, il a cru prudent de les enfouir dans cette cachette où les Peaux-Rouges, qui ne regardent que la terre, ne les auraient certainement pas trouvées. Continuons nos recherches.

Avec l'aide de son compagnon, qui ne voulait

pas lui laisser baisser les yeux une seule minute, Dick aperçut de nombreuses traces laissées par l'Indien : c'était tantôt une toile d'araignée que l'Aigle-Huron avait trouée au passage, tantôt une liane froissée par le canon de sa carabine. Arrivés auprès d'un rochor plat, Dick et le sergent distinguèrent l'empreinte d'une main dont la paume avait dû presser fortement la mousse attachée à l'écorce d'un vieux noyer; ils en conclurent que l'Indien s'était appuyé sur l'arbre pour gravir le rocher. Des restes de feu leur apprirent que le jeune homme avait fait rôtir son gibier en cet endroit. Là encore, Coclès refusa d'inspecter le sol; il se borna à constater que plusieurs feuilles des basses branches du noyer étaient flétries, parce qu'elles avaient été échauffées par la fumée.

De son côté, le Castor poursuivait ses recherches, à la manière des Indiens : après avoir remarqué que la piste s'arrêtait aux troncs d'arbres abattus, il avait dû faire un long circuit, la tête et le dos courbés. Avec la patience naturelle à ceux de sa race, il s'était mis en devoir d'inspecter les touffes d'herbe, les mottes de terre; il avait examiné les moindres pierres,

afin de savoir si elles n'avaient pas été récemment déplacées. Son attention s'était portée sur les buissons, sur les fragments de bois mort, sur les débris de toute sorte tombés des arbres ou apportés par le vent. En un mot, rien d'important n'était resté en dehors de ses investigations, et il avait réussi à retrouver les traces de l'Aigle-Huron qu'il s'était appliqué à démêler de celles de Coclès et de ses compagnons. Comme ceux-ci, il avait passé au pied de l'arbre portant le nid d'oiseaux et, suivant le même chemin, il était arrivé au rocher un quart d'heure après ses concurrents. Il y trouva le sergent tordant sa moustache grise d'un air de triomphe.

— Et maintenant, camarade, dit Coclès, quelle méthode estimez-vous la meilleure?

— Toutes les deux sont bonnes, fit le Castor; le Visage-Pâle et l'Indien ont également réussi.

— Oui, mais je suis arrivé le premier; si Mme Rosée-de-Mai avait suivi ma troupe, j'aurais eu le plaisir d'épargner bien des pas inutiles à ses petits pieds.

En disant ces mots, Coclès s'inclina profondément devant l'Indienne qui venait de franchir le rocher. L'épouse de l'Éclair, très

flattée de la politesse du sergent, lui tendit gracieusement la main et lui adressa son meilleur sourire.

— Rosée-de-Mai est habituée à marcher avec les Indiens, dit-elle; la fatigue lui est à peu près inconnue. Le Huron a ses dons particuliers, le Français a les siens; le premier regarde en bas, le second en haut, mais tous deux trouvent la piste. Peu m'importe de savoir qui a fini sa tâche avant l'autre.

— Ma fille parle sagement, fit le Castor. En ce moment, l'Indien aperçoit des marques de pieds chaussés à la mode des Visages-Pâles. Le guerrier franc a-t-il vu ces empreintes, en regardant les oiseaux?

— J'avoue que je ne les ai pas vues, répondit Coclès.

Appelant alors un de ses soldats, il lui dit :

— Rouget, mon ami, toi qui déchiffres les pistes sur la terre aussi bien qu'un Indien, viens examiner celle qui est ici.

— Des blancs ont, en effet, passé devant le rocher, fit le soldat.

Le sergent jeta un regard de défi à son

concurrent, et lui demanda s'il pouvait indiquer la nationalité des hommes dont parlait Rouget.

Le Castor sait reconnaître le pas d'un Mohawk, d'un Onondaga, d'un Sénéca, ou de tout autre Mingo, répondit l'Indien ; il dira également si c'est un Delaware ou un Huron qui a laissé la trace de ses mocassins ici ou là. Quant aux blancs, c'est leur affaire de se distinguer entre eux.

— Voulez-vous savoir, dit Coclès, qui a croisé la piste de notre jeune ami? Les chaussures dont vous voyez les empreintes appartiennent à des Anglais. Qu'en dis-tu, Rouget?

— Assurément, répondit le soldat, ceux qui nous ont précédés dans ce lieu sont des Anglais. Leurs chaussures doivent être en excellent état, tandis que....

— Eh bien ! tu n'oses continuer ; je vais reprendre et achever ta phrase. Tu veux dire que les chaussures des Anglais sont confortables, tandis que nous n'avons pour la plupart aux pieds que des souliers usés. Cela s'explique : M. William Pitt envoie de l'argent à l'armée anglaise qui en reçoit assez pour

vivre dans l'abondance; les ministres du roi de France, au contraire, ne font passer au Canada que des fonds insuffisants, et l'intendant Bigot en détourne la moitié. Alors, qu'arrive-t-il? Voyons, Rouget, dis ce qui arrive.

— Nous avons souvent les pieds mal chaussés et le ventre vide, à moins que nous ne puissions, avec la permission de notre sergent, nous livrer au plaisir de la chasse, ou tomber à l'improviste sur un convoi anglais.

— Très bien répondu, l'ami. Rentre dans le rang et prépare-toi, ainsi que les autres, à faire la conquête d'un fourgon de Sa Majesté britannique.

Abandonnant la piste de l'Aigle-Huron pour celle des Anglais, les deux troupes réunies se mirent en marche. Quand on fut arrivé au sommet d'une colline dépourvue d'arbres, Coclès appela le Castor pour lui montrer une colonne de fumée qui sortait du feuillage à une distance d'une demi-lieue au Midi.

— Feu de Faces-Pâles, dit l'Indien.

— Feu abandonné pour le moment, riposta le sergent.

Le Huron regarda Coclès avec admiration. Il était facile à un habitant des forêts de dire qu'un feu donnant beaucoup de fumée ne pouvait avoir été allumé par les Indiens, ceux-ci étant trop prudents pour employer comme combustible autre chose que du bois parfaitement sec; mais il était à peu près impossible de reconnaître si un feu dont la fumée seule apparaissait à une grande distance était ou non entouré d'êtres humains.

— La fumée se voit au-dessus des arbres, dit le sergent, et moi qui cherche en l'air des indices, je puis étudier la chose comme étant dans ma spécialité. Cependant, Castor, vous pouvez vous rendre utile en m'apprenant si vous avez découvert des traces d'Indiens pendant que nous nous efforcions de suivre celles des Anglais.

— Nombreuses pistes d'Onondagas, au pied de la colline, répondit le Huron; huit, dix, plus peut-être.

Ainsi renseigné, Coclès expliqua à ses compagnons que, d'après les apparences, le feu avait été allumé avec du bois presque vert; il ajouta que les Anglais étaient depuis assez

longtemps en Amérique pour savoir dissimuler leur présence dans les forêts, et que personne ne devait se trouver auprès d'un foyer produisant une fumée si intense. Le sergent fut d'avis que les Habits-Rouges avaient dressé une embuscade aux Onondagas, afin de se venger du mauvais accueil fait par ces Indiens à leurs propositions d'alliance, avant la bataille de Carillon.

— Prendrons-nous parti pour les Onondagas? demandèrent Dick et Roger.

— Assurément, répondit Stéphane; en cela nous nous conformerons aux intentions du général de Montcalm qui a été touché des sentiments de bienveillance manifestés par Owiciata à l'égard des Français.

— Et nous faciliterons les négociations avec le chef onondaga, ajouta Coclès.

Peu de temps après, les Hurons, les trappeurs, les soldats et le sergent étaient embusqués derrière un talus couvert de broussailles qui dominait le lieu où brûlait un feu de branches arrachées aux arbres voisins. Ainsi que l'avait prévu Coclès, personne ne se chauffait au foyer.

Rosée-de-Mai, qui n'avait pas de carabine, trouva pourtant le moyen d'être utile. Son regard perçant ne tarda pas à découvrir un uniforme rouge dans les fourrés, au-delà du feu; la jeune Indienne vit ensuite reluire le canon d'une arme, aperçut le haut d'un chapeau; bientôt ses yeux commençant à s'accoutumer aux objets sur lesquels ils étaient fixés, elle distingua une masse confuse qui interceptait la lumière entre les broussailles et les troncs d'arbres. Elle communiqua au sergent ses observations.

— Ce sont les Anglais qui guettent les Onondagas, dit Coclès à voix basse; attention! que chacun soit prêt à tirer au commandement.

Le vieux militaire achevait à peine de parler qu'un Indien de haute taille apparut derrière un arbre : c'était Owiciata. Il jeta un regard prudent dans la direction du feu et fit un signe à ses compagnons. Aussitôt ceux-ci accoururent auprès de lui, au nombre de dix, et se jetèrent à terre au moment précis où une décharge partait de la cachette des Anglais. Grâce à l'heureuse idée d'Owiciata qui les

avait fait coucher sur le sol, les Onondagas ne furent pas atteints par les balles ; mais leurs ennemis, se démasquant, arrivèrent sur eux la bayonnette en avant.

— Feu ! commanda alors Coclès.

Plusieurs Anglais tombèrent, les uns blessés, les autres tués ; les soldats qui formaient le reste de la troupe, surpris par cette attaque imprévue, s'enfuirent en désordre.

— Vous avez bien travaillé, mes braves ! dit le sergent à ses soldats ; mais il faut remettre à une autre fois la réalisation des espérances que nous avions conçues à l'égard de notre équipement. Ces Anglais n'ont pas de bagages, et, comme nous ne voulons pas dépouiller par le bas, en prenant leurs chaussures, ceux que les Indiens vont sans doute dépouiller par le haut, en les scalpant, nous resterons aussi mal vêtus qu'avant le combat.

Cependant, Owiciata, debout auprès du feu, attendait que ses libérateurs se montrassent ; le Huron parut le premier, ayant Rosée-de-Mai à sa droite. La jeune Indienne n'eut pas le temps d'aller jusqu'au chef ; un spectacle révoltant attira son attention. Les Onondagas scal-

paient les Anglais, sans prendre la peine de distinguer entre les morts et les blessés. Il ne restait plus qu'un de ces derniers qui, atteint au côté, semblait sur le point d'expirer. Rosée-de-Mai courut auprès de ce soldat et lui souleva la tête. Sur ces entrefaites, un sauvage arriva, brandissant son couteau.

— Le Bison n'a pas de chevelure à rapporter dans son village, s'écria-t-il; il veut celle du guerrier qui n'a plus que peu de temps à vivre.

— Retire-toi, fit l'Indienne; laisse mourir en paix ce malheureux.

— Il mourra aussi bien sans chevelure, reprit l'Onondaga, en saisissant le blessé par un bras.

Rosée-de-Mai repoussa vivement l'agresseur, et, tirant aussi son couteau, elle manifesta l'intention de défendre son protégé.

— Que personne ne fasse violence à cette jeune squaw, s'écria le chef Owiciata, qui avait été témoin de cette scène. Bison, retirez-vous, ou mon tomahawk ira se planter dans votre crâne.

L'Indien se le tint pour dit et retourna

auprès de ses compagnons. Il se passa alors un fait extraordinaire, en ce sens qu'il allait à l'encontre de toutes les habitudes des Peaux-Rouges; on vit une femme appartenant à une tribu ennemie commander le respect à ceux qui avaient fait son mari prisonnier, obtenir l'intervention de leur chef, et par suite, l'obéissance des simples guerriers. La chrétienne charitable, délivrée de la présence des Indiens, reprit sa pieuse occupation; elle se pencha vers le blessé qui ne respirait plus qu'avec effort. La croix de Rosée-de-Mai effleura le front du mourant qui la saisit pour la porter à ses lèvres. Bientôt il expira, soutenu par la jeune femme; celle-ci lui ferma les yeux et ne retourna auprès des siens qu'après avoir de nouveau défendu aux Indiens de mutiler le corps de l'Anglais qu'elle avait assisté à sa dernière heure.

Le chef onondaga et le Castor s'entretenaient ensemble lorsque Rosée-de-Mai arriva.

— Fille de mon frère l'Ours-Noir, lui dit Owiciata, votre bon cœur vous attire l'affection de tous, même lorsque vous semblez oublier les traditions de nos ancêtres.

— Les traditions des Onondagas, demanda

l'Indienne, ont-elles jamais accordé des louanges à ceux qui scalpent les blessés, et même à ceux qui prennent la chevelure des ennemis qu'ils n'ont pas tués?

— Ma chère enfant établit des distinctions auxquelles les habitants des forêts n'ont jamais pensé sérieusement. Qu'il soit fait selon ses désirs; elle a dans la tribu des Onondagas une assez longue suite d'aïeux pour être en mesure de connaître leurs traditions.

Rosée-de-Mai, charmée des bonnes dispositions de son parent, prit la main du puissant chef et la posa respectueusement sur sa tête. Owiciata eut un sourire paternel à l'adresse de l'aimable squaw, puis il alla du côté où se tenait Coclès, afin de le remercier de son opportune intervention.

L'entrevue des deux hommes fut courte : l'Onondaga était moins prolixe dans ses discours que le Castor; quant au sergent, avec une rondeur toute militaire, il avait coutume d'aller droit à son but, lorsqu'il parlait, réservant les subterfuges, les tours et les détours pour les expéditions qu'il savait si bien mener contre les Anglais ou les Indiens; Stéphane et

les trappeurs assistaient à l'entretien. Owiciata, après avoir témoigné sa reconnaissance à Coclès, demanda des explications sur certaines traces qu'il avait découvertes. Le sergent lui dit que le fiancé de la jeune Face-Pâle, prisonnière des Onondagas, et l'Aigle-Huron, l'un poursuivant l'autre, avaient dû se diriger vers la pointe méridionale du lac Horican.

— Je regrette alors, fit le chef, d'avoir laissé le Loup-Cervier au campement : que va-t-il arriver si le trappeur se précipite au milieu des Indiens ? L'Aigle-Huron n'est-il pas trop jeune pour empêcher son ami de faire une folie ?

— Il ne pourra exercer beaucoup d'influence sur son compagnon impatient de se venger du Loup-Cervier, répondit le Castor ; mais il est adroit et agile. S'il le faut, il saura trouver la piste d'Owiciata et le rappeler au milieu des siens pour y rétablir l'ordre, en sauvant le trappeur de la torture.

— Nous attendrons ici jusqu'à demain matin, reprit le chef, et nous partirons au lever du soleil, à moins que le jeune Huron ne vienne plus tôt réclamer notre assistance.

Se tournant vers sa parente, il lui dit :

— L'épouse de l'Éclair doit se réjouir des derniers événements : les Onondagas ont maintenant trop d'obligations à ses amis, pour leur refuser la délivrance du chef Huron.

— Rosée-de-Mai sera heureuse de revoir son époux, répondit la jeune femme, et d'être redevable de cette joie au souvenir de son père dont le chef Owiciata honore la mémoire. La belle Face-Pâle que l'Indienne chérit comme une sœur sera-t-elle également rendue à ceux qu'elle aime? Elle n'a pas encouru la colère des Onondagas; jamais elle n'a pris de chevelures. Enfin, le jeune trappeur, s'il était fait prisonnier en l'absence du chef, pourrait-il recouvrer sa liberté au retour d'Owiciata, lors même qu'il aurait voulu exercer sa vengeance?

— Ma fille demande beaucoup de choses : oui, l'innocente créature qu'on appelle Noëmi et son père, le vieil Abiram, seront libres. Quant au trappeur, si, dans l'ardeur de la lutte, il avait le malheur de tuer un ou plusieurs Indiens, eh bien, avec le meurtre commis autrefois par l'Éclair pour venger l'Ours-Noir, cela ferait deux ou trois chevelures que mon

peuple serait en droit de réclamer. Nous irions devant le Conseil avec nos onze chevelures sauvées par vos amis; les vieillards prendraient alors une décision à laquelle chacun devrait se soumettre.

Ayant formulé cette réponse dont Rosée-de-Mai comprit parfaitement toute la bienveillance, Owiciata réunit les Onondagas pour le repas du soir. Les blancs et les Hurons firent de même; après quoi, des dispositions furent prises pour la nuit qui se passa sans incidents dignes d'être rapportés.

---

irions
velures
lraient
rait se

ée-de-
llance,
repas
ent de
prises
dignes

CHAPITRE VIII

Perdu dans la forêt. — Capture de Marcel. — Le siffleur. Dévouement de Noëmi.

Quand il eut terminé son repas, à l'endroit où le sergent Coclès et le Castor avaient cessé de suivre sa piste, l'Aigle-Huron continua sa route, se glissant entre les arbres et les buissons avec les mouvements ondulés d'une couleuvre. Il fit des détours, entremêlant les faibles empreintes qu'il lui était impossible de ne pas laisser sur le sol, malgré toute son habileté. Ce manège l'obligea à revenir plusieurs fois sur ses pas et l'amena à constater qu'une piste d'Indiens avait traversé la sienne. L'occurrence était grave : la question se posait à l'esprit du jeune Huron de savoir si ses traces avaient

été découvertes. Il étudia la piste : elle dénota le passage d'un grand nombre d'individus. Les pieds qui avaient foulé le sol devaient être chaussés de mocassins; l'orteil était tourné en dedans, comme celui des Peaux-Rouges. Enfin, les empreintes paraissaient nettes : elles ne pouvaient provenir de Tuscaroras vagabonds ou de Mohawks buveurs d'eau-de-feu, mais plutôt de sobres Onondagas. Quels qu'ils fussent, d'ailleurs, les Indiens ne s'étaient pas arrêtés à reconnaître la piste qu'ils traversaient, car aucun d'eux ne semblait avoir ralenti son allure. Cette dernière découverte rassura le jeune homme qui poursuivit son chemin dans la direction que Marcel avait dû prendre. Cependant, aucun indice de la marche du trappeur n'était apparue à l'Indien depuis son départ. L'Aigle-Huron en conclut que le fugitif avait fait fausse route et que, sans doute, il s'était égaré.

Cette supposition était conforme à la réalité : tandis que son ami le cherchait, Marcel, découragé à la suite de ses efforts inutiles pour retrouver la bonne voie, s'était étendu au fond d'un petit ravin pour prendre un repos indispensable avant de se remettre en marche. Il

pensait à Noëmi Abiram et à son père, ainsi qu'à ses amis inquiets de son absence, et il ne pouvait s'empêcher de déplorer l'imprudence qui l'avait poussé à partir seul pour une expédition dangereuse.

Tandis qu'il était livré à ces réflexions pénibles, le bruit à peine perceptible d'un froissement de buissons arriva jusqu'à lui, porté par la brise qui soufflait de l'est. Habitué à compter sur la protection divine, dont il avait si souvent éprouvé les effets durant sa carrière aventureuse, le trappeur ne chercha pas à fuir : un secret pressentiment l'empêcha de redouter une attaque et le porta, au contraire, à espérer qu'un de ses compagnons venait le secourir. Comme pour donner raison au voyageur égaré, le visage intelligent de l'Aigle-Huron se montra sur le bord du ravin. Marcel, s'étant soulevé sur le coude, aperçut son jeune ami et lui tendit les bras avec reconnaissance. En quelques bonds, l'Indien fut à ses côtés.

— Pourquoi mon frère a-t-il quitté ses amis? demanda l'Aigle-Huron.

— Pour sauver l'innocente Noëmi des embûches du Loup-Cervier, répondit le trappeur.

— Les chasseurs blancs, les Hurons et les soldats vont chercher la belle Face-Pâle et son père, ainsi que l'époux de Rosée-de-Mai.

— Ils arriveront trop tard.

— Ils connaissent le chemin et le trappeur ne le connaît pas, puisqu'il s'égare. Veut-il au moins que l'Aigle-Huron l'accompagne?

— Oui, mais seulement pour me mettre dans la bonne voie.

— Mon frère, une fois arrivé au camp des Onondagas, n'a pas l'intention de se précipiter sur eux et d'enlever leurs captifs. Il serait écrasé sous le nombre.

— J'emploierai la ruse.

— Alors, le concours de l'Indien sera utile : à deux, on peut éviter plus facilement les pièges de l'ennemi. C'est ce que m'a dit le Castor, en me chargeant de suivre la piste du fugitif.

— Je vous répète, Huron, que je tiens à agir seul dans cette affaire.

— Que mon frère retrouve donc seul son chemin, et surtout qu'il évite de rencontrer un détachement d'Onondagas dont les empreintes ne sont pas loin d'ici.

Sur ce, le jeune Indien commença à gravir le talus, lentement et à regret, l'obstination de Marcel lui causant un véritable chagrin. Mais le fiancé de Noëmi ne tarda pas à le rappeler, et, une heure plus tard, les deux jeunes gens étaient en route pour le campement des Onondagas.

Le lendemain matin, c'est-à-dire le troisième jour après la bataille de Carillon, Marcel et l'Aigle-Huron avaient atteint la pointe méridionale de l'Horican. Tapis dans les buissons, ils cherchaient à distinguer de loin ce qui se passait chez leurs ennemis; ceux-ci semblaient encore livrés au sommeil, ou du moins à leurs occupations domestiques dans l'intérieur des huttes. Seules, les sentinelles arpentaient silencieusement l'espace qui leur avait été assigné.

— Ils ne sont pas matinals, dit le trappeur.

— La patience est nécessaire à ceux qui veulent employer la ruse pour arriver à leurs fins, répondit l'Indien. Le soleil commence à sortir du lac; les Onondagas ne resteront pas plus longtemps cachés. En voici justement quelques-uns qui se montrent; des femmes sortent aussi de l'enceinte du camp pour aller chercher du

bois ou de l'eau. Si mon frère veut rester en observation, j'irai me mêler aux jeunes Indiens et je tâcherai d'apprendre des nouvelles.

L'Aigle-Huron apporta quelques modifications à l'arrangement de son costume; ensuite, il déplaça les plumes de sa coiffure, afin de ne conserver aucun des emblêmes distinctifs de sa tribu, et partit en renouvelant à Marcel ses recommandations.

Le camp s'éveillait lentement; l'ombre des arbres très touffus à cet endroit empêchait les rayons du soleil levant de pénétrer dans la clairière. L'Aigle-Huron, toujours prudent, longea la partie de l'enceinte encore plongée dans une demi-obscurité. Là se trouvaient des enfants avec leurs mères et des Indiens qui n'avaient pas encore atteint l'âge d'homme. Il écouta leurs propos sans oser s'approcher des groupes. Une grande affaire alimentait les conversations; le Loup-Cervier, disait-on, avait profité de l'absence d'Owiciata pour quitter le camp avec une quinzaine d'Onondagas, entraînant la fille du juif Abiram. Dans quel but? on l'ignorait. Il était à supposer que l'astucieux Indien avait voulu éloigner Noëmi de l'endroit où la pro-

tection des anciens et des matrones de la tribu pouvait lui servir de sauvegarde. Il avait choisi la nuit pour accomplir ses mauvais desseins et il était parti depuis plus de trois heures.

L'Aigle-Huron en savait assez; il retourna en toute hâte auprès de Marcel qu'il trouva à son poste.

— Noëmi n'est pas là, dit le jeune Indien. Il faut aller à sa recherche et trouver la piste du Loup-Cervier.

— Que dites-vous? s'écria le trappeur. Ce monstre a osé partir avec ma fiancée!

— Le chasseur blanc saura tout. Partons d'abord; en route, il y aura de l'ouvrage pour la langue et pour les yeux, aussi bien que pour les jambes.

Chemin faisant, le guide de Marcel lui communiqua ce qu'il savait concernant l'entreprise du Loup-Cervier. La piste que les ravisseurs, dans leur précipitation, avaient négligé de dissimuler, conduisit les deux chercheurs à peu de distance des ruines de William-Henry. A cet endroit, la route suivie par les Onondagas tournait brusquement à gauche, s'écartant des

traces nombreuses laissées par les Anglais qui, après leur défaite, étaient venus se rallier à leur premier point de concentration. Marcel et l'Aigle-Huron marchèrent encore quelque temps, sans perdre une seule fois la piste; ils arrivèrent enfin, au plus profond de la forêt, auprès d'un ruisseau dissimulé sous les lianes.

— Le Loup-Cervier n'est pas loin, dit Marcel, j'entends des froissements de broussailles.

— Mon frère ne se trompe pas, fit l'Indien; toute la troupe est autour de cette tente installée là-bas, sous ce gros arbre.

Le trappeur regarda dans la direction indiquée; il entrevit alors une femme au milieu d'un groupe d'hommes. C'était Noëmi que les Onondagas forçaient à entrer dans l'abri qu'ils lui avaient préparé.

— Que vont-ils lui faire? demanda Marcel dont le sang commençait à s'échauffer.

— Les Indiens sont des témoins trop nombreux pour que le Loup-Cervier ose rien entreprendre contre la jeune fille, dit l'Aigle-Huron. Si le chasseur blanc veut me laisser faire et se tenir en repos pendant quelque temps, j'irai chercher Owiciata dont j'ai rencontré la piste

dans la journée d'hier, et je l'informerai de ce qui se passe. Nul doute que le chef ne vienne en toute hâte rétablir l'ordre dans sa tribu.

Marcel ne fit aucune objection ; il promit d'attendre patiemment, se réservant, à part lui, d'agir suivant les circonstances. Une fois seul, il continua à observer les Onondagas et la tente qui renfermait sa fiancée. Les Indiens vaquèrent à diverses occupations jusqu'au moment où leur chef temporaire, après les avoir réunis en une sorte de conseil, les envoya tous dans des directions différentes, les uns pour couper du bois, les autres pour aller à la recherche de quelques pièces de gibier.

— Bon! se dit Marcel, mon ennemi est seul ; il a peut-être éloigné ses compagnons pour avoir toute liberté de tourmenter Noëmi. Qu'il prenne garde, il aura affaire à moi ; je n'attendrai certainement pas le retour de l'Aigle-Huron pour défendre ma fiancée.

Les prévisions du trappeur ne tardèrent pas à se réaliser. Dès que le Loup-Cervier eut vu disparaître le dernier de ses Indiens, il pénétra dans la tente et en fit sortir Noëmi. Il tenait la jeune fille par le poignet et la traînait en

employant toute sa force, car elle résistait énergiquement en appelant à son aide. Dans son désespoir, elle eut même sur les lèvres le nom de Marcel ; il n'en fallut pas davantage pour amener immédiatement son fiancé auprès d'elle. Le trappeur bondit sur le Loup-Cervier qui, surpris à l'improviste, se laissa saisir à la gorge avant d'avoir pu crier. Malheureusement pour Marcel, quelques Onondagas, accourus à l'appel de Noëmi, revinrent sur leurs pas et séparèrent les combattants. Un Indien leva même son tomahawk sur la tête du jeune homme pour l'immoler à ses instincts sanguinaires; Marcel le prévint en lui plongeant son couteau dans le cœur. L'Onondaga tomba comme une masse; la mort avait été foudroyante. Les autres entourèrent aussitôt le meurtrier et lui lièrent les bras et les jambes, tandis que le Loup-Cervier faisait entrer Noëmi dans la tente. Le reste de la troupe arriva successivement, et quand tous les Indiens furent de retour, le trappeur fut condamné à la torture. Trois hommes eurent la consigne de veiller à ce que la jeune fille ne pût s'échapper, et les apprêts du supplice commencèrent.

Un arbre, isolé dans un espace gazonné, servit de poteau. Marcel y fut attaché, le visage tourné du côté du lac, de sorte qu'il était ébloui par les rayons du soleil, tandis que ses persécuteurs, tournant le dos à l'astre du jour, étaient placés de manière à viser tout à leur aise et à diriger leurs projectiles aussi près que possible de la tête ou des membres du patient. Ne voulant pas être dérangés dans leur cruel divertissement par les Onondagas restés au campement, ou par Owiciata et ceux qui l'avaient accompagné à la chasse, les Indiens convinrent de ne pas se servir de carabines, mais seulement du couteau, du tomahawk et de flèches. Quand tout fut prêt, ils apostrophèrent le trappeur et firent l'énumération des souffrances qu'il allait endurer. Marcel ne put s'empêcher de frémir en entendant les menaces de ses bourreaux ; il chercha à discuter avec eux.

— Ne pourriez-vous, dit-il, me faire juger par les vieillards et les chefs de votre tribu, avant d'en venir aux dernières extrémités ? Devant un conseil régulièrement composé, je saurais prouver que j'étais en état de légi-

time défense lorsque j'ai tué votre compagnon.

— Tais-toi, répondit le Loup-Cervier, tu vas mourir, après avoir enduré toutes les tortures infligées aux meurtriers.

Le cruel Indien jouit un moment du plaisir de contempler les tressaillements des muscles de son rival, qui n'était pas doué de cette fermeté dont les Peaux-Rouges, et souvent même les trappeurs, font preuve jusque dans les plus épouvantables tourments. Afin d'accroître encore l'angoisse de son prisonnier, il ajouta :

— Et sache bien qu'après ta mort, nous n'enverrons pas la belle Face-Pâle te rejoindre dans les territoires de chasse de ta nation : nous la conserverons parmi nous pour en faire la squaw du Loup-Cervier. Pourvu qu'elle soit une fidèle épouse, nous ne la rendrons pas beaucoup plus malheureuse que ses pareilles. Elle ira chercher le gibier abattu par son mari, qui lui dira exactement où il faut aller pour cela; elle rapportera l'animal privé de vie et si, tout d'abord, la charge est un peu lourde pour ses épaules, le Loup-Cervier consentira à l'accompagner, afin de lui donner du cou-

rage en l'excitant par quelques coups de corde appliqués avec une juste modération. Quand son époux fumera dans sa hache de guerre, le dos exposé au soleil, la femme blanche mettra l'ordre dans le wigwam, ira puiser de l'eau, fera cuire la venaison et servira le Loup-Cervier qui lui permettra, lorsqu'elle aura bien travaillé, de prendre les restes de viande qu'elle pourra trouver sur la natte, après le repas de l'Indien. En un mot, elle sera traitée comme il convient à une squaw, et la corde d'écorce garnie de nœuds, ne s'abattra sur son dos que si elle a mérité d'être châtiée. Tel sera le sort de la blanche Noëmi, après la mort de son premier fiancé.

A cette description de la vie de misère et d'abjection à laquelle allait être condamnée la pauvre enfant que le vieil Abiram avait promis de lui donner pour épouse, Marcel oublia tout ce qu'il devait lui-même souffrir avant sa mort.

— Lâche! cria-t-il au Loup-Cervier, tu peux me tuer, mais jamais les chefs onondagas ne te permettront de devenir le tyran de Noëmi; ils la rendront à son père et t'exileront de la tribu que tu déshonores.

Le Loup-Cervier, irrité des paroles du trappeur, lança son tomahawk; l'arme s'enfonça dans l'arbre en coupant les liens qui retenaient les bras de Marcel. Le jeune homme se baissa rapidement, arracha la corde passée autour de ses jambes, et, avant que les Indiens fussent revenus de leur surprise, il avait disparu dans les fourrés. Apercevant un arbre très touffu, il en escalada le tronc et s'installa entre deux branches fourchues, à quinze pieds environ du sol. De là, il vit passer le Loup-Cervier avec ses complices qui le cherchaient et ne pouvaient trouver sa piste, mêlée par hasard à une autre que les hommes récemment sortis de la clairière avaient laissée sous les arbres.

Les Onondagas étaient déjà loin; il n'y avait plus auprès de la tente que les trois hommes chargés de la garder. Marcel pouvait échapper à ses ennemis, mais il ne voulait pas abandonner sa fiancée. Il résolut de la sauver ou de périr avec elle; dans ce dessein, il descendit de l'arbre et se dirigea en rampant vers la retraite de Noëmi. Les gardiens étaient réunis devant la porte, prêtant l'oreille au bruit lointain de la course de leurs compa-

gnons. Le trappeur put s'approcher de la tente jusqu'à toucher les peaux qui en formaient les parois. Avec un couteau qu'il avait réussi à cacher dans sa ceinture avant son arrestation, il se ménagea une ouverture à laquelle il appliqua son œil. Noëmi lui apparut agenouillée, la tête dans ses mains; elle semblait en prière.

— C'est moi, dit tout bas Marcel.

— Vous! répondit la jeune fille. Avez-vous le moyen de me délivrer?

— Pas encore, mais je ferai tout ce qui sera nécessaire dans ce but. Convenons de la marche à suivre; il n'y a pas de temps à perdre.

Le trappeur n'en put dire davantage. Une corde s'abattit entre lui et la tente; ses bras se trouvèrent fixés le long de son corps, ses jambes furent solidement liées et, porté par quatre Indiens, il se vit ramené et attaché de nouveau à l'arbre fatal. Le malheureux se laissa enlever sans prononcer une parole; saisi d'une sorte de torpeur, il tomba dans un découragement profond. La vue des préparatifs faits pour son supplice put seule le tirer de son engourdissement; il trembla de tous ses

membres, à la grande satisfaction du Loup-Cervier qui recommença à l'injurier.

— Nous savions déjà que les Visages-Pâles étaient aussi faibles que des squaws, dit l'Onondaga; mais nous n'avions pas encore vu un trappeur du Canada prêt à s'évanouir devant les tomahawks des Hommes-Rouges. Que mes frères cherchent un jupon; nous allons habiller ce guerrier en femme, et nous lui ferons porter nos fardeaux, bercer nos pappooses, ranger nos wigwams. Apportez de l'eau, donnez-lui à boire, sans quoi nous ne pourrons le torturer, car il va perdre connaissance. Fixez bien sa tête au poteau, afin que nous soyons à même de l'encadrer dans un cercle de flèches.

Après que de nouvelles bandelettes eurent été attachées au front de Marcel, les traits sifflèrent dans l'espace : aucun ne toucha la tête du patient qui fut bientôt entourée d'une couronne de flèches habilement dirigées. L'abattement du trappeur avait fait place à la résignation; il demandait au Ciel de mettre fin à ses tortures et de protéger la pauvre Noëmi, si elle devait rester seule à la merci des sauvages.

Tous les Onondagas présents n'approuvaient

pas la conduite du Loup-Cervier. Il y avait parmi ces Indiens un homme d'âge mûr qui s'était laissé entraîner avec eux, plutôt dans le dessein d'empêcher les actes de violence que dans le désir d'y prendre part. Il avait été appelé le Siffleur, à cause de son habileté à faire sortir de ses lèvres le sifflement de certains oiseaux et celui des reptiles d'Amérique. Aussitôt après l'épreuve des flèches, le Siffleur se retira auprès de la tente et produisit le son aigu qui annonce ordinairement la présence du serpent. Le Loup-Cervier se retourna, et ne voyant pas l'Indien qui s'était caché derrière les arbres, il crut qu'un animal nuisible s'était introduit auprès de Noëmi par l'ouverture qu'avait pratiquée Marcel. Le Siffleur, pendant ce temps, avait manœuvré de façon à reparaître auprès du poteau de torture; il se dirigea ostensiblement vers le Loup-Cervier et lui conseilla de faire transporter ailleurs les peaux et la perche qui les soutenait, afin d'éviter le voisinage des serpents.

Le bon Indien cherchait ainsi à retarder le supplice de Marcel, à l'empêcher même, en donnant au chef des Onondagas le temps d'ar-

river. Il avait remarqué une double trace du côté où était arrivé le trappeur, et il se doutait bien qu'Owiciata pouvait être averti de ce qui se passait. Un autre que le Siffleur s'était aperçu que Marcel avait eu un compagnon de route en venant à la clairière. Le frère du sauvage dont le corps gisait sous les arbres brûlait d'un violent désir de vengeance. Il avait découvert aussi la double piste et reconnu la marque des pas de l'Aigle-Huron. Il vit donc avec déplaisir le déplacement de la tente, qui occasionnait un nouveau délai, et il apostropha le ravisseur de Noëmi.

— Les Indiens perdent un temps précieux, dit-il; la mort de mon frère ne sera pas vengée avant le retour d'Owiciata.

— Le chef ne sait pas que nous sommes ici, répondit le Loup-Cervier.

— Il a dû en être informé ou il va l'être par l'Aigle-Huron. Voici les empreintes que le jeune Indien a laissées à l'endroit même où le Loup-Cervier veut faire dresser la tente de la jeune fille.

Les Onondagas examinèrent les traces et reconnurent qu'en effet l'Aigle-Huron avait passé

sur le bord de la clairière. Le Loup-Cervier se hâta alors de faire rentrer Noëmi ; il enleva le bandeau qu'il avait placé sur les yeux de la jeune fille pour l'empêcher de voir son fiancé, et il ordonna à ses compagnons de reprendre leurs armes. Bientôt, les couteaux, lancés par des mains adroites, s'enfoncèrent dans le tronc de l'arbre, après avoir souvent effleuré le corps de Marcel. Le Siffleur, qui voulait dissimuler ses sentiments de sympathie pour le trappeur, fut celui qui plaça son arme le plus près de la tête du patient. Il reçut froidement les éloges qui lui furent adressés et profita de la circonstance pour amener une nouvelle suspension du jeu sanguinaire auquel se livraient les Indiens.

— Le trappeur paraît engourdi, fit-il remarquer. Si nous le laissons dans cette situation, il ne sera plus capable de supporter la torture. Délions-le, pour qu'il se repose et prenne de nouvelles forces ; ensuite, nous allumerons à ses pieds un feu de branches fraîchement coupées, dont la fumée entrera dans sa bouche et dans ses yeux.

Des regards d'intelligence échangés entre plusieurs Indiens prouvèrent qu'un certain nombre

des compagnons du Loup-Cervier commençaient à se lasser du spectacle barbare auquel ils assistaient. Ce que voulait le Siffleur c'était, non seulement procurer un moment de répit à Marcel, mais surtout produire une colonne de fumée assez épaisse pour appeler de loin l'attention d'Owiciata et l'engager à hâter sa marche. Son conseil fut suivi, malgré l'opposition du frère de l'Onondaga tué par le trappeur. Marcel, une fois délié, s'étendit sur le sol et adressa des yeux un remerciement muet à l'Indien dont il avait deviné les intentions bienveillantes. Le Siffleur feignit de ne rien voir; il prit un air féroce en travaillant à former le bûcher, dans lequel il introduisit les branches les plus humides qu'il put trouver et dont il écarta adroitement les morceaux de bois résineux ou trop secs. Quand les apprêts de la seconde partie du supplice furent terminés, le soleil avait déjà accompli la moitié de sa tâche journalière; les Indiens favorables à la cause du trappeur simulèrent une grande fatigue et proposèrent de prendre quelque nourriture.

— Les Onondagas se reposeront quand le meurtrier aura été rejoindre sa victime dans

les territoires de chasse du Manitou, s'écria le frère de l'Indien qui avait péri sous les coups du trappeur.

— Alors, il faut le faire mourir immédiatement et nous priver du spectacle de son agonie, répliqua le Siffleur, car nous avons faim et nous ne pouvons nous livrer plus longtemps à des exercices violents, sans goûter aux présents du Grand-Esprit, pour réparer nos forces. Allons! hâtons-nous de faire cuire nos aliments; il restera assez de bois pour enfumer le chasseur blanc.

— Et le trappeur mangera aussi, fit un Indien. Nous ne pouvons pas tourmenter un homme affamé.

— Oubliez-vous les coutumes des Peaux-Rouges? interrompit le Loup-Cervier, en jetant un regard soupçonneux sur celui qui venait de parler. Si le Visage-Pâle reçoit de nous de la venaison, il devient notre hôte et nous n'avons plus le droit de le faire périr.

— Mon frère parle sensément, se hâta de répondre le Siffleur. Mais, qui nous empêche de donner à la jeune fille double ration et de lui laisser toute liberté de nourrir son ami?

Les Indiens se rallièrent à cette idée ingénieuse. Noëmi fut pourvue d'une ample provision de viande, de farine de maïs et de fruits; elle s'empressa de sortir de sa tente et d'aller s'asseoir auprès de Marcel.

Pendant le repas, les deux jeunes gens furent laissés libres de parcourir à leur gré la clairière. Cette liberté n'était qu'apparente, et tous deux savaient bien qu'une rigoureuse surveillance était exercée à leur égard. Ils n'essayèrent donc pas de fuir; ils se contentèrent de converser ensemble.

— Je n'ai pas cessé d'adresser au Ciel de ferventes prières, tandis qu'on mettait votre courage à l'épreuve, dit Noëmi.

— Je vous ai vue, répondit Marcel.

— Oui, lorsque vous avez réussi à vous échapper; mais, comment n'avez-vous pas profité d'une si bonne occasion que vous fournissait la Providence?

— Il aurait fallu vous laisser entre les mains de ces sauvages.

— Ne pensez pas à moi : faites toutes les tentatives possibles pour fuir.

— C'est pour vous que je suis venu ici; je

ne m'éloignerai pas sans vous. Mais sachez que l'Aigle-Huron a été prévenir nos amis et que nous pouvons espérer bientôt du secours; quelques-uns des Indiens qui sont autour de nous essayent de faire traîner les choses en longueur, afin de donner à leur chef le temps d'arriver. Nous avons mieux à faire que de chercher à fuir; les heures s'écoulent et nos persécuteurs vont être interrompus dans leur infernale besogne. S'ils veulent, d'ailleurs, en venir aux extrémités, nul doute que le Siffleur et plusieurs autres Onondagas n'interviennent en notre faveur.

— Vos paroles me rassurent, fit la jeune fille tout émue; quand je vous quitterai, je me remettrai en prières et Dieu nous viendra en aide. Avez-vous vu mon cher et malheureux père? Comme il doit être inquiet!

— Je n'ai pas pénétré dans le camp des Onondagas; l'Aigle-Huron a été seul aux informations et m'a conduit ensuite ici. Comment le Loup-Cervier a-t-il pu vous faire quitter le lieu où vous aviez au moins la protection des vieillards et des femmes de la tribu?

— Je dormais profondément, sous la garde d'une jeune squaw, lorsque, réveillée brusque-

ment, j'entendis une voix d'homme appeler ma compagne. Le Loup-Cervier lui disait que son époux avait besoin d'elle pour soigner un enfant malade. C'était une feinte : après le départ de ma surveillante, je fus saisie, baillonnée et enveloppée dans une couverture. Deux Indiens me portèrent; d'autres suivirent avec les différents objets qui m'appartenaient, et la troupe sortit en silence de l'enceinte des huttes. A la faveur des ténèbres, mes ravisseurs, qui étaient sans doute de connivence avec les sentinelles, purent quitter le camp. On marcha longtemps, et, arrivés ici, les compagnons du Loup-Cervier dressèrent pour moi la tente dont ils s'étaient munis. Depuis, je n'ai plus eu d'espoir que dans la protection divine. Je l'ai invoquée sans relâche; c'est d'elle que nous viendra le salut dans cette partie reculée de la forêt où nos cris ne peuvent être entendus que par nos bourreaux.

— J'ai bon espoir, dit Marcel. La fumée épaisse que le Siffleur est parvenu à faire monter dans les airs révélera à l'œil exercé du chef la présence des Indiens maraudeurs. Mais je vois que le Loup-Cervier presse les siens de termi-

ner le repas; souhaitons que les trappeurs ne tardent pas à découvrir nos traces?

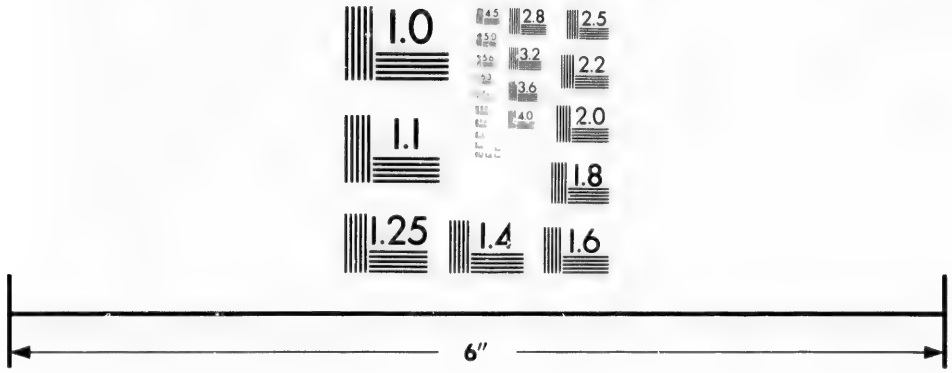
— Que pourraient vos camarades contre cette troupe?

— Ils ont avec eux vingt soldats français commandés par un sergent. On vient nous séparer; chère Noëmi, prenez courage....

Saisi par le bras, Marcel fut de nouveau lié à l'arbre, tandis que sa fiancée était reconduite dans la tente. Le Siffleur se chargea de rapprocher le bois des pieds du trappeur; il s'acquitta de ce soin avec une lenteur calculée. Enfin, le Loup-Cervier put donner l'ordre de commencer la nouvelle série d'épreuves : il s'agissait de lancer les tomahawks aussi près que possible du corps de la victime, sans l'atteindre. Plusieurs Indiens tentèrent l'épreuve avec un rare bonheur; le Siffleur, connaissant la précision de leur coup d'œil, ne craignit rien pour son protégé et laissa traîner en longueur cette lutte d'adresse, à laquelle il prit lui-même une part effective.

Nous avons dit que les armes à feu ne devaient pas être employées, dans la crainte d'attirer les importuns par le bruit des détonations; il

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
4.0
2.5
2.2
2.0
1.8

1.1
1.0

fallut, en conséquence, chercher un exercice qui pût remplacer le tir à balle. Un Onondaga proposa de recommencer les épreuves des flèches, des couteaux et des haches avec une variante : le feu serait mis aux branchages amassés autour de l'arbre et, lorsque le trappeur se trouverait enveloppé de fumée, les Indiens lanceraient leurs armes contre lui. Ce jeu était très dangereux pour Marcel dont la dernière heure allait certainement sonner, si quelque secours n'arrivait pas avant la mise à exécution du projet des Onondagas.

Noëmi avait entendu la proposition faite par l'Indien ; elle se rendit compte de la situation critique dans laquelle allait se trouver son fiancé. Écartant brusquement ses gardiens, elle s'élança au-devant du Loup-Cervier qui allait jeter son couteau. Elle lui saisit le bras et réussit à le désarmer. Un autre Onondaga brandissait son tomahawk : Noëmi voulut s'opposer à ce qu'il le lançât contre le patient. Le farouche Indien résista ; elle se précipita à ses pieds et parvint à l'émouvoir assez pour lui causer une sorte d'hésitation. Cependant le Loup-Cervier avait saisi sa hache de guerre

qu'il faisait déjà tournoyer au-dessus de son épaule droite. La jeune fille, se traînant sur les genoux, alla jusqu'à lui en suppliante. Il la repoussa brutalement et fit quelques pas en arrière. Alors Noëmi, n'écoutant que son courage, courut à l'arbre entouré de fumée, dispersa du pied les branches en feu et, placée devant Marcel, les bras étendus, elle jeta aux Indiens un regard de défi. Avec sa robe de couleur claire, ses cheveux épars sur ses épaules, ses yeux brillant de fierté, elle apparut comme un blanc fantôme interposé entre la victime et ses bourreaux. La plupart des Onondagas, en la voyant ainsi, renoncèrent à leur cruel amusement : le couteau glissa entre leurs doigts, la hache sembla lourde à leur bras, ils ne trouvèrent plus que des flèches émoussées dans leurs carquois.

Deux hommes seulement s'obstinaient à viser quand même l'arbre auquel le trappeur était attaché : le Loup-Cervier et l'Indien qui avait perdu son frère refusaient d'abandonner leur vengeance. Marcel, tremblant pour la vie de la jeune fille, la suppliait de s'éloigner, de le laisser mourir sous les coups de ses ennemis,

et de ne pas s'exposer avec lui. Noëmi ne voulait pas quitter son fiancé ; elle tenait à lui servir de bouclier, et se haussait sur la pointe des pieds, regrettant de ne pouvoir protéger la tête du jeune homme comme le reste de sa personne. Cet héroïque dévouement ne fit qu'accroître la rage du Loup-Cervier qui lança sa hache : la jeune fille ne bougea pas, malgré les supplications de Marcel. Le sang qui avait injecté les yeux de l'Indien ne lui permit pas de viser avec son adresse habituelle : l'arme passa à deux pieds de l'arbre. Aussitôt, l'autre Onondaga, avant que ses compagnons indignés eussent pu l'en empêcher, fit voler également dans l'air son tomahawk ; moins troublé que le Loup-Cervier, il atteignit l'arbre, effleurant l'épaule de Noëmi. Le sang coula et descendit lentement sur la robe de la jeune fille que l'émotion fit évanouir. Marcel, au comble de l'exaspération, s'agita avec tant de violence qu'il rompit ses liens et, s'emparant de la hache, il fendit le crâne du Loup-Cervier accouru auprès de Noëmi.

CHAPITRE IX

Une armée en déroute. — Le jeune messager. — Le retour du chef onondaga. — La rançon des chevelures.

En quittant Marcel, l'Aigle-Huron s'était mis en quête des traces qu'avait dû laisser Owiciata. Le jeune homme commença par retourner au lieu où les Onondagas avaient leur campement principal. Non loin des premières huttes, il aperçut une piste qui lui parut être celle qu'il cherchait. Il la suivit sans perdre de temps jusqu'à une caverne où le chef avait dû s'arrêter. L'Aigle-Huron était dans la bonne voie et serait arrivé rapidement auprès d'Owiciata, si un contretemps n'avait brusquement interrompu sa marche. Des marques de pas appartenant certainement à des blancs se mêlaient aux traces

indiennes. Bientôt, des voix résonnèrent sous les arbres et le bruit cadencé d'une troupe en marche dénota la présence d'hommes armés à peu de distance de la caverne. Le Huron se cacha avec soin et attendit; à travers une fissure des rochers, il distingua des uniformes rouges. C'étaient des Anglais qui arrivaient, au nombre de douze ou quinze. Le jeune Indien se rappela qu'il avait récemment modifié l'arrangement de son costume et changé la disposition des plumes de sa coiffure, afin de se faire passer pour Onondaga. Il s'applaudit d'abord de cette métamorphose, en pensant que si sa retraite était découverte, il pourrait dire qu'il appartenait à une troupe hostile aux Français. Cependant, les idées que les missionnaires avaient essayé de faire germer dans son esprit, l'horreur du mensonge qu'ils lui avaient inspirée, ne tardèrent pas à combattre sa première résolution. D'un côté, sa nature indienne lui représentait qu'il était de bonne guerre de tromper ses ennemis; d'un autre côté, son ardeur de néophyte le portait à une détermination héroïque, dût-il lui arriver malheur à cause de sa franchise. Il en était là de ses réflexions; tiraillé en sens con-

traire par ses habitudes anciennes et ses convictions nouvelles, il ne savait à quel parti s'arrêter, lorsque certains mots prononcés par les soldats qui avaient découvert sa trace mirent fin à son hésitation. Comprenant un peu l'Anglais, comme la plupart des Peaux-Rouges des frontières, il put entendre le colloque suivant :

— C'est probablement un de ces chiens d'Onondagas qui ont refusé de se joindre à nous, dit un soldat; son affaire sera vite réglée. Le général Abercromby ne laissera pas échapper une pareille occasion de vengeance.

— Oui, répondit un autre, nous le conduirons aux ruines de William-Henry et, devant la forteresse détruite par Montcalm, il apprendra ce qu'il en coûte de trahir les troupes britanniques, lorsqu'elles ont besoin du concours de tous leurs alliés.

L'Aigle-Huron n'eut pas besoin d'entendre de plus longs discours. Son parti fut pris : ayant rétabli l'ordonnance de sa coiffure et de ses vêtements à la façon de sa tribu, il sortit paisiblement de la caverne et marcha au-devant des soldats. Immédiatement entouré, il demanda ce qu'on voulait à un Indien inoffensif.

— De quelle tribu êtes-vous? fit un sous-officier.

— Je suis Huron, répondit le jeune homme.

— Patrick est-il ici? dit le sergent. Depuis qu'il bataille en Amérique, il doit savoir distinguer ces Indiens. Pour moi, ce sont tous des Peaux-Rouges, c'est-à-dire des hommes sans foi ni loi.

Le soldat nommé Patrick arriva à l'appel de son supérieur et déclara sans hésiter que le prisonnier était un Huron. La troupe alors se mit en marche vers le lieu de ralliement des bandes anglaises qui continuaient à débarquer du lac Horican.

Le plus grand désordre régnait dans l'espace compris entre les ruines de William-Henry et la lisière des bois. Cette armée, venue de New-York et d'Albany, qui s'était concentrée plusieurs jours auparavant au pied de la forteresse, avec l'espoir de réparer l'échec dont les pierres éboulées, calcinées par le feu, lui rappelaient le souvenir, se trouvait maintenant dans une situation des plus pénibles. Les régiments décimés étaient privés des chefs qui, sous la direction de lord Howe, les avaient pliés au joug de la discipline; les officiers survivants ne jouissaient

plus du prestige nécessaire pour rétablir cette belle ordonnance qui faisait précédemment l'admiration de leurs alliés américains. Les différents corps étaient confondus dans un lamentable pêle-mêle : des grenadiers, assis auprès du feu, la tête basse, les coudes sur les genoux, bivouaquaient avec des chasseurs; le célèbre régiment de Royal-Américain avait ses hommes disséminés un peu partout. Des soldats rôdaient dans les bois, d'autres étaient encore sur le lac. Un grand nombre de volontaires avaient regagné Albany pour se disperser et retourner à leurs occupations habituelles. Quelques chefs s'efforçaient de relever le moral des soldats; mais, pour arriver à ce résultat, il fallait d'abord rétablir l'ordre et la discipline. Or, les habitudes d'obéissance avaient momentanément disparu dans la confusion qui régnait partout. Les chariots de provisions étaient assiégés par une multitude gaspillant les denrées qui, faute d'une sage répartition, allaient manquer aux survivants de la malheureuse affaire de Ticondéroga. Enfin, les ruines de William-Henry servaient encore une fois de théâtre à une scène humiliante pour l'orgueil britannique.

L'Indien, dont l'escorte avait beaucoup de peine à se frayer un chemin jusqu'à la tente d'Abercromby, remarqua la triste situation de l'armée anglaise; il ne put s'empêcher de comparer le lamentable tableau qu'il avait sous les yeux au spectacle de l'allégresse des soldats de Montcalm, acclamant leur général après la victoire. Il fut alors fier d'appartenir à une tribu amie de la France, et il persévéra dans sa résolution de revendiquer hautement sa qualité de Huron.

Un officier aborda le sergent et lui demanda d'un ton de mauvaise humeur pourquoi il amenait un Indien dans le camp.

— C'est un prisonnier, répondit le chef de l'escorte.

— Nous n'en avons que faire, dit l'officier. La guerre est finie pour la saison, et les Peaux-Rouges sont libres de parcourir en paix le Canada.

— Ce jeune homme se cachait : nous avons supposé qu'il avait de mauvais desseins.

— Quelle est votre tribu? demanda l'officier.

— Celle des Hurons, fit le prisonnier en levant la tête.

— Très bien; je ne vous aurais pas pardonné de faire partie de la tribu des Onondagas. Ces coquins nous ont abandonnés au dernier moment; ils auraient cependant pu faire une heureuse diversion en scalpant quelques Français. Nous aurions payé chaque chevelure aussi cher qu'une peau de castor.

Le sang monta au front de l'Aigle-Huron; indigné d'entendre un pareil discours, il s'écria :

— Les Francs sont les créatures privilégiées du Grand-Esprit; ils ne peuvent être comparés à des castors dont on vend la dépouille.

— Bravo! jeune homme, dit l'Anglais sans se fâcher; vous êtes un ennemi loyal et nous n'avons aucune haine contre vous; si notre général en chef y consent, vous pourrez continuer votre route.

Abercromby était plongé dans les plus amères réflexions, lorsqu'on vint lui demander ses ordres au sujet du prisonnier.

— Ce jeune Indien a répondu avec franchise à nos questions, fit l'officier; à moins que Votre Honneur ne le soupçonne d'espionnage, nous pourrions lui rendre la liberté.

— Qu'aurait-il à espionner? demanda le géné-

ral. Montcalm sait bien qu'il nous a battus, et peu lui importe d'apprendre en quel endroit nous rallions les tristes restes de notre armée. Nous prendrons assurément notre revanche, mais dans une autre région; quant à notre projet de remonter les lacs jusqu'à Montréal, l'exécution en est ajournée. Laissons donc aller cet enfant où bon lui semblera; qu'il ne puisse pas dire à ceux de sa tribu et à leurs alliés les Français que nous avons cherché à nous venger sur lui de notre insuccès. J'ai sévèrement blâmé une compagnie qui a attaqué hier une troupe d'Onondagas et n'a réussi qu'à se faire battre une seconde fois par nos vainqueurs dont un détachement rôdait au milieu des bois.

L'officier s'inclina devant Abercromby et se hâta de faire exécuter un ordre qui s'accordait avec ses idées personnelles.

Ayant recouvré sa liberté, l'Aigle-Huron accéléra sa marche, afin de réparer le temps que les Anglais lui avaient fait perdre. Il gagna la partie la plus touffue de la forêt qui s'étendait à l'ouest des ruines, et retrouva bientôt la piste d'Owiciata. A sa grande surprise, il constata en même temps l'existence d'autres traces de blancs.

Les paroles de menace prononcées contre les Onondagas lui revinrent à l'esprit; il soupçonna la vérité et hâta le pas pour voir si, comme il le craignait, les Anglais avaient attaqué leurs alliés infidèles. Plus loin, sa perplexité redoubla en reconnaissant les traces du Castor et de Rosée-de-Mai, mêlées à celles des trappeurs et des soldats de Coclès. Qu'était-il résulté de la triple collision dont il entrevoyait la possibilité? L'heureuse disposition d'esprit à laquelle est habituellement portée la jeunesse ne lui fit redouter aucun malheur; il eut confiance dans la valeur française, dans l'expérience des trappeurs et dans l'astuce indienne.

L'Aigle-Huron ne tarda pas à atteindre l'endroit où ses amis avaient précédemment établi leur observatoire et d'où ils avaient découvert l'embuscade tendue aux Onondagas. Étendu sur le sol, il rampa avec précaution et se trouva en position d'embrasser d'un coup d'œil la situation de ceux qu'il cherchait. Owiciata, qui avait retardé de quelques heures son départ, présidait un conseil de blancs et d'Indiens, tandis que les soldats s'apprêtaient à se mettre en route. L'Aigle-Huron se montra et prit place à côté du

chef, attendant qu'on l'interrogeât. L'Onondaga comprit, à la flamme qui brillait dans le regard du jeune homme, qu'il se passait quelque chose de grave dans sa tribu.

— Les Hommes-Rouges et leurs amis doivent-ils partir? demanda-t-il.

— Ils doivent aller du côté où se lève le soleil, répondit l'Aigle-Huron; il faut que le chef s'oppose à l'exécution des projets du Loup-Cervier qui a soustrait la belle Face-Pâle à la protection des anciens et des matrones.

Malgré ses efforts pour contenir sa colère, Owiciata ne put réprimer un geste violent; ses yeux brillèrent et sa bouche s'ouvrit pour donner en termes brefs l'ordre de partir de suite. Tous s'empressèrent d'obéir; le chef parut satisfait et, d'une voix plus douce, il demanda à Rosée-de-Mai si elle pourrait suivre la troupe qui allait marcher d'un pas rapide.

— L'ami de mon père oublie-t-il que l'Éclair est prisonnier? fit la jeune Indienne.

— Il ne court aucun danger, dit Owiciata.

— C'est vrai, mais j'ai hâte de le rejoindre. Je suis impatiente aussi de revoir ma sœur adoptive, la fille du vieil Abiram. Ne vous inquié-

tez pas de Rosée-de-Mai ; que vos pieds effleurent à peine la terre, que ni lianes, ni rochers, ni torrents ne vous arrêtent ; il faut arriver là-bas avant que le Loup-Cervier ait eu le temps de terrasser le défenseur de la douce Noëmi. Le jeune trappeur est resté seul en présence de plusieurs Indiens : il ne peut être sauvé que par la présence du chef à qui tous doivent obéir.

Owiciata connaissait le courage et la vigueur de Rosée-de-Mai ; il fit ce qu'elle lui demandait, sachant bien que la vaillante Indienne ne resterait pas en arrière. Les trappeurs et les soldats de Coclès suivirent les Onondagas, et la troupe, guidée par l'Aigle-Huron, parvint à l'endroit où sa présence était si nécessaire, au moment même où Marcel, après avoir fendu la tête du Loup-Cervier, était menacé par le frère de sa première victime. L'arrivée du chef produisit l'effet d'un coup de théâtre. Les anciens compagnons du Loup-Cervier, gagnés pour la plupart à la cause des deux fiancés, s'étaient déjà élancés au secours du trappeur qui, agenouillé auprès de Noëmi cherchait à la ranimer. Owiciata, dont l'œil d'aigle avait embrassé l'ensemble de

la scène, s'avança, suivi de Rosée-de-Mai, vers le fond de la clairière. Il contempla avec tristesse les corps des deux guerriers étendus sans vie, tandis que l'Indienne, aidée de Marcel, soulevait la tête de la jeune fille et lui prodiguait des soins intelligents. Noëmi ouvrit les yeux; les couleurs reparurent sur son beau visage. Rosée-de-Mai eut son premier sourire : elle lui montra son fiancé sorti sain et sauf des terribles épreuves auxquelles il avait été soumis.

— Cette enfant pourra-t-elle partir avec nous? demanda le chef.

— Sa blessure est sans gravité, répondit l'Indienne; l'émotion seule a produit son évanouissement.

— Nous la porterons, firent ensemble les trappeurs.

— Je saurai marcher, appuyée sur le bras de Marcel, dit Noëmi; mais si la fatigue me prend en route, j'accepterai avec reconnaissance les services de mes amis.

— Cachez soigneusement ces corps, afin de les soustraire à la voracité des bêtes féroces, reprit Owiciata. Le conseil de la tribu fixera

le jour des funérailles des deux guerriers que nous avons perdus.

Le jour touchait à son déclin lorsque les Onondagas atteignirent les huttes du campement principal, sur les bords de l'Horican. Les trappeurs, les Hurons, Noëmi et le sergent entrèrent avec eux dans l'enceinte; les soldats établirent leur bivouac pour la nuit à un mille de distance. Owiciata eut un entretien sommaire avec les principaux de la tribu et, de concert avec eux, décida que les événements des derniers jours seraient examinés le lendemain, dans le conseil des vieillards et des chefs.

Abiram, depuis le matin, pleurait l'absence de sa chère Noëmi; il demandait à tous les Indiens, à toutes les squaws s'ils savaient où se trouvait l'enfant de son cœur, la joie de sa vieillesse ; il suppliait les jeunes gens d'aller à sa recherche, promettant des peaux de castors à celui qui ramènerait l'absente. Les Onondagas prenaient en pitié sa douleur; mais l'expédition du Loup-Cervier avait été préparée si habilement que personne, en dehors de ses complices, ne connaissait le lieu de sa retraite. Le pauvre père, rôdant sans cesse au delà de la dernière

ligne des huttes, fut l'un des premiers à apercevoir les Indiens et les trappeurs qui escortaient sa fille. Noëmi se jeta dans ses bras et, par ses caresses, le consola de tout le chagrin qu'il avait éprouvé dans la journée; elle ne le quitta que pour aller prendre, auprès de sa compagne de voyage, le repos dont elle avait tant besoin.

Les premiers rayons du soleil, trouvant une ouverture dans la peau de bison qui recouvrait la tente de Noëmi et de Rosée-de-Mai, vinrent au matin se jouer dans la chevelure noire et sur le visage olivâtre de la jeune Indienne. Celle-ci se réveilla et, appuyée sur son coude, tourna aussitôt les yeux vers sa compagne. La blanche fille du juif Abiram dormait encore paisiblement; la légère écorchure de son épaule était cicatrisée. Rassurée sur le compte de Noëmi, Rosée-de-Mai replaça doucement sa tête sur la natte enroulée qui lui servait d'oreiller : elle songea alors à son époux qu'elle espérait délivrer, grâce à l'intervention d'Owiciata; elle pensa à son pappoose qu'une bonne squaw soignait en son absence. Elle resta ainsi jusqu'à ce que la jeune fille s'éveillât; elle s'entretint

alors des derniers événements et forma les plus beaux projets d'avenir. Cet innocent bavardage n'empêcha pas les deux amies de s'acquitter des menus ouvrages domestiques qu'exigeaient le soin de leurs personnes, l'ordre de leur modeste habitation et la préparation des aliments qui devaient composer leur premier repas. Toutes deux avaient fait précéder ces occupations féminines d'une fervente prière adressée à Celui qui avait préservé les jours de l'Éclair et de Marcel, sauvegardé l'honneur de l'épouse et de la fiancée, béni les efforts des généreux protecteurs de Rosée-de-Mai et de Noëmi.

L'Indien chargé des fonctions de crieur public appela les vieillards et les chefs au conseil; il avertit aussi les autres personnes désignées pour assister à la réunion, et notamment l'épouse de l'Éclair, ainsi que sa compagne. Le sergent Coclès, les trappeurs, les Hurons, furent également invités à pénétrer dans la grande hutte où l'émissaire d'Abercromby avait été reçu quelques jours auparavant par Owiciata. Celui-ci commença par exposer qu'en son absence des désordres avaient eu lieu, et qu'il en était résulté la perte de deux guerriers onondagas.

Il dit que le trappeur Marcel les avait tués et que, d'après la loi des forêts, il était redevable de deux chevelures envers la tribu. Il ajouta que le chef Huron, dont l'épouse était présente, avait lui-même à répondre d'une chevelure enlevée autrefois à un chef onondaga. Ayant ainsi rempli son rôle d'accusateur public, Owiciata demanda au Conseil s'il voulait s'occuper des deux affaires et entendre les défenseurs des accusés. Après une courte discussion, il fut décidé que Marcel, pour les meurtres qui lui étaient imputés, et l'Éclair, pour celui qu'il avait commis l'année précédente, allaient être jugés par l'assemblée des anciens chefs. Owiciata reprit alors la parole en ces termes :

— Depuis le dernier grand Conseil de la tribu, des événements importants ont eu lieu sur les rives du lac Horican. Les Onondagas ont vu passer les grandes pirogues des Habits-Rouges allant attaquer les Français dans leur fort de Ticondéroga; ils ont admiré l'ordre qui régnait dans les mouvements de l'armée anglaise. Ceux qui ne connaissaient pas les soldats du général de Montcalm ont pu les croire vaincus d'avance; mais ceux qui ont entendu les paroles

adressées par Owiciata à l'émissaire du général Abercromby savent maintenant que le chef onondaga ne se trompait pas en vantant le courage des Français. Les pirogues sont revenues plus vite qu'elles n'étaient parties. Le vent ne soufflait pas plus fort; les eaux n'avaient pas changé leur cours, elles allaient toujours du côté du nord. Pourquoi donc les Anglais étaient-ils si pressés? Parce qu'ils se croyaient poursuivis, après avoir été battus par des troupes quatre fois moins nombreuses que les leurs. Le général Abercromby est maintenant campé, avec les débris de son armée, auprès des ruines du fort William-Henry. Il a sous les yeux tout ce qui reste d'une position perdue par sa nation, à la suite d'un désastre qu'il s'était promis de réparer, en chassant les Français du Canada. Honteux de son dernier échec, il cherche à rétablir l'ordre dans son armée, avant de recommencer la guerre. Il ne peut cependant, malgré ses efforts, empêcher quelques-uns de ses soldats de courir les bois, en quête de nouvelles aventures. C'est ainsi que le chef Owiciata a été attaqué, tandis qu'il se livrait au plaisir de la chasse; heureusement pour lui, les Français,

le Castor et les trappeurs se sont trouvés sur son chemin. Mon frère Huron a sauvé la vie d'Owiciata : le Conseil doit lui tenir compte d'une chevelure. Le brave chef des Visages-Pâles, qui commande à vingt soldats, peut réclamer au moins huit chevelures. Enfin, les trappeurs ont fait également usage de leurs carabines; ils ont le droit de s'attribuer deux chevelures. Hommes puissants! je vous ai dit tout ce que vous deviez savoir pour rendre justice à ceux qui comparaissent devant vous : interrogez les accusés, ils répondront. Owiciata n'a plus rien à ajouter; il va reprendre sa place parmi vous.

Le Conseil fit appeler d'abord le sergent.

— Présent! dit Coclès.

Arrivé en face du vieillard qui présidait l'assemblée, le soldat s'établit carrément sur ses jambes et tourna légèrement la tête de droite à gauche, pour avoir son œil bien en face de celui qui allait l'interroger. A ce moment, un grand bruit se fit à la porte, et une femme, criant et gesticulant, se fraya un passage dans la hutte. C'était la veuve de l'Indien qui avait été tué le premier par Marcel. Elle alla se

placer dans un coin, à droite du sergent. Sans attendre qu'on l'interrogeât, elle commença à se plaindre et à exprimer à haute voix le tort que lui avait fait le meurtrier de son époux. Les chefs eurent pitié de sa douleur et, contrairement aux usages établis, la laissèrent parler ; mais son chagrin bruyant impatienta Coclès qui avait préparé de belles phrases à l'adresse des Indiens.

— C'est moi qui ai pris la responsabilité du meurtre de votre mari, dit-il. Adressez-vous à moi et non à ce trappeur qui n'a fait que défendre sa propre vie.

La jeune veuve regarda celui qui parlait et qui frisait sa moustache grise d'un air vainqueur. Elle lui trouva probablement une tournure agréable, avec son bel uniforme de grenadier et sa haute stature, car elle lui dit :

— Le Français connaît-il les usages de notre tribu? Quand une mère de famille est privée de son époux, elle s'adresse à celui qui l'a rendue veuve et lui demande s'il veut prendre soin des orphelins et nourrir la pauvre squaw. Le trappeur paraît avoir chargé son ami de remplir pour lui ce devoir; que le guerrier

blanc nous apprenne s'il veut sauver sa chevelure, en se conformant aux coutumes indiennes.

— Madame, répondit gravement Coclès, flatté des avances faites par la pauvre femme, j'ai le regret de vous apprendre que mes devoirs militaires réclament tous mes soins. Je suis néanmoins très honoré de vos offres gracieuses et je suis désolé de ne pouvoir les accepter.

La jeune mère ne se laissa pas calmer par le langage fleuri du sergent; elle changea de ton et se plaignit amèrement de ce que les chefs de la tribu ne lui faisaient pas rendre justice. Les membres du Conseil, ne pouvant réussir à lui imposer silence, allaient ordonner son expulsion, lorsque l'Épervier, cet Indien qui avait déjà pris la parole dans la réunion précédente, eut une idée ingénieuse. Il était assis à l'extrémité opposée de la hutte, à droite du vieillard qui présidait l'assemblée, et à gauche, par conséquent, du sergent Coclès.

— Ma sœur crie très fort, dit-il, et cependant je ne saisis pas le sens de ses paroles. Qu'elle vienne de ce côté, je lui indiquerai le moyen de décider le beau soldat à l'épouser.

La veuve s'empressa de changer de place;

quand elle fut près de l'Epervier, celui-ci l'engagea à adresser une nouvelle sommation à son débiteur récalcitrant. Coclès frisait toujours sa moustache, dont il enroulait les extrémités autour de son doigt. A peine la jeune femme l'eut-elle regardé de l'endroit où elle se trouvait, que les mots expirèrent sur ses lèvres.

— N'oseriez-vous plus contempler un Visage-Pâle? demanda l'Épervier.

— Le Grand-Esprit l'a subitement privé de la vue, répondit la veuve déconcertée. Il ne pourrait plus maintenant trouver la nourriture des pappooses et de leur mère.

Le sergent, un peu piqué de se trouver à son tour dédaigné par celle dont il venait de rejeter les offres, tourna brusquement la tête et dit :

— J'y vois tout aussi bien que vous, Madame; l'œil qui me reste est le bon, les Anglais ont pu s'en apercevoir à Carillon, et, pas plus tard qu'avant-hier, dans le ravin où ils avaient attaqué les Onondagas. Vous demandez qui prendra soin de vous et de vos enfants : adressez-vous au chef qui a ramené ses dix guerriers avec leurs chevelures.

— Comme je l'ai dit au Conseil, fit Owiciata, huit chevelures peuvent être attribuées aux soldats français venus à notre secours ; ces chevelures, heureusement préservées, rachèteront le premier meurtre commis par le jeune trappeur, et les huit guerriers onondagas qui ont échappé à la mort resteront tour à tour en sentinelle auprès du wigwam de la veuve, pour empêcher la famine d'y pénétrer.

— Très bien, reprit la jeune mère, je serai à l'abri de la misère ; mais qui caressera mes pappooses, qui me protégera, qui m'aimera ?

— Ma sœur ne pense-t-elle plus à son frère ? s'écria un Indien qui, ne pouvant entrer, parlait du dehors.

— C'est le frère de mon époux, dit la veuve. Il n'a pas de squaw : je puis accepter son appui.

La femme indienne souleva pour sortir la peau de bison qui servait de porte ; on vit alors Abiram qui écoutait avec attention les paroles des divers personnages réunis dans la hutte. Se voyant découvert, il entra résolument, traînant son paquet de fourrures.

— Mon petit Marcel, dit-il sans préambule,

doit épouser ma chère Noëmi. Comment pouvez-vous lui demander compte du meurtre de deux hommes qui en voulaient à sa vie? Et de plus, n'avait-il pas le droit de défendre sa fiancée? Par Abraham! si quelqu'un s'était avisé, il y a quarante ans, de me disputer le cœur de ma belle Débora, il aurait eu affaire à un gaillard déterminé.

— Le trappeur n'a plus à sa charge que le meurtre du Loup-Cervier, dit un chef; les compagnons du jeune homme vont répondre pour lui à ce sujet. Que l'un d'eux approche.

Le gros Dick, après s'être concerté avec Stéphane et Roger, vint prendre la place abandonnée par Coclès et déclara qu'il était en mesure de racheter le second meurtre imputé à Marcel. Le juif lui coupa la parole en offrant aux juges trois peaux de castors pour sauver son futur gendre.

— La vie d'un Indien ne peut être rachetée que par une ou plusieurs vies humaines, dit Owiciata. La peau des animaux ne vaut pas la chevelure des guerriers.

Abiram continuait à fouiller dans son ballot; il déployait ses fourrures l'une après l'autre.

— Je ne suis qu'un pauvre marchand, reprit-il; ayant toujours résisté aux offres malhonnêtes des Anglais, je n'ai aucune chevelure indienne à vous offrir. Jamais aucun trappeur n'a reçu de moi l'ordre de dépouiller la tête des Hommes-Rouges; je n'ai pas voulu m'enrichir en gagnant la prime du scalp.

— On ne vous demande pas de chevelure, interrompit un vieillard : laissez votre ami s'expliquer.

Abiram se tourna alors du côté de Dick et lui dit à voix basse :

— J'ai proposé trois fourrures, je maintiens mon offre; s'il fallait aller jusqu'à quatre, pour Marcel que j'aime comme un fils, je cèderais. Tu passerais alors cette peau de loutre qui a été si maladroitement déchirée lorsqu'on l'a retirée du piège.

Dick, s'arrachant non sans peine aux obsessions d'Abiram, expliqua au Conseil qu'il connaissait la loi des forêts et qu'il offrait de racheter le meurtre du Loup-Cervier, au moyen des chevelures ornant la tête de deux vigoureux Onondagas dont les amis de Marcel avaient sauvé la vie. Après une courte discussion qui

s'engagea entre les membres de l'assemblée, le doyen des vieillards déclara que Marcel n'ayant plus à répondre d'aucun meurtre, était libre de se retirer. Owiciata dit ensuite que Rosée-de-Mai avait une requête à présenter aux anciens et aux chefs de la tribu.

La jeune femme quitta Noëmi qu'elle tenait par le bras et se présenta devant le Conseil. Des regards d'admiration et de sympathie accueillirent son arrivée. Parmi les graves Indiens assis en demi-cercle dans la hutte, Rosée-de-Mai n'avait que des amis. Elle leva les yeux sur le plus âgé et reconnut un ancien chef militaire qui avait contribué à faire confier autrefois à son père la charge actuellement occupée par Owiciata; un autre avait bercé sur ses genoux la fille de l'Ours-Noir, mettant de côté tout décorum, en faveur de la gentillesse de l'enfant; celui-ci, touché de la douceur de ses chants, lui avait jadis décerné le surnom de Fauvette-Onondaga; celui-là, plus jeune, s'était associé à ses jeux. Plusieurs avaient contracté des alliances avec des membres de sa famille; quelques-uns étaient attachés à l'aimable squaw par les liens du sang : tous avaient

conservé d'elle le meilleur souvenir et la revoyaient avec les dispositions les plus bienveillantes.

— Ma fille est venue charmer les yeux des Onondagas, dit un Indien que son grand âge autorisait à parler ainsi. Elle est pour nous comme le rayon du soleil levant qui traverse, au printemps, le feuillage encore tendre des arbres. Tous veulent voir ce doux rayon qui doit réchauffer les cœurs des Hommes-Rouges. Que désire notre bonne Rosée-de-Mai? Veut-elle ouvrir son âme devant les chefs de la tribu de ses ancêtres?

Ainsi encouragée, l'Indienne exposa que le campement huron établi sous les murs de Montréal était dans la tristesse, par suite de l'absence du chef, prisonnier des Onondagas.

— Il me semble, dit-elle, voir les squaws devancer, chaque matin, l'apparition du soleil, pour inspecter du haut de la colline le chemin qui conduit à l'Horican; elles attendent l'arrivée de Rosée-de-Mai, accompagnée de son époux. Les pauvres femmes, déçues dans leurs espérances, retournent à leurs occupations quotidiennes et sont remplacées par les jeunes gens;

viennent ensuite les guerriers inquiets de la longue absence de l'Éclair, du Castor et de l'Aigle-Huron. Le Conseil de votre tribu qui compte mes parents au nombre de ses plus illustres chefs, voudra-t-il rendre un époux à Rosée-de-Mai, un père au cher pappoose qui gémit là-bas sur le sein de sa mère adoptive?

— L'Éclair a enlevé la chevelure d'un chef, répondit Owiciata : il en est débiteur envers la nation.

— Rien n'est plus juste, fit le Castor en prenant place auprès de sa protégée ; personne ici ne peut se soustraire à l'autorité de la loi indienne. L'Éclair a vengé le père de Rosée-de-Mai, lâchement assassiné. Le Conseil ne peut blâmer cette action ; mais il doit, malgré tout, exiger chevelure pour chevelure. Le Castor est prêt à donner satisfaction au peuple onondaga. Que mes frères tournent leurs regards vers le chef Owiciata et qu'ils lui demandent si le bras du vieux guerrier Huron sait encore manier la carabine, lorsqu'il s'agit de protéger un ami menacé par les Habits-Rouges.

— Rosée-de-Mai, dit le vénérable président de l'assemblée, le Castor a sauvé la vie de notre

vaillant chef; la chevelure d'Owiciata rachètera celle dont l'Éclair avait à répondre. Votre époux est libre : allez, chère enfant, ouvrir vous-même la hutte dans laquelle il attend la décision du Conseil.

CHAPITRE X

Le bracelet de Rosée-de-Mai. — Une femme chrétienne. Les adieux du sergent. — Le bracelet de Noëmi.

Le chef huron et ses amis demeurèrent les hôtes des Onondagas pendant le reste de la journée et la nuit suivante. Au point du jour, ils se disposèrent à partir. Abiram avait annoncé l'intention de porter son ballot; mais les trappeurs convinrent qu'ils s'en chargeraient à tour de rôle. Le juif accepta cet arrangement et il roula lui-même le paquet aux pieds de Stéphane, après en avoir retiré une fourrure dont il voulait disposer. Durant toute la captivité du vieillard, une squaw chargée spécialement de ce soin, avait préparé ses repas, rangé sa hutte; pour la récompenser de ses services, Abiram lui donna

la peau de loutre endommagée. L'humble femme ne se demanda pas si le marchand faisait le généreux en se débarrassant d'un article difficile à écouler ; elle accepta avec reconnaissance la fourrure qui devait servir à réchauffer les pieds de son enfant au berceau.

Tandis qu'Abiram faisait ses largesses, les Indiens, les squaws et les pappooses avaient eu le temps de se rassembler, au milieu de l'enceinte du campement. L'Éclair remercia les vieillards et les chefs de la liberté qu'ils lui avaient rendue ; le Castor, ayant l'Aigle-Huron auprès de lui, prononça à son tour quelques paroles. Marcel témoigna tout particulièrement au Siffleur sa reconnaissance pour le rôle bienveillant qu'il avait joué en sa faveur. Enfin, Rosée-de-Mai fit ses adieux à cette tribu onondaga dont elle était originaire ; elle ajouta qu'elle ne voulait pas quitter ses amis sans leur laisser un souvenir de sa visite. Apercevant une jeune squaw qui avait pris part à ses ébats, quand toutes deux étaient petites filles, elle détacha son bracelet et le passa au poignet de son ancienne compagne.

— Ma sœur est la femme d'un chef, dit-elle ; seule parmi les squaws de son rang, elle n'a

pas l'emblème de la dignité de son époux. Le bijou qu'elle pourra désormais porter a été donné à Rosée-de-Mai par son père, lorsqu'il avait le droit de marcher à la tête de tous les guerriers réunis. Sorti de la tribu des Onondagas, ce bracelet y rentre aujourd'hui; il restera au bras de l'Indienne pour rappeler aux Hommes-Rouges que la fille de leur ancien chef n'a oublié ni ses parents ni ses amis.

Après cette manifestation touchante de ses sentiments, Rosée-de-Mai salua les anciens, les chefs et les autres Indiens; elle eut un sourire gracieux pour chacune des squaws et caressa leurs pappooses. Owiciata voulut accompagner sa nièce qu'il quitta seulement à un mille de distance, à l'endroit où Coclès avait laissé ses hommes. La troupe marcha ensuite jusqu'au soir, ne s'arrêtant que pour les repas dont les trappeurs et quelques soldats bons chasseurs étaient chargés de fournir les aliments.

Le lendemain, on longeait la rive du lac Horican, non loin de l'enceinte de rochers où plusieurs des personnages de notre récit avaient précédemment fait une halte. L'Éclair était parti en avant pour reconnaître les lieux, tandis que

son épouse tenait compagnie à Noëmi dont le fiancé portait, à son tour, le ballot d'Abiram. Tout à coup, le bruit d'une lutte fit tressaillir la jeune femme; elle crut entendre la voix du chef huron et s'élança seule dans la direction des rochers. A l'entrée même de l'enceinte, l'Éclair avait terrassé un autre Indien et tirait son couteau pour le lui enfoncer dans la poitrine. Rosée-de-Mai saisit le bras du vainqueur et le retint avec toute la force dont elle était capable.

— Arrête! cria-t-elle. Cet homme a déjà été jugé : c'est Inaqui, le Tuscarora.

— Devant quel tribunal a-t-il donc comparu?

— Devant Rosée-de-Mai et ses amis, réunis ici même, après la seconde capture du chef huron. La squaw indienne, oubliant les vœux de son baptême, voulait d'abord que le traître fût attaché au poteau de torture, elle tenait à lui arracher les yeux de ses propres mains, à lui faire souffrir une mort lente....

— Elle avait raison! Inaqui méritait mille fois la mort.

— Est-ce mon époux qui parle ainsi, ou bien un de ces Indiens que n'ont pas encore visités

les missionnaires? Le chef huron a-t-il été torturé par les Onondagas? Non, car il est ici plein de force. Qui donc a écarté la mort qui s'apprêtait à le saisir?

— C'est Owiciata.

— Non, ce n'est pas le chef onondaga qui a sauvé l'Éclair; ce n'est pas même le Castor, c'est le Grand-Esprit. Après avoir réclamé la torture pour Inaqui, la squaw tomba entre les bras de ses amis, et le jeune trappeur approcha des lèvres de Rosée-de-Mai la croix donnée par l'officier français. Aussitôt, la squaw fit place à la femme chrétienne et celle-ci pardonna au traître, afin d'obtenir la délivrance du prisonnier qui lui était si cher. Si l'Éclair veut révoquer la grâce accordée par son épouse, qu'il retourne chez les Onondagas, qu'il refuse leur pardon, qu'il demande à être attaché au poteau. Voilà ce que la justice exige : si le Tuscarora meurt, le Huron doit mourir aussi.

Rosée-de-Mai, le teint animé, les yeux brillants, était belle d'enthousiasme. L'Éclair n'avait pas encore abjuré sa haine contre Inaqui; il jeta un regard sévère sur son épouse et lui dit avec dureté :

— L'Indienne n'a pas le droit d'imposer ses volontés au guerrier qui veut se venger. Elle soigne les pappooses, elle s'occupe du ménage et ne se mêle pas d'interpréter les lois des Hommes-Rouges. Que la squaw veille aux apprêts du repas ; dès que cet Indien aura expié son crime, le chef huron réparera ses forces en goûtant à la venaison apportée par les chasseurs.

— Je répète qu'il n'y a pas ici de squaw, esclave des caprices sanguinaires de son époux, s'écria Rosée-de-Mai. Il y a une femme, une chrétienne qui saura imposer le respect des lois divines à celui qui paraît l'avoir oublié. L'Éclair ne tuera pas ce malheureux auquel j'ai accordé la vie, il y a quelques jours à peine ; il tuera plutôt sa propre épouse qui se placera entre le couteau et l'Indien repentant.

— Oui, le coupable se repent, fit humblement le Tuscarora. Il remercie la bonne Rosée-de-Mai de son intercession ; mais il sait qu'il a mérité la mort et il l'attendra avec courage. Chef, tu connais la loi indienne : prends la chevelure de celui qui t'a trahi.

— Je connais la loi indienne, répondit l'Éclair,

enfin subjugué par la généreuse ardeur de son épouse et par la soumission d'Inaqui; mais la chère compagne de ma vie vient de me rappeler à l'observation d'une autre loi à laquelle j'ai juré fidélité, au jour de mon baptême. Relève-toi : le Huron pardonne au Tuscarora, comme le Grand-Esprit a pardonné au prisonnier des Onondagas, sur la prière de Rosée-de-Mai.

La jeune Indienne, les larmes aux yeux, fit baiser sa croix à l'Éclair, puis à Inaqui. Après avoir rempli ce pieux devoir, elle congédia le Tuscarora qui s'éloigna en silence, songeant à la puissance de cette religion chrétienne devant laquelle cédaient les coutumes les plus chères aux Hommes-Rouges.

Rosée-de-Mai, heureuse non de sa victoire personnelle, mais du triomphe remporté par la foi dont elle faisait profession, redevint alors l'épouse obéissante du chef huron. Aidée par Noëmi, les trappeurs et les soldats, elle prépara tout ce qu'il fallait pour la halte que la troupe allait faire. L'activité qu'elle déployait ne l'empêchait pas de comparer sa situation actuelle avec l'anxiété qu'elle avait éprouvée, lors de son premier séjour dans le même lieu. Maintenant, son

époux était près d'elle, s'acheminant vers sa tribu qui allait le recevoir avec joie et lui rendre tous les honneurs dus à son rang de chef militaire. Elle n'était plus séparée que par quelques journées de marche du moment où son enfant reposerait dans ses bras, après une trop longue séparation. Elle remerciait la Providence de la tournure heureuse qu'avaient prise les événements; elle se réjouissait d'avoir pu toucher le cœur des Onondagas en faveur de l'Éclair et d'être parvenue à rétablir la bonne intelligence entre les deux tribus qui se partageaient ses affections, l'une étant celle de ses ancêtres, l'autre celle de sa nouvelle famille.

Après le repas, la troupe reprit sa marche et campa le soir en vue de la colline qui dominait le fort de Carillon. La nuit se passa sans incidents; le soleil levant éclaira les apprêts du départ de Coclès qui devait quitter, avec ses soldats, les amis qu'il avait si heureusement secondés, conformément aux instructions de Montcalm. Le commis d'Abiram déclara qu'il devait lui-même retourner auprès du général français, pour lui rendre compte de certaine mission dont il l'avait chargé; il promit au

père de Noëmi de le retrouver à Montréal dans les commencements du mois d'août.

Sur le point de partir, le sergent plaça ses grenadiers sur deux rangs et commença à faire ses adieux. Aux trois Hurons, il recommanda sa manière de suivre les pistes : le Castor secoua la tête d'un air de doute. L'Indien serra néanmoins avec une grande cordialité la main de Coclès; l'Éclair, l'Aigle-Huron, Abiram et les trappeurs l'imitèrent. Quand il passa devant Rosée-de-Mai, le vieux soldat se découvrit respectueusement et, prenant la main de l'aimable squaw, il lui dit :

— Souvenez-vous quelquefois de Coclès, madame Rosée-de-Mai, le sergent ne vous oubliera jamais.

— Je penserai à vous, répondit l'Indienne, quand je penserai à la vaillance et à la loyauté françaises.

Coclès, touché de ce gracieux compliment, essuya furtivement une larme et tourna la tête vers Noëmi. Il se disposait à faire sa plus belle révérence, lorsque la jeune fille s'avança vers lui, saisit sa main calleuse et lui témoigna d'une voix émue sa reconnaissance. Les soldats défi-

lèrent alors et Rosée-de-Mai les remercia avec un charmant sourire de la part qu'ils avaient prise à la délivrance des prisonniers.

Le sergent, à la tête de ses hommes, gravit la colline avec Stéphane; arrivé au sommet, il se retourna vers les amis qu'il avait laissés en arrière. Soulevant son chapeau, il se tint immobile durant quelques minutes avant de descendre le versant opposé.

— Puissent ces braves soldats maintenir toujours le pouvoir de la France dans notre beau pays, s'écria Rosée-de-Mai en les voyant disparaître.

La route qui restait à faire était longue : il fallut construire des civières avec des branches d'arbres, pour soulager de temps en temps le vieil Abiram, sa fille et Rosée-de-Mai. Cette dernière, habituée à la vie nomade, eut rarement recours à l'obligeance des trappeurs; on dut même insister pour qu'elle consentît à se laisser porter à la fin des plus longues étapes. Le désir de revoir plus tôt son cher pappoose put seul la décider à user du moyen de locomotion qui lui était offert. Les voyageurs arrivèrent, vers la fin du mois de juillet, au pied d'une éminence voisine

de Montréal. Là, ils firent une dernière halte dont tous avaient le plus grand besoin. Les vivres commençaient à manquer; le Castor proposa à l'Eclair et à l'Aigle-Huron une excursion dans le bois voisin où le gibier était abondant. Le jeune Indien demanda à l'un des trappeurs de vouloir bien partir à sa place avec les Hurons; Roger y consentit.

Noëmi et sa compagne étaient assises au pied d'un arbre touffu, avec le marchand de fourrures. L'Aigle-Huron n'osant interrompre leur conversation, prit Marcel à l'écart et le pria de lui ménager un entretien avec Rosée-de-Mai.

— Voulez-vous lui parler en particulier? demanda le trappeur.

— Tout le monde peut entendre ce que l'Indien veut dire, fit l'Aigle-Huron.

Sur cette réponse, Marcel conduisit son ami auprès du groupe.

— Ma sœur approche du but de son voyage, dit l'Indien. De la colline elle pourrait distinguer les wigwams pointus de Montréal, et notre tribu est campée à peu de distance de la ville.

— Je suis heureuse, répondit Rosée-de-Mai, de penser que bientôt mon époux reverra les

guerriers hurons et que la pauvre mère pourra presser son enfant entre ses bras. Mon jeune frère a été bon pour ses amis; il leur a rendu de grands services pendant cette longue expédition.

— L'épouse du chef prisonnier voulait partir seule à la recherche du père de son pappoose : le Castor et l'Aigle-Huron ont tenu à l'accompagner. Leur devoir n'était-il pas de la protéger et de l'assister? Aujourd'hui, le jeune guerrier pense que les Indiens de sa tribu attendent avec impatience l'Éclair et Rosée-de-Mai; il demande la permission d'aller en avant pour annoncer leur arrivée.

— N'êtes-vous pas fatigué, après cette pénible marche ?

— L'Aigle-Huron n'a pas encore beaucoup marché sur cette terre que le Grand-Esprit a donnée aux Indiens; il n'a vu que quinze fois la neige étendue sous les pas des Hommes-Rouges. Comment serait-il déjà fatigué? Le père de la jolie Face-Pâle a vu un grand nombre d'hivers et, cependant, il sait encore marcher pour accompagner sa fille; le Castor est, depuis de longues années, occupé à parcourir les forêts, et il n'a pas hésité à partir à la recherche de l'Éclair;

d'autres, malgré leur grand âge, continuent à suivre les guerriers dans leurs divers campements. L'Indien, qui n'est qu'au début de sa carrière, ne craint pas de marcher quand les squaws et les vieillards se reposent. Il ira avertir les Hurons, afin que le feu du Conseil soit préparé et que tout se trouve en ordre dans le wigwam du chef.

— Allez, dit Rosée-de-Mai ; prévenez la nourrice de mon enfant, pour qu'elle m'attende avec le cher pappoose sur la lisière du campement, un peu avant le coucher du soleil.

L'Aigle-Huron se munit de quelques provisions, afin de n'avoir aucun motif de retarder sa marche, et partit d'un pas léger dans la direction de Montréal.

Comme l'avait prévu Rosée-de-Mai, le soleil était seulement sur son déclin lorsque la troupe arriva à proximité de l'endroit où les Hurons avaient dressé leurs tentes, dans un repli de terrain abrité par des collines boisées.

L'Indienne chargée de nourrir l'enfant du chef avait devancé ses compagnes. Rosée-de-Mai l'aperçut; elle courut à sa rencontre et la débarrassa de son précieux fardeau. Elle remercia

chaleureusement la bonne squaw et couvrit de baisers le pappoose. L'Éclair vint à son tour prodiguer ses caresses au futur guerrier. Autour des femmes s'agitaient une multitude d'enfants se pressant, se heurtant, cherchant à arriver jusqu'à Rosée-de-Mai, pour lui souhaiter à leur manière la bienvenue. Un peu plus loin, quelques jeunes guerriers s'efforçaient de conserver le maintien calme dont les Peaux-Rouges ne doivent jamais se départir. Leur gravité d'emprunt cachait une impatience mal déguisée; sous une indifférence affectée on devinait tous les élans des cœurs généreux qui battaient dans leurs poitrines. La manière dont ils accueillirent les nouveaux venus ne laissa aucun doute sur les sentiments dont ces enfants des forêts étaient animés à l'égard de ceux qu'une longue absence leur avait rendus plus chers. Enfin, au milieu du camp se tenaient les Indiens arrivés à l'âge d'homme, tandis que les vieillards et les chefs étaient installés autour du feu.

Les voyageurs furent tous invités à se présenter devant le Conseil. Rosée-de-Mai replaça son enfant dans les bras de la nourrice et accompagna son époux. Le vieillard qui pré-

sidait la réunion exprima à l'Éclair la joie que ressentaient tous les Hurons de son heureux retour avec Rosée-de-Mai. Il adressa aussi quelques mots d'amitié au Castor, à l'Aigle-Huron, aux trappeurs, ainsi qu'au marchand de fourrures et à sa fille. L'Éclair répondit en peu de mots et laissa la parole au Castor qui, ayant parmi les siens la réputation d'un orateur distingué, se chargea de raconter en détail les nombreuses péripéties de l'expédition. Le discours du vieil Indien fut écouté avec un vif intérêt. Les Hurons qui ne faisaient pas partie du Conseil s'étaient rapprochés; les femmes avaient abandonné leurs occupations, les enfants leurs jeux, pour entendre le récit du Castor qui fut félicité par les membres de l'assemblée. Après avoir laissé à l'émotion des Indiens le temps de se manifester librement, le doyen du Conseil appela Rosée-de-Mai.

— Ma fille est revenue, dit-il; elle a vu les Onondagas parmi lesquels elle compte de nombreux parents et encore plus d'amis. Elle a servi d'intermédiaire entre leur tribu et celle des Hurons; elle a décidé l'une et l'autre à enterrer profondément la hache de guerre. Le

Grand-Esprit, qui donne aux Hommes-Rouges la force et le courage, accorde à leurs épouses les qualités d'un cœur aimant, pour prévenir ou réparer les maux engendrés par les querelles entre les Indiens.

Rosée-de-Mai, voulant montrer le plaisir que lui causaient les paroles aimables de l'orateur, sortit sa main droite restée jusque là cachée sous les plis de son vêtement et la plaça sur son cœur. Le vieillard vit ce mouvement et, apercevant le poignet de la jeune femme :

— Où est le bracelet que portait l'épouse de l'Éclair? demanda-t-il. Les Onondagas ont-ils osé réclamer, pour la rançon du chef huron, le bijou que l'Ours-Noir avait donné à sa fille? Ce serait peu généreux de leur part.

Rosée-de-Mai allait répondre; Noëmi la devança. Accourant se placer auprès de son amie, elle retira de son poignet un bracelet d'or massif d'un merveilleux travail, et le passa rapidement au bras de l'Indienne. Avant que les assistants fussent revenus de leur surprise, la jeune fille exposa en termes émus la scène qui avait eu lieu entre Rosée-de-Mai et l'épouse du chef onondaga.

— Vous voyez devant vous, ajouta-t-elle, deux sœurs décidées à ne jamais oublier la douce intimité qui a charmé les longues marches de leur voyage au milieu de vos forêts. Le présent de Noëmi restera dans la tribu des Hurons, comme un gage d'amitié offert par la fille des Visages-Pâles, qui désire conserver le droit de venir plus tard, avec son époux, rendre visite à l'aimable Rosée-de-Mai.

FIN

TABLE

CHAPITRE I. Le lac Horican. — Les ruines de William-Henry. — Rosée-de-Mai. — Noëmi Abiram. 5

CHAPITRE II. William-Pitt. — L'armée d'invasion. — Les Highlanders. — Lord Howe. 28

CHAPITRE III. Les Onondagas. — Flûte et cornemuse. — Le Conseil. — La fuite. 48

CHAPITRE IV. Le Loup-Cervier. — Le fiancé de Noëmi. — Le traître. — Le pardon. 77

CHAPITRE V. Premier engagement. — Le marquis de Montcalm. — Le portrait de Mirète. — Indifférence du Cabinet de Versailles. 101

CHAPITRE VI. Le combat. — Dick et Flick. — Victoire! 123

CHAPITRE VII. Le sergent Coclès. — Nouvelle méthode pour suivre une piste. — L'embuscade. — Owiciata et Rosée-de-Mai. 137

CHAPITRE VIII. Perdu dans la forêt. — Capture de Marcel. — Le siffleur. — Dévouement de Noëmi. 163

CHAPITRE IX. Une armée en déroute. — Le jeune messager. — Le retour du chef onondaga. — La rançon des chevelures. 191

CHAPITRE X. Le bracelet de Rosée-de-Mai. — Une femme chrétienne. — Les adieux du sergent. — Le bracelet de Noëmi. 219

— Lille. Typ. J. Lefort. 1890. —

Marcel.
. . 163
e mes-
on des
. . 191
femme
racelet
. . 219